

**L'HOMOPHOBIE CHEZ LES ÉLÈVES
DE SECONDAIRE IV ET V DE LANAUDIÈRE :
À LA RECHERCHE DU SENS**

Par

Myriam BALS
Chercheure autonome

Sous la direction de

Martine MARTIN
Médecin conseil

Direction de santé publique et d'évaluation
Agence de développement de réseaux locaux de services de santé
et de services sociaux de Lanaudière

Octobre 2004

La réalisation de ce document a été rendue possible grâce à une subvention conjointe du *ministère de la Santé et des Services sociaux* et de l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux de Lanaudière, dans le cadre du Programme de subventions en santé publique.

On peut se procurer une copie de ce document en communiquant avec la :

Direction de santé publique et d'évaluation
Agence de développement de réseaux locaux de services de santé
et de services sociaux de Lanaudière
1000, boul. Ste-Anne – étage 5 - D
St-Charles-Borromée (Québec) J6E 6J2

Téléphone : (450) 759-1157 poste 4459
Télécopieur : (450) 755-3961

Le genre masculin utilisé dans ce document désigne aussi bien les femmes que les hommes.

"Depuis le 30 janvier 2004, la nouvelle appellation de la Régie régionale de la santé et des services sociaux de Lanaudière est Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux de Lanaudière".

Dépôt légal : 4^e trimestre 2004
ISBN : 2-89475-088-9
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
Dernier trimestre 2004

AVANT-PROPOS

Cette recherche est la suite d'une première recherche exploratoire qui s'intitulait « *Étude exploratoire sur les attitudes, les sentiments et les connaissances d'élèves de secondaire IV et V de la Région de Lanaudière, envers l'homosexualité et la bisexualité* » (Bals, 2001).

Les constats qui s'en étaient dégagés nous avaient poussées à vouloir comprendre les raisons des disparités entre les attitudes et les sentiments des garçons et des filles âgés de 15 à 18 ans et plus.

Cette recherche reprend les résultats de la précédente pour y ancrer la recherche du sens et essayer de trouver des pistes de compréhension de l'homophobie des adolescents envers les gais et lesbiennes. Après quoi, des recommandations applicables au milieu scolaire sont faites à la fin du document.

REMERCIEMENTS

Ce document est le résultat de la collaboration de plusieurs personnes compétentes, qui ont donné de leur temps et partagé leurs connaissances.

À la *Direction de santé publique et d'évaluation* de l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux de Lanaudière, j'ai pu compter sur le support du Dr. Martine Martin, médecin-conseil, et ce, jusqu'à son départ. Marie-Andrée Bossé (agente de planification et de programmation sociosanitaire) a fait un bout de chemin avec moi et lu la version précédente de la présente recherche, ainsi que Marc Goneau (agent de recherche) et Daniel Bouillon (responsable régional du PSSP), qui m'ont fait des commentaires très constructifs pour améliorer la version finale du document.

L'aide et les compétences de Janik Bastien Charlebois, de l'Association canadienne pour la santé mentale (ACSM, filiale de Montréal, Québec) ont été également très appréciées.

Rappelons aussi les contributions passées de Bill Ryan, professeur à l'Université McGill, et de Michel Dorais, professeur à l'Université Laval, au niveau de la validation de la méthodologie de recherche, compte tenu du contexte particulier de cueillette des données.

Ces personnes méritent nos remerciements les plus sincères, car elles ont permis que cette deuxième recherche aboutisse, grâce à leur support, leur générosité et leur flexibilité.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	iii
REMERCIEMENTS	v
TABLE DES MATIÈRES	vii
LISTE DES TABLEAUX	xi
LISTE DES GRAPHIQUES	xiii
 INTRODUCTION	 1
 1. PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE	 3
1.1. Problématique	3
1.1.1. Objectif général	4
1.1.2. Objectifs spécifiques	5
1.2. Méthodologie	5
1.2.1. La population à l'étude	5
1.2.2. La collecte des données	6
1.2.3. L'outil de collecte des données	6
1.2.4. La saisie et le traitement statistique	6
1.2.5. Rappel du choix méthodologique	7
1.2.6. Une analyse qualitative	9
 2. PRÉSENTATION DES RÉSULTATS	 10
2.1. Le profil des répondants selon l'âge et le sexe	10
2.1.1. La répartition des répondants selon le sexe	10
2.1.2. La répartition des répondants par âge et selon le sexe	11
2.2. L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe	11
2.2.1. La répartition de l'attitude	12

2.2.2. L'attitude des répondants selon l'âge	13
2.2.3. L'attitude des répondants selon le sexe	15
2.2.4. L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe	16
2.3. Les sentiments des répondants selon le sexe et l'âge	18
2.3.1. La répartition des sentiments	18
2.3.2. La répartition des sentiments des répondants selon le sexe	21
2.3.3. La répartition des sentiments des répondants selon l'âge et le sexe	27
2.4. Comparaison de l'attitude et des sentiments	34
2.5. Les connaissances acquises au cours de l'atelier	36
2.5.1. Les connaissances acquises	36
2.5.2. Les connaissances acquises selon le sexe	38
2.5.3. Les connaissances acquises selon l'âge	40
2.5.4. L'appréciation des ateliers par les répondants	42
3. DISCUSSION : À LA RECHERCHE DES CAUSES DE L'HOMOPHOBIE	43
3.1. 1 ^{er} constat : la méconnaissance de la diversité sexuelle par les répondants.....	44
3.2. 2 ^{ème} constat : les réactions différenciées des répondants envers les gais et les lesbiennes selon leur sexe : quelques pistes de réflexion	50
3.2.1. Religion, patriarcat et hétérosexualité : les trois causes de l'homophobie..	50
3.2.2. La racine d'une homophobie ouverte chez les garçons	52
3.2.3. Les sentiments dominants chez les filles : différentes formes d'acceptation et de respect	59
3.3. Les limites de l'étude	60
4. RECOMMANDATIONS	62
4.1. L'école, lieu d'éducation et d'interventions	62
4.1.1. Le rôle de la CSQ	62
4.1.2. La sensibilisation des enseignants à l'existence de l'homophobie et à ses ravages sur les victimes	63
4.1.3. Les enseignants face aux normes et à leur connaissance de la diversité sexuelle	64
4.2. Quelques pistes et outils à explorer par les enseignants	66
4.2.1. Des bibliothèques scolaires adaptées	66
4.2.2. La « trousse » de la Direction de la Santé Publique de Montréal-Centre...	66

4.2.3. Programmes de formation et de perfectionnement	66
4.3. Quelques pistes à explorer avec les élèves	66
4.3.1. Des cours d'éducation sexuelle et de biologie pour les élèves	67
4.3.2. Des ateliers de sensibilisation donnés aux élèves	67
4.4. Les ressources disponibles	68
CONCLUSION	70
BIBLIOGRAPHIE	72
ANNEXE 1 : Le questionnaire	78
ANNEXE 2 : Exemples de questionnaires classés dans attitude positive, négative, neutre, mitigée	79
ANNEXE 3 : Profil socio-démographique des répondants par âge et sexe	87
ANNEXE 4 : Répartition de l'attitude des répondants	88
ANNEXE 5 : L'attitude des répondants selon l'âge	89
ANNEXE 6 : L'attitude des répondants selon le sexe	90
ANNEXE 7 : L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe	91
ANNEXE 8 : Les sentiments des répondants selon le sexe	92
ANNEXE 9 : Répartition des sentiments des répondants par sexe	93
ANNEXE 10 : Les sentiments des répondants selon l'âge et le sexe	94
ANNEXE 11 : Les connaissances acquises par les répondants	95
ANNEXE 12 : L'échelle de Kinsey	96
ANNEXE 13 : Les connaissances des répondants selon le sexe	97
ANNEXE 14 : Les connaissances des répondants selon l'âge	98

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Classification de l'attitude des répondants	8
Tableau 2 : Les sentiments des répondants	20
Tableau 3 : Profil socio-démographique des répondants par âge et sexe	87
Tableau 4 : Répartition de l'attitude des répondants	88
Tableau 5 : L'attitude des répondants selon l'âge	89
Tableau 6 : L'attitude des répondants selon le sexe	90
Tableau 7 : L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe	91
Tableau 8 : Les sentiments des répondants selon le sexe	92
Tableau 9 : Les sentiments des répondants selon l'âge et le sexe	94
Tableau 10 : Les connaissances acquises par les répondants	95
Tableau 11 : Les connaissances des répondants selon le sexe	97
Tableau 12 : Les connaissances des répondants selon l'âge	98

LISTE DES GRAPHIQUES

Graphique 1 : Répartition des répondants selon le sexe	10
Graphique 2 : Répartition des répondants par âge et selon le sexe	11
Graphique 3 : Répartition de l'attitude des répondants	12
Graphique 4 : L'attitude des répondants selon l'âge	14
Graphique 5 : L'attitude des répondants selon le sexe	15
Graphique 6 : L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe	17
Graphique 7 : Répartition des genres de sentiments des répondants	18
Graphique 8 : La répartition des sentiments « positifs » des répondants selon le sexe ..	22
Graphique 9 : La répartition des sentiments « négatifs » des répondants selon le sexe ...	24
Graphique 10 : La répartition des sentiments « mitigés » des répondants selon le sexe ..	26
Graphique 11 : Les catégories de sentiments des répondants par sexe et par âge	27
Graphique 12 : Les sentiments positifs des répondants par sexe et par âge	29
Graphique 13 : Les sentiments négatifs des répondants par sexe et par âge	31
Graphique 14 : La répartition des sentiments mitigés des répondants selon le sexe et l'âge	33
Graphique 15 : Comparaison de l'attitude et des sentiments	34
Graphique 16 : Comparaison des courbes de l'attitude et des sentiments des répondants	35
Graphique 17 : Les connaissances acquises par les répondants au cours des ateliers	37
Graphique 18 : Les connaissances acquises au cours des ateliers selon le sexe des répondants	39
Graphique 19 : les connaissances acquises au cours des ateliers selon l'âge des répondants	41
Graphique 20 : Répartition des sentiments des répondants par sexe	93

INTRODUCTION

L'homophobie¹ envers les gais (homosexuels), les lesbiennes et les bisexuels (GLB) est très présente dans notre société et est profondément ancrée dans l'inconscient collectif. Pourquoi ? D'où vient-elle ?

Dans la recherche précédente (Bals, 2001), les résultats mettaient en évidence que l'homophobie était présente chez les jeunes de secondaires IV et V de la région de Lanaudière, notamment chez les garçons. C'était, le plus souvent, les filles qui avaient une attitude plus souvent positive envers les homosexuels et les lesbiennes, avec 72,5 %, alors que le pourcentage chez les garçons était de 33,2 %. Ainsi, les sentiments positifs envers les gais et lesbiennes (les bisexuels étant ignorés des répondants) se retrouvaient dans une proportion de 80,8 % chez les filles et de 46,2 % chez les garçons. Cette recherche n'étant qu'exploratoire et descriptive, nous avons ressenti le besoin d'aller plus loin pour comprendre les raisons plus profondes de ces attitudes, afin de pouvoir fournir aux enseignants et aux intervenants des pistes de réflexion et d'intervention en vue de briser l'isolement des GLB dans les écoles et de les faire mieux accepter par leurs pairs. C'est tout un défi que nous voulons relever sans prétendre pour autant que les conclusions pourraient être appliquées partout.

Cette recherche est donc le prolongement, l'approfondissement de la précédente. Son objectif général est d'essayer de comprendre les facteurs qui interviennent dans les attitudes et les sentiments homophobes des élèves des secondaires IV et V de trois écoles de Joliette et de deux écoles de Terrebonne à l'égard des gais, des lesbiennes et des bisexuels (GLB).

Pour cela, dans un premier temps, nous reprendrons les résultats de la recherche précédente et les analyserons avec les variables « âge » et « sexe » seulement. Puis, nous essayerons d'expliquer l'attitude de ces jeunes élèves en faisant un tour d'horizon historique de l'homosexualité et de la bisexualité au fil du temps. Cette partie sera plus phénoménologique et interdisciplinaire, dans la mesure où nous devrons aller chercher les éléments pertinents dans les sciences religieuses, la philosophie, la sociologie, le droit, l'anthropologie, la psychiatrie et même la zoologie.

Puis, nous conclurons avec une discussion, pour voir comment ces apports théoriques pourraient s'arrimer à la réalité des jeunes de Lanaudière d'aujourd'hui pour ajuster les

1 - Définition de l'homophobie : nous nous basons sur celle généralement adoptée et proposée par George Weinberg en 1972 : c'est la discrimination contre les personnes homosexuelles, en particulier la peur de l'homosexualité et des contacts avec des homosexuels. Pour Daniel Welzer-Lang (1994), c'est plus large ; c'est dénigrer les qualités considérées comme féminines chez les hommes et les masculines chez les femmes... l'homophobie entretient la peur de l'autre en soi.

interventions sur le terrain. Car il ne faut pas perdre de vue que cette recherche est avant tout une recherche appliquée, avec pour but ultime de donner des outils aux intervenants afin de réduire l'homophobie à l'égard des GLB, car le milieu scolaire est un lieu d'ostracisme et d'exclusion pour beaucoup de gais, ce qui fait d'eux une population vulnérable et peut les amener à développer des comportements peu sécuritaires.

1. PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE

1.1. Problématique

Puisque la présente recherche est le prolongement de la précédente (Bals, 2001), nous reprendrons, tout d'abord, sa problématique et rappellerons, ensuite, les constats qui s'en étaient dégagés.

Dans notre société, l'homosexualité est souvent perçue comme immorale et parfois même pathologique. Qu'elles assument ou non leur orientation, les personnes homosexuelles devront de toute façon vivre avec les sarcasmes des autres, parfois elles seront même victimes d'assauts et de crimes haineux (Dorais, 1999 ; MSSS, 1996).

En outre, peu importe l'orientation sexuelle, l'adolescence est une période très intense du développement de la personnalité et de l'identité, mais pour plusieurs jeunes homosexuels, l'adolescence est souvent plus dramatique. Les jeunes qui abordent ouvertement la question de leur orientation sexuelle prennent un risque sérieux de vivre de l'hostilité de la part de leurs familles et de leurs pairs. Ce processus d'identification homosexuelle peut engendrer un isolement affectif et social chez les jeunes homosexuels qui craignent le rejet s'ils dévoilent leur orientation (Dorais, 1999 ; MSSS, 1996 ; Association canadienne de santé publique, 1998). Cet isolement amène les adolescents homosexuels et bisexuels à ne pas faire appel aux ressources sanitaires et sociales existantes. De plus, en milieu rural, le jeune homosexuel ne bénéficie pas de l'anonymat ni du support de la communauté gaie que l'espace urbain lui fournit (Dorais, 2000 ; MSSS, 1999).

Les études effectuées en Amérique du Nord insistent toutes sur le fait que le rejet de la famille et les agressions vécues dans le milieu scolaire amènent plus fréquemment les jeunes gais à décrocher et à devenir des itinérants (Demczuk, 2000 ; Dorais, 1999 ; Kruks, 1991 ; MSSS, 1997 ; Remafedi, 1987 ; Telljohan et Price, 1993).

Dans son ouvrage « *Mort ou Fifi* », Dorais (2000) a fait une recension des recherches les plus récentes traitant, notamment, du haut taux de suicide des gais. Les tentatives de suicide chez les jeunes hommes gais ou bisexuels, seraient de 6 à 16 fois plus élevées que chez les jeunes hommes hétérosexuels. Harry (1983) affirme que l'homosexualité serait le premier motif de suicide chez les garçons en Amérique du Nord. Il souligne que le risque de tentatives de suicide est plus élevé chez les plus jeunes. Par exemple, les gais de 17 ans rapportaient 16 fois plus de tentatives de suicide que les hétérosexuels du même âge, alors que les gais de 25 ans en rapportaient 6 fois plus. L'étude plus récente de Bagley et Tremblay (1997), menée à Calgary, montre que 62,5 % des jeunes hommes qui ont tenté de se suicider sont gais ou bisexuels, alors qu'ils ne représentent que 12,7 % de l'échantillon étudié. Ils concluent que les gais et les bisexuels âgés de 18 à 27 ans sont presque 14 fois plus à risque que les hétérosexuels du même âge. La dernière analyse de Remafedi (1998) sur des données

collectées en 1987 auprès d'étudiants âgés de 13 à 18 ans, fait ressortir que le taux de tentatives de suicide est sept fois plus élevé chez les gais et bisexuels : 28 % versus 4,2 % chez les hétérosexuels.

La recherche précédente (Bals, 2001) mettait en évidence l'attitude homophobe des élèves de secondaires IV et V de Lanaudière, tendance plus marquée chez ceux de sexe masculin. Cela se manifestait dans une attitude négative nettement supérieure à celle des filles (33,2 % contre 7,9 %), et inversement pour l'attitude positive, présente chez 72,5 % des filles et 33,2 % des garçons. La même tendance se retrouvait dans les sentiments, où les positifs prévalaient chez les filles (80,8 % contre 46,2 %) et les négatifs chez les garçons (29,8 % contre 6,1 %).

Un début de discussion avait entrouvert la porte à des pistes de compréhension de ces attitudes et sentiments chez ces jeunes répondants. Entre autres, Gentaz (1994), Bourdieu (1990), Badinter (1986 et 1990), Dorais (1994 et 1999), Foucault (1976 a. et 1991), Spencer (1998), Mead (1966), Welzer-Lang (1994), insistent sur l'effet de la socialisation des garçons. Ils devraient se conformer à un moule pré-établi pour être considérés « virils » et être acceptés en tant qu'hommes par leurs pairs. Le côté sensible serait attribué aux femmes, d'où la peur de reconnaître « l'autre en soi », ce côté féminin. La socialisation des garçons, dès leur plus jeune âge, est souvent faite selon un modèle inférieur / supérieur ; les filles sont « moins » que les garçons, et être « rabaissé » à leur niveau est inacceptable.

En outre, les garçons de la recherche, plus que les filles, pensaient que les relations entre gais n'étaient que sexuelles et anales. Si l'on reprend Gentaz (1994), Bourdieu (1990), Badinter (1986), Spencer (1998), Welzer-Lang (1994), on trouve que la peur d'être pénétré analement par quelqu'un du même sexe est à la source même du rejet plus ou moins violent des gais par les garçons. Par contre, les lesbiennes ne semblent menacer personne, pas même les filles (Dorais, 1994 et 1999 ; Badinter, 1986 et 1990 ; Gentaz, 1994 ; Guillemaut, 1994 ; Welzer-Lang, 1994).

Ce ne sont là que des pistes de réflexion que cette recherche se propose d'approfondir en allant chercher les raisons qui ont ancré cette homophobie dans l'inconscient collectif de notre société.

1.1.1. Objectif général

Ainsi, le but de la présente recherche est d'abord d'essayer de comprendre les facteurs qui interviennent dans les attitudes et les sentiments homophobes des élèves des secondaires IV et V de trois écoles Joliette et de deux écoles de Terrebonne à l'égard des gais, des lesbiennes et des bisexuels (GLB).

1.1.2. Objectifs spécifiques

En nous basant sur le matériel déjà collecté pour la recherche précédente, la présente recherche vise à :

- 1) Dégager le profil des élèves des secondaires IV et V en croisant les variables « âge » et « sexe ».
- 2) Analyser les causes de leurs attitudes et sentiments selon les variables « âge » et « sexe ».

Et, en nous basant sur les nouveaux apports théoriques, nous voulons :

- 3) Analyser les causes de leurs attitudes et sentiments, à la lumière de la littérature relative à cette problématique.
- 4) Proposer des pistes concrètes d'intervention pour réduire l'homophobie dans les écoles secondaires, afin de créer un environnement social favorable aux jeunes gais, lesbiennes et bisexuels, ce qui pourrait les amener à adopter des comportements plus sécuritaires.

1.2. Méthodologie

De type inductif et exploratoire, la recherche précédente avait dû suivre une démarche inhabituelle. Nous avons reçu 1 011 questionnaires déjà complétés, mais qui n'avaient pas été élaborés à des fins de recherche.

Ce questionnaire avait été distribué à la fin des séminaires de sensibilisation à l'homosexualité par les intervenants du groupe communautaire Projet 10. Il était destiné à des fins d'évaluation internes (donner aux animateurs des indications sur les préjugés des jeunes et leurs acquis après leur intervention), et non à une collecte et une analyse systématiques des données. Il était composé de deux questions ouvertes relatives à leurs connaissances avant et après l'atelier de sensibilisation (voir le questionnaire en annexe 1) et d'une troisième pourtant sur l'appréciation de l'atelier.

La présente recherche est une analyse interdisciplinaire plus approfondie des résultats déjà existants, par conséquent, il n'y aura pas de nouveaux questionnaires introduits, puisque nous utilisons le matériel de la recherche précédente. Par contre, elle comportera un volet quantitatif et un volet qualitatif.

1.2.1. La population à l'étude

Des ateliers de sensibilisation sur l'homosexualité et la bisexualité ont été donnés dans deux écoles publiques et une école privée de Joliette ainsi que deux écoles publiques de Terrebonne. Pour ce qui est de l'école privée, l'atelier a été dispensé dans le cadre du cours d'enseignement religieux et a duré soixante minutes. Quant aux écoles publiques de Joliette et de Terrebonne, la présentation a été de soixante-quinze minutes et a été faite dans le cadre d'un cours de formation personnelle et sociale (FPS), qui n'existent plus maintenant.

La population visée est celle de jeunes de certaines classes des secondaires IV et V qui ont accueilli le Projet 10, âgés entre 15 et 19 ans et résidant dans la région de Lanaudière en 1999. Cependant, cet échantillon ne prétend ni être représentatif des jeunes de secondaires IV et V de la région de Lanaudière, ni être représentatif des écoles dans lesquelles les ateliers ont été dispensés.

1.2.2. La collecte des données

La collecte des données a été effectuée entre le 10 mars 1999 et le 14 mai 1999. À Joliette, la collecte des données a été effectuée dans 4 classes de secondaire IV, de l'école privée, et dans 17 classes de secondaire V des écoles publiques. À Terrebonne, la collecte des données a été effectuée dans 17 classes de secondaire IV et 4 classes de secondaire V. En tout, cela représente 21 classes de secondaire IV et 21 classes de secondaire V.

1.2.3. L'outil de collecte des données

À la fin de chaque atelier, le questionnaire a été distribué par les animateurs du Projet 10 aux élèves qui n'avaient que quelques minutes pour le compléter, afin de ne pas déborder sur l'horaire. Pour les élèves de l'école privée, les questionnaires ont été complétés environ trois semaines plus tard. Les animateurs du Projet 10 n'ont pas eu le temps de le distribuer étant donné que le temps alloué à l'atelier était de soixante minutes pour cette école.

Il est important de noter que ce questionnaire, qui comporte deux questions et une section pour les commentaires, n'a pas été élaboré pour une recherche mais à des fins internes. Il permet aux intervenants du groupe communautaire Projet 10 d'avoir une meilleure idée des attitudes et des sentiments des élèves envers les gais, les lesbiennes et les bisexuels. Ces questions et commentaires nous permettent de recueillir et d'exploiter l'expression de sentiments et d'attitudes, ainsi que les commentaires généraux.

1.2.4. La saisie et le traitement statistique

La recherche a été faite à partir des 1011 questionnaires déjà complétés par les élèves des 42 classes de secondaire IV et V. Après avoir fait la catégorisation puis la codification des questionnaires, la saisie des données a été faite avec le logiciel ACCESS. Un formulaire a été préalablement préparé à cet effet. Il a été conçu de façon à ce qu'il ne puisse pas, ou pratiquement pas, y avoir d'erreurs dans l'entrée des données. En tout, 1 011 questionnaires ont été saisis. Une fois la saisie de tous les questionnaires terminée, la base de données a été exportée vers le logiciel de traitement statistique SPSS. C'est à l'aide de ce logiciel que les données ont pu être traitées et exploitées.

1.2.5. Rappel du choix méthodologique

Après avoir lu tous les questionnaires, nous avons été confrontées à un dilemme : fallait-il sacrifier la richesse du contenu à la méthodologie ou la méthodologie à la richesse du contenu ? Nous avons choisi de ne sacrifier ni l'un ni l'autre. Nous avons décidé de faire connaître le matériel recueilli et avons fait appel à des experts reconnus pour leurs travaux et publications sur ce sujet, afin de valider la catégorisation et la codification des attitudes et des

sentiments. Ces experts étaient Michel Dorais, de l'Université Laval à Québec, Bill Ryan, de l'Université McGill à Montréal, et Daniel Lanouette, du groupe communautaire Projet 10.

Nous nous sommes centrées sur le contenu du questionnaire, indépendamment des questions. Comme l'affirment Huberman et Miles (1981 : 94-95) « *Les mots sont plus denses que les chiffres et possèdent généralement de nombreux sens. Cela les rend plus difficiles à manipuler et à utiliser... Les chiffres, au contraire, sont en général moins ambigus et leur traitement plus économique* », avec l'avantage que « *... si les mots sont plus difficiles à manier que les chiffres, ils permettent cependant une 'description dense'.* » Ces auteurs concluent que « *en d'autres termes, ils 'parlent' plus que les seuls chiffres et on devrait s'attacher à les conserver tout au long de l'analyse* » (idem). C'est ce que nous avons donc fait.

1.2.5.1. La catégorisation et de la codification des données

Nous avons établi une distinction entre les concepts de « attitude » et « sentiments ». Pour « l'attitude », nous avons retenu deux des cinq caractéristiques de Bélard (1992 : 400) :

« Les attitudes sont des prédispositions à agir plutôt que des actions comme telles » ;

« Elles tendent à engager émotivement les individus envers des objets et des sujets sociaux. »

Dans ce contexte-ci, l'attitude était plus ce qui se dégageait du questionnaire pris dans sa globalité, ce qui était différent des sentiments. Il n'y avait donc qu'une *attitude* par répondant (N = 1 011).

Bélard (1992 : 401) rapporte que, selon certains auteurs, le concept d'attitude a des composantes cognitives, émotionnelles et de tendances à l'action, mais que depuis les années 90, « *seule la dimension émotionnelle de l'attitude est retenue dans la plupart des études.* » Les attitudes seraient plus des prédispositions latentes que des probabilités de comportement. C'est là qu'attitudes et sentiments peuvent se distinguer plus facilement. Il y a une attitude générale qui émane de chaque questionnaire pris dans sa globalité. Les sentiments dont nous parlerons sont, au contraire, très spécifiques.

Dans un premier temps, chaque questionnaire a été lu pour en faire ressortir l'attitude générale du répondant. Il a fallu tenir compte des réponses aux trois questions pour pouvoir classer l'attitude du répondant. L'attitude des répondants envers les GLB a été classée selon une échelle allant du pôle positif au pôle négatif. Mais il est ressorti que les répondants ne parlaient que des gais et lesbiennes, ce qui explique que parfois nous utiliserons GLB et d'autres fois « gais et lesbiennes ».

Tableau 1 : Classification de l'attitude des répondants

ATTITUDE
Positive
Négative
Mitigée
Neutre
Contenu insuffisant pour le classer

A. L'ATTITUDE

Quatre attitudes ont été déterminées, allant du pôle positif au pôle négatif :

1) L'attitude positive : tous les propos et sentiments exprimés à l'égard des gais et lesbiennes sont positifs.

2) L'attitude neutre : les propos vont d'une indifférence marquée à une acceptation teintée d'indifférence, sans émotions particulières.

3) L'attitude mitigée : les réponses contiennent des propos à la fois positifs et négatifs ; souvent la phrase est en deux parties, avec comme conjonction de coordination « MAIS », qui s'intercale entre la partie positive et la négative.

4) L'attitude négative : tous les propos à l'égard des gais et lesbiennes sont négatifs.

Pour plus de détails, nous vous invitons à voir des exemples de questionnaires complétés, mis en annexe 2.

B. LES SENTIMENTS

Nous avons essayé de suivre le même continuum que pour l'attitude, mais nous avons opté pour « autre », au lieu de « neutre ». À la différence de l'attitude, il peut y avoir plusieurs sentiments par répondant, de sorte que N = 1 500.

1.2.5.2. Le choix des variables

Dans la recherche précédente, nous avons gardé trois variables : « âge », « sexe », « classe » (secondaire IV et V). Il s'est avéré que cette troisième variable n'était pas concluante, aussi avons-nous décidé de ne garder que celles qui paraissaient avoir le plus d'influence sur les attitudes et sentiments, à savoir « l'âge » et le « sexe ».

1.2.6. Une analyse qualitative

Une tentative d'analyse et d'interprétation des données va compléter l'analyse quantitative initiale. Après un apport théorique interdisciplinaire, les résultats seront analysés et comparés à la littérature existante, afin de mieux comprendre la dynamique qui anime ces répondants et voir ce qu'ils ont en commun ou de différent des jeunes de d'autres régions ou pays.

2. PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

2.1. Le profil des répondants selon l'âge et le sexe

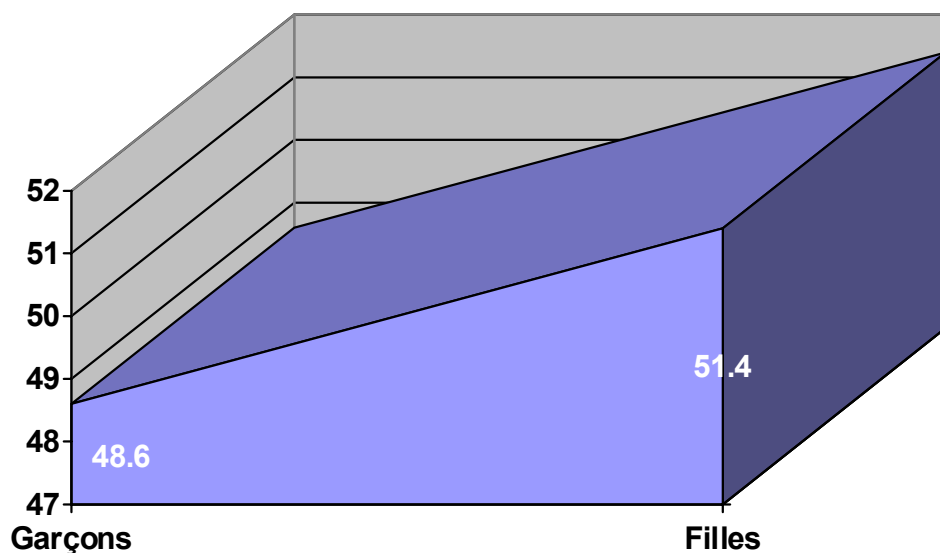
Dans un premier temps, nous allons décrire le profil des participants en nous basant sur les données de la recherche précédente (Bals, 2001). Certains des tableaux de la recherche précédente seront repris dans celle-ci, en partie ou en totalité et, au besoin, leurs résultats seront comparés avec ceux des nouveaux tableaux qui sont à deux variables (« âge » et « sexe »). La plupart ont été mis en annexe et remplacés par des graphiques, afin de faciliter la lecture des données.

Les données seront analysées en croisant le sexe et l'âge, afin de mieux faire ressortir le profil des répondants et, éventuellement, mieux comprendre la variation de l'attitude et des sentiments de ces derniers envers les GLB (dans les faits, uniquement les gais et les lesbiennes, car ils ne mentionnent jamais les bisexuels), selon ces deux variables.

2.1.1. La répartition des répondants selon le sexe

Le graphique 1 (qui se base sur les données du tableau 3, en annexe 3) montre la répartition globale des répondants par sexe (N = 1 011). Il ressort que les filles sont un peu plus nombreuses que les garçons (520 contre 491, soit 51,4 % contre 48,6 %).

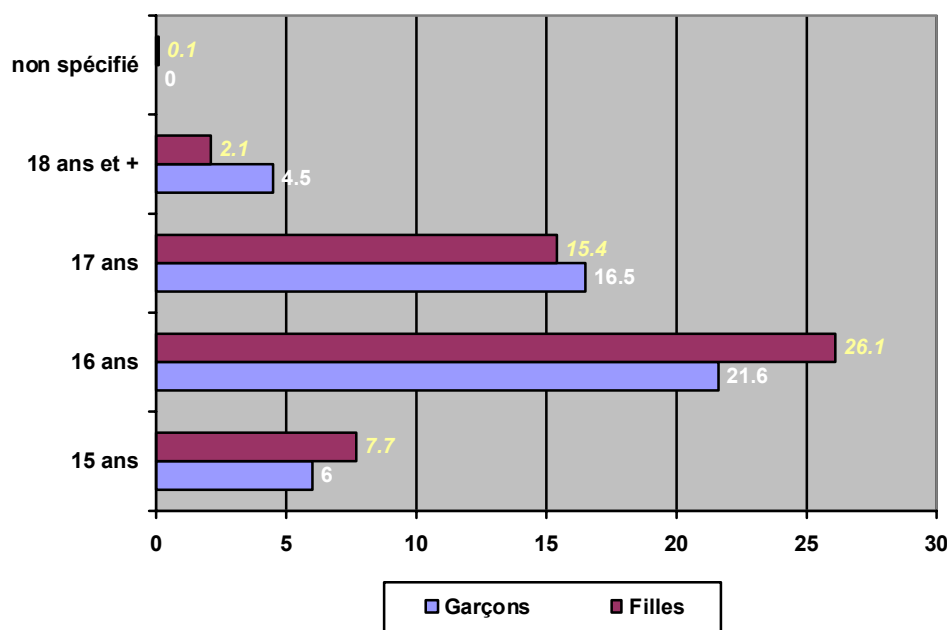
Graphique 1 : Répartition des répondants selon le sexe



2.1.2. La répartition des répondants par âge et selon le sexe

Le graphique 2 (qui se base aussi sur le tableau 3 mis en annexe 3) fait ressortir que, globalement, les répondants de 16 ans sont majoritaires (47,7 %), suivis de ceux de 17 ans (31,9 %), puis de ceux de 15 ans (13,7 %). Ceux âgés de 18 ans et plus sont les moins nombreux (6,6 %). Les filles ont des pourcentages plus élevés que les garçons pour les répondants de 15 et 16 ans et, inversement, les garçons obtiennent les pourcentages plus élevés que les filles pour les répondants de 17 et 18 ans. Pour les répondants de 18 ans et plus, les garçons sont deux fois plus nombreux que les filles (4,5 % contre 2,1 %).

Graphique 2 : Répartition des répondants par âge et selon le sexe



2.2. L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe

Cette section nous permettra de voir s'il y a une interaction, selon l'âge et le sexe, pour ce qui est de l'attitude et des sentiments des répondants envers les gais et lesbiennes. Là encore, nous allons reprendre les résultats de la recherche précédente afin de voir s'il y a des différences notables entre les résultats selon qu'ils sont traités avec une seule variable à la fois ou deux variables croisées. Rappelons que l'attitude a été classée selon un continuum qui va du pôle positif au pôle négatif et non selon la fréquence d'apparition. Cependant, lors de l'analyse, nous suivrons la fréquence d'apparition pour mieux souligner les attitudes dominantes chez les répondants.

2.2.1. La répartition de l'attitude

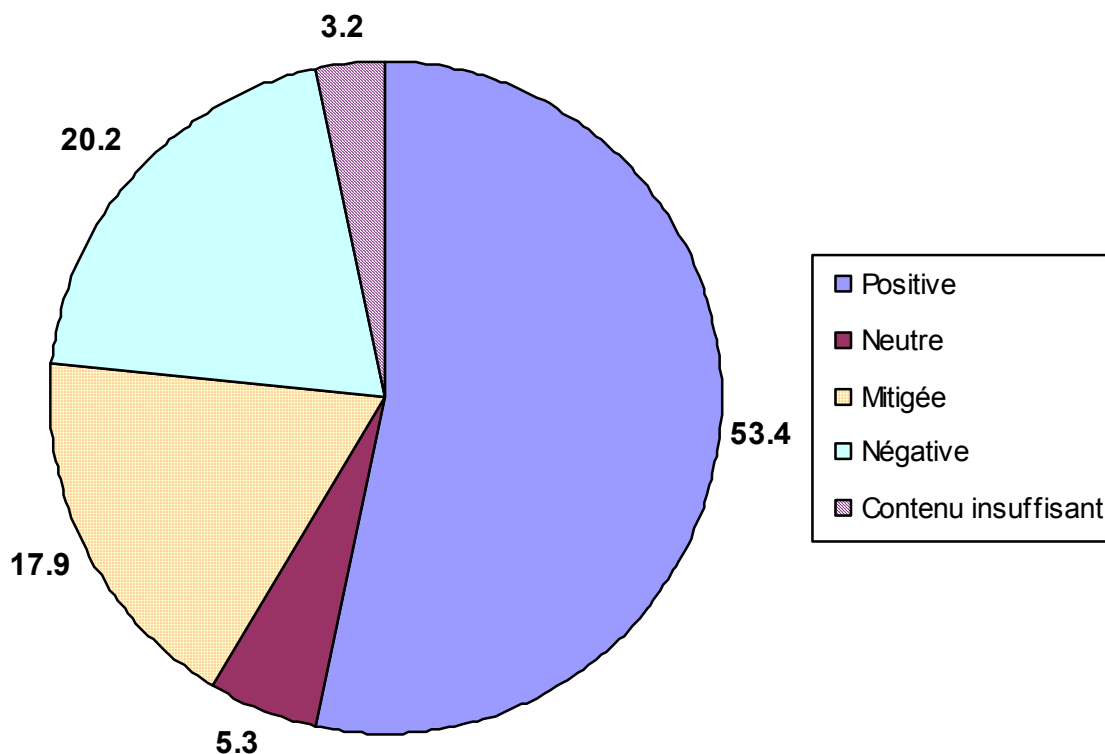
Le graphique 3 (qui se base sur les données du tableau 4 mis en annexe 4) met en évidence les tendances dominantes.

L'attitude positive est beaucoup plus répandue que l'**attitude négative** parmi les répondants, avec 53,4 % contre 20,2 %, soit un peu plus du double.

L'attitude mitigée est également relativement présente avec 17,9 %.

L'attitude neutre a le pourcentage le plus bas avec 5,3 %. Rappelons que les jeunes répondaient toujours par rapport aux gais et aux lesbiennes mais ne mentionnaient jamais les bisexuels.

Graphique 3 : Répartition de l'attitude des répondants



2.2.2. L'attitude des répondants selon l'âge

Le graphique 4 (qui se base sur les données du tableau 5, mis en annexe 5) fait état des diverses attitudes selon l'âge, en commençant par celles qui obtenaient les pourcentages les plus forts. Les quatre premières colonnes représentent l'attitude des répondants, classée selon un continuum allant de 15 ans à 18 ans et plus.

1) L'attitude positive

L'attitude positive domine dans toutes les tranches d'âges, avec un pourcentage variant de 47,0 % à 55,4 %. La proportion la plus élevée se retrouve chez les répondants les plus jeunes, avec 55,4 % pour ceux de 15 ans, suivis de près par ceux de 16 ans avec 54,8 %. Ceux de 18 ans et plus ont le pourcentage le plus bas pour l'attitude positive, avec 47,0 %.

2) L'attitude négative

L'attitude négative varie de 18,5 % à 25,8 %. Elle est la plus forte chez les répondants de 18 ans et plus (25,8 %), suivis de ceux de 15 ans (23 %). C'est chez les répondants de 16 ans qu'elle est la plus faible, avec 18,5 %.

3) L'attitude mitigée

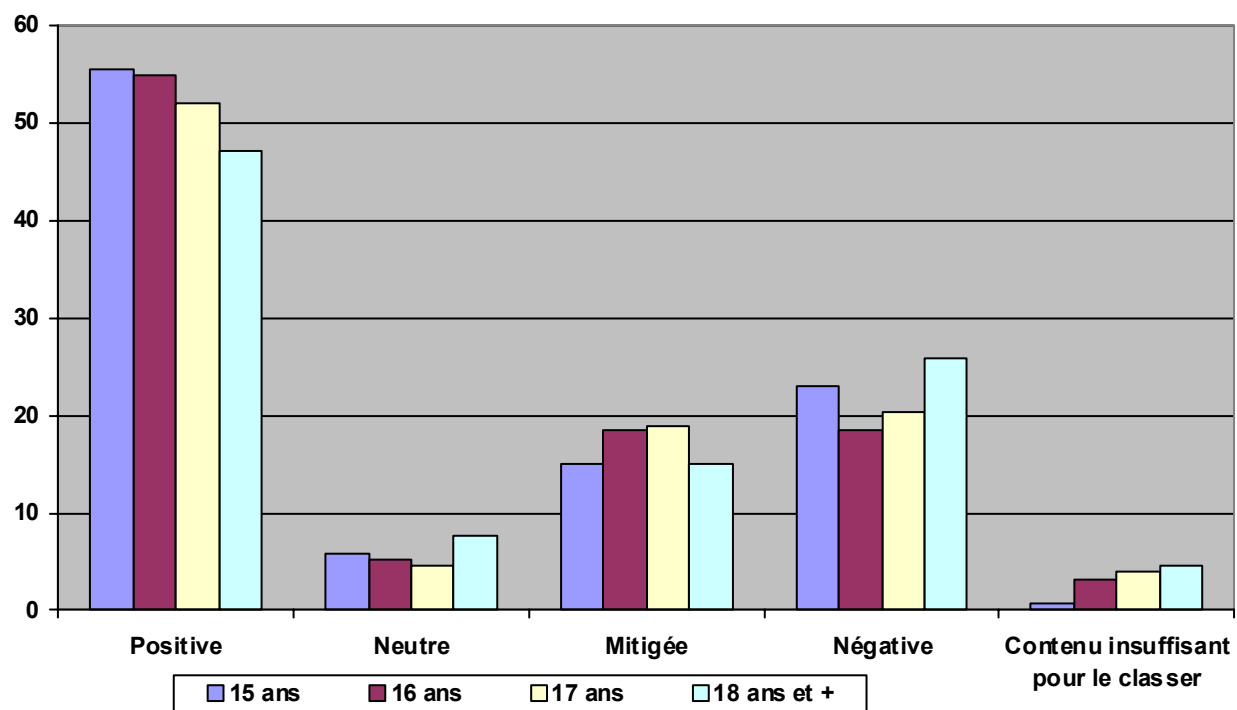
L'attitude mitigée varie de 15,1 % à 18,9 %. Les pourcentages les plus hauts se retrouvent chez les répondants de 16 et 17 ans, avec, respectivement, 18,5 % et 18,9 %. Les répondants de 15 ans et de 18 ans et plus ont le même pourcentage : 15,1 %.

4) L'attitude neutre

L'attitude neutre varie de 4,6 % à 7,6 %. Le pourcentage le plus bas se retrouve chez les répondants de 17 ans (4,6 %), suivi de ceux de 16 ans (5,2 %). Les répondants de 18 ans et plus présentent le pourcentage le plus élevé (7,6 %), suivis de ceux de 15 ans (5,8 %).

Le pourcentage des questionnaires qui n'ont pu être classés, faute de contenu suffisant, augmente avec l'âge, allant de 0,7 % pour les répondants de 15 ans, à 4,5 % pour ceux de 18 ans et plus.

Graphique 4 : L'attitude des répondants selon l'âge



Le graphique 4 fait ressortir que l'attitude des répondants semble varier peu en fonction de l'âge uniquement.

2.2.3. L'attitude des répondants selon le sexe

Le graphique 5 (qui se base sur les données du tableau 6, mis en annexe 6) explore la variable « sexe » dans l'attitude des répondants. Il y avait une grande disparité entre l'attitude des filles et des garçons.

1) L'attitude positive

Elle se retrouve beaucoup plus chez les filles, qui ont globalement un pourcentage plus élevé que les garçons (72,5 % contre 33,2 %).

2) L'attitude négative

Elle arrive en tête chez les garçons arrivent en tête avec 33,2 % contre 7,9 % pour les filles.

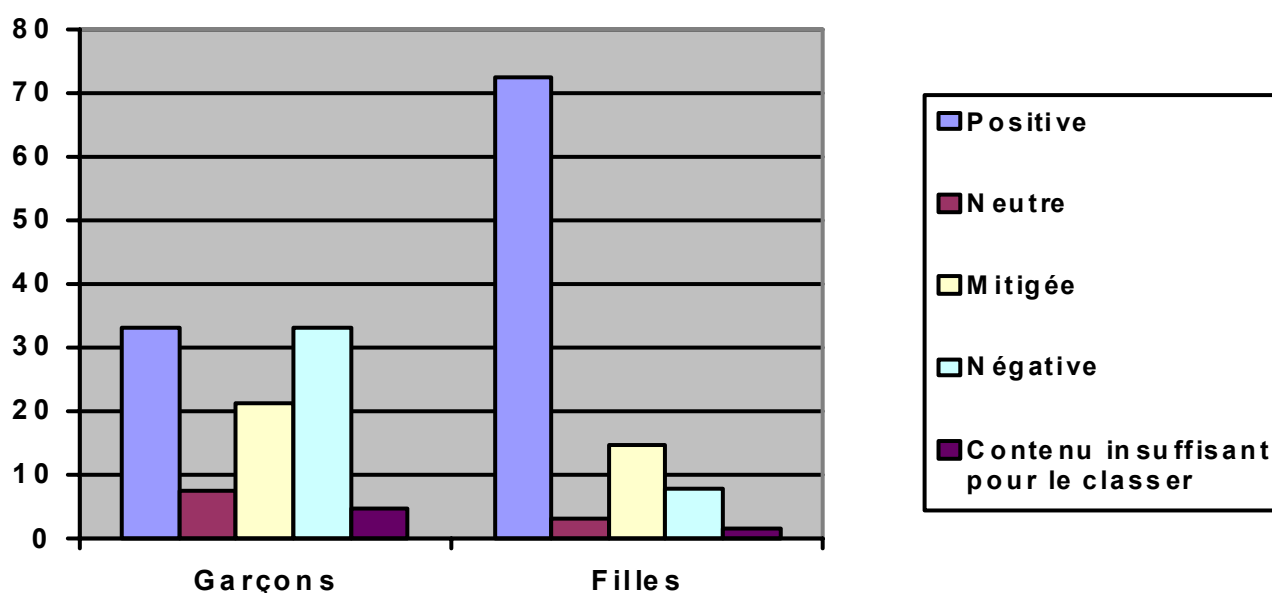
3) L'attitude mitigée

C'est la plus courante chez les garçons que chez les filles, avec un pourcentage de 21,2 % contre 14,8 %.

4) L'attitude neutre

C'est l'attitude la plus répandue chez les garçons que chez les filles, avec 7,7 % contre 3,1 %. Quant au contenu insuffisant, il se retrouve surtout chez les garçons, avec 4,7 %, contre 1,7 % chez les filles.

Graphique 5 : L'attitude des répondants selon le sexe



2.2.4. L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe

Le graphique 6 (qui se base sur les données du tableau 7, mis en annexe 7) reflète l'attitude des répondants selon l'âge et le sexe. Il y a huit colonnes par attitude ; les quatre premières colonnes représentent l'attitude des garçons, selon un continuum allant de 15 à 18 ans et plus, suivies de quatre autres colonnes qui correspondent à l'attitude des filles, selon le même continuum.

1) L'attitude positive

L'attitude positive est largement majoritaire chez les filles ; leur pourcentage représente plus du double de celui des garçons dans toutes les tranches d'âge, variant de 70,4 % à 80,9 %, contre 29,5 % à 35,8 %.

C'est chez les filles de 18 ans et plus que l'on retrouve le pourcentage le plus haut, avec 80,9 %, alors qu'il est de 31,1 % (le deuxième plus bas) pour les garçons. C'est chez les filles de 16 ans qu'il est le plus bas (70,4 %), alors que c'est dans cette même tranche d'âge qu'il est le plus élevé pour les garçons (35,8 %). L'attitude positive a le pourcentage le plus bas chez les garçons de 15 ans, avec 29,5 %, alors qu'il est le deuxième plus haut pour les filles de cet âge, avec 76,6 %.

2) L'attitude négative

L'attitude négative arrive en deuxième position dans les attitudes, avec un pourcentage maximal de 41 %. L'attitude négative est très largement répandue chez les garçons où les proportions sont au moins quatre fois plus élevées que chez les filles. Ainsi, l'attitude négative varie chez les garçons de 31,1 % à 41 %, et va de 7,7 % à 14,3 % chez les filles. C'est chez les garçons de 15 ans que le pourcentage est le plus élevé, avec 41 %. Ce pourcentage baisse à 32,1 % et 32,3 % pour les garçons de 16 et 17 ans, puis à 31,1 % pour ceux de 18 ans et plus.

Chez les filles, l'attitude négative est beaucoup moins fréquente, puisque la proportion est de 9,0 % pour celles de 15 ans, et monte à 16,7 %, pour celles de 16 ans, pour diminuer à 7,7 % pour celles de 17 ans et se démarquer nettement, en doublant chez celles de 18 ans et plus, avec 14,3 %. Rappelons que les filles sont peu nombreuses chez les répondants de 18 ans et plus (4,0 % contre 9,2 % de garçons) ; par contre, elles sont majoritaires chez les répondants de 16 ans (50,8 %). Par conséquent, il faut nuancer la lecture de ces pourcentages.

3) L'attitude mitigée

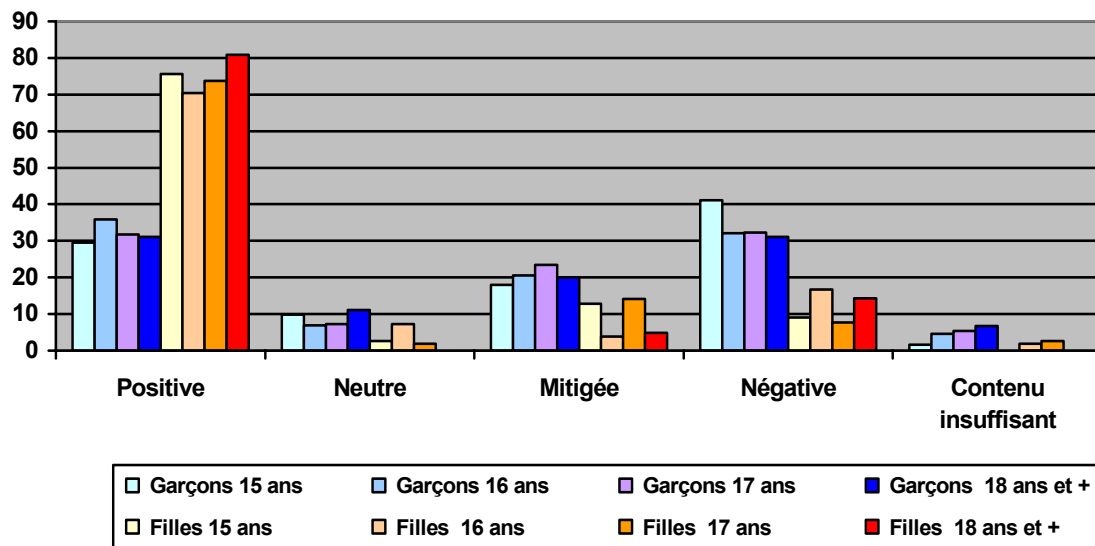
L'attitude mitigée a des pourcentages qui varient entre 3,8 % et 23,4 %. C'est chez les garçons que les pourcentages sont les plus élevés, variant de 18%, chez les plus jeunes (15 ans) à 23,4 %, chez ceux de 17 ans. Chez les filles, ces pourcentages vont de 3,8 %, chez celles de 16 ans, à 14,1%, chez celles de 17 ans. Le deuxième pourcentage le plus bas se retrouve chez les filles de 18 ans, avec 4,8 %, suivi de celles de 15 ans, avec 12,8 %.

4) L'attitude neutre

L'attitude neutre est plus présente chez les garçons que chez les filles. Les pourcentages fluctuent entre 0 % et 11,1 %, qui correspondent, respectivement, à ceux des filles et des garçons de 18 ans et plus. C'est chez les garçons de 16 ans que l'on retrouve le pourcentage le plus bas pour cette attitude, avec 6,9 %, alors qu'il est le plus élevé pour les filles du même âge, avec 7,2 %.

Plus les garçons sont âgés, plus le pourcentage de questionnaires dont le contenu est insuffisant pour le classer augmente (de 1,6 % pour ceux de 15 ans, à 6,7 % pour ceux de 18 ans et plus). Ce phénomène n'est présent que chez les filles de 16 et 17 ans, avec 1,9 % pour celles de 16 ans, et 2,6 % pour celles de 17 ans.

Graphique 6 : L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe



Globalement, ce sont les filles de 15 ans et de 18 ans et plus qui ont une attitude plus souvent positive à l'égard des homosexuels, alors que les garçons les plus jeunes ont une attitude plus souvent négative. Rappelons encore une fois que la représentativité des répondants de 18 ans et plus n'est pas visée, car les filles de 16 et 17 ans sont nettement plus nombreuses (respectivement 264 et 156) que celles de 15 et 18 ans (respectivement 78 et 21), même si ces dernières obtiennent les pourcentages les plus élevés. Même si la question porte sur les gais, les lesbiennes et les bisexuels, les réponses données concernent uniquement les gais et lesbiennes.

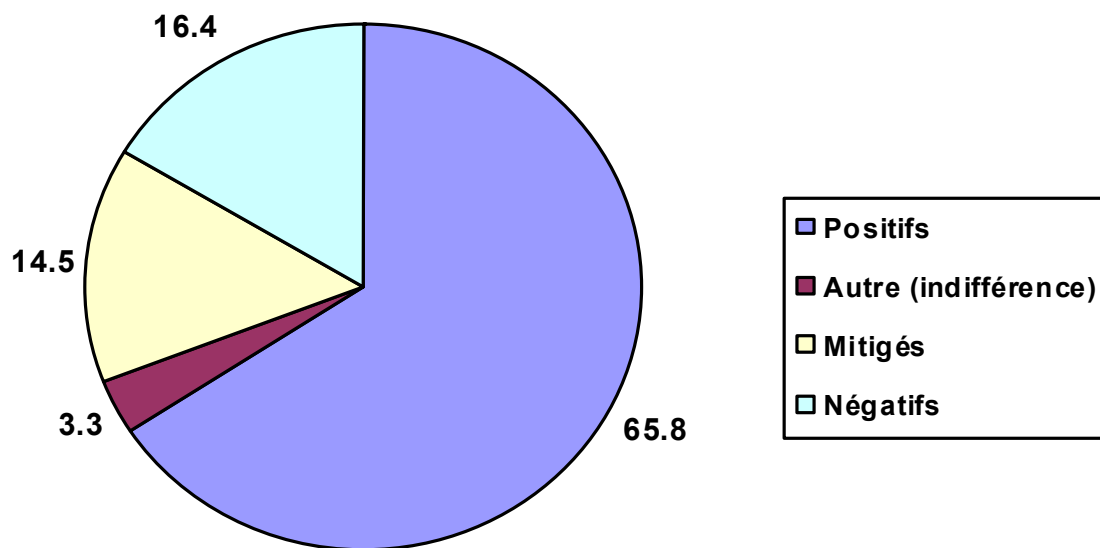
2.3. Les sentiments des répondants selon le sexe et l'âge

Là encore, nous reprendrons les résultats précédents afin de pouvoir faire une analyse comparative entre ce que nous avons obtenu avec une seule variable à la fois et ce que nous trouvons avec les deux variables croisées (« âge » et « sexe »). Rappelons qu'il a pu y avoir plusieurs réponses par répondant (contrairement à 'l'attitude'), car plusieurs sentiments peuvent être exprimés dans les réponses aux questions, ce qui porte le nombre de sentiments exprimés à 1 500.

2.3.1. La répartition des sentiments

Le graphique 7 (qui se base sur les données du tableau 2 qui suivra) permet de voir la répartition globale des genres de sentiments des répondants.

Graphique 7 : Répartition des genres de sentiments des répondants



Le tableau 2 permet de voir la répartition des sentiments des répondants. À ce stade, nous ne décrivons pas en détail les résultats, mais nous rappellerons les tendances dominantes.

Ce sont les sentiments positifs qui dominent (65,8 %), suivis des sentiments négatifs (16,4 %), puis des sentiments mitigés (14,5 %) et, en dernier lieu des sentiments « autres » (3,3 %).

1) Les sentiments positifs

Les trois formes « *d'acceptation* » recueillent à elles seules 47,2 % de ce genre de sentiments et dominent tous les autres types de sentiments. Le « *respect* » est le deuxième sentiment positif le plus répandu, avec 15,2 %. Pour les uns, il est intimement lié à la notion de liberté, de choix et de droit : « *ils sont comme nous et ont des droits comme tout le monde.* » Pour ces répondants, toute personne a le droit de vivre comme elle l'entend et selon son orientation sexuelle : « *c'est leur choix, ça ne me dérange pas.* » Cela fait partie des libertés fondamentales : « *je comprends et j'estime qu'ils ont droit à leur liberté. Je les respecte et j'accepte leurs choix.* » Pour d'autres, le respect est donc lié à l'obligation de les respecter dans leurs différences : « *ils sont comme nous mais différents.* »

2) Les sentiments négatifs

Les quatre formes de « *rejet* » totalisent 11,7 %, soit la presque totalité de ce genre de sentiments.

3) Les sentiments mitigés et « autres »

Les sentiments mitigés s'expriment sous forme de réserve envers les gais et lesbiennes, de gêne ou bien encore d'incompréhension. L'indifférence, classée dans « **autre** », représente 3,3 % de tous les sentiments. *Les mots ou groupes de mots utilisés pour définir les sentiments ou mis entre parenthèses à côté des sentiments ('en connaît', 'les trouve normaux'...), sont les expressions utilisées par les répondants.*

Tableau 2 : Les sentiments des répondants

Sentiments	N	%
POSITIFS		
Acceptation ('aucun préjugé', 'rien contre')	356	23,7
Acceptation (les trouve 'normaux')	238	15,9
Acceptation (en connaît)	114	7,6
Ouverture d'esprit	26	1,7
Respect (liberté, choix, droit)	124	8,3
Respect des personnes	103	6,9
Surprise (fascinant, étonnant)	6	0,4
Curiosité	6	0,4
Peine, compassion, pitié	3	0,9
<u>Sous-total</u>	<u>986</u>	<u>65,8</u>
AUTRE		
Indifférence	50	3,3
<u>Sous-total</u>	<u>50</u>	<u>3,3</u>
MITIGÉS		
Acceptent l'un mais pas l'autre (les lesbiennes OK, pas les gais)	36	2,4
Dérangé (s'ils s'affichent en public, si est touché ou 'cruisé')	46	3,1
Mal à l'aise, embarras ('rien contre eux', mais mal à l'aise en leur présence)	50	3,3
Incompréhension des personnes ('bizarre', 'différent', 'spécial')	45	3,0
Incompréhension de l'orientation sexuelle	30	2,0
Timidité, gêne (ne savent pas comment se comporter avec eux)	11	0,7
<u>Sous-total</u>	<u>218</u>	<u>14,5</u>
NÉGATIFS		
Rejet (insultes et préjugés fortement négatifs)	81	5,4
Rejet (les trouve 'anormaux', 'malades')	62	4,1
Rejet ('provocation' ou 's'imposent trop')	22	1,5
Rejet, intolérance, refus	10	0,7
Peur, crainte	13	0,9
Mépris, dégoût, répugnance	53	3,5
Haine	2	0,1
Violence	3	0,2
<u>Sous-total</u>	<u>246</u>	<u>16,4</u>
TOTAL	<u>1 500</u>	<u>100,0</u>

2.3.2. La répartition des sentiments des répondants selon le sexe

Les graphiques 8 à 11 se basent sur le tableau 8 (mis en annexe 8) ; ils montrent tous les sentiments exprimés par les garçons et les filles, par catégorie de sentiments. Le graphique 11 a été mis en annexe 8, à cause de sa taille et du nombre important de colonnes qu'il comporte ; il fait la synthèse de tous les sentiments selon le sexe. Les deux colonnes attribuées à chaque sentiment (l'une pour les garçons, l'autre pour les filles) font ressortir les ressemblances et disparités entre les sexes. Il nous a semblé préférable d'en tirer plusieurs graphiques afin d'en faciliter la lecture rapide.

Les graphiques sont présentés par ordre de fréquence d'apparition des catégories de sentiments :

- 1) positifs
- 2) négatifs
- 3) mitigés.

Le graphique 8 présente les ***sentiments positifs*** des garçons et des filles ; ces sentiments dominent chez les filles, à l'exception de la « peine, compassion, pitié » qui est plus forte chez les garçons. L'«acceptation» et le «respect» sont les deux mots clefs dans les pourcentages les plus forts, bien qu'ils recouvrent plusieurs nuances.

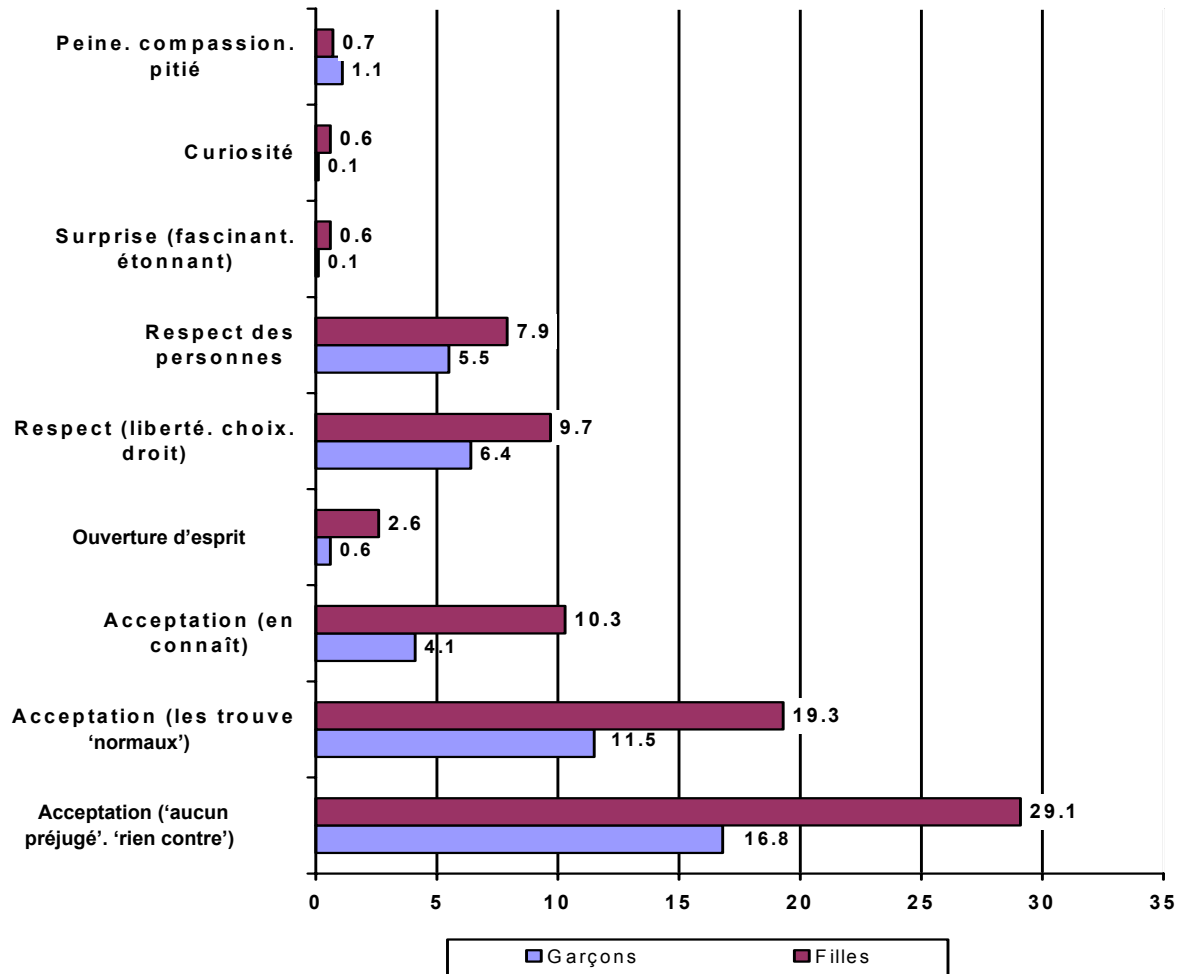
Les trois types « d'acceptation » représentent les sentiments positifs le plus fréquents, avec 58,7 % chez les filles et 32,4 % chez les garçons. La plus répandue est l'acceptation inconditionnelle car «*ce sont des êtres humains comme les autres*». Il y a ensuite l'acceptation qui est liée à la notion de «normalité» : «*ce sont des gens normaux, drôles et gentils*». Enfin, un nombre assez élevé de répondants, surtout de filles, mentionnent qu'ils acceptent les GAIS ET LESBIENNES parce qu'ils en connaissent ; ils en ont dans la famille, parmi leurs amis, ou sont eux-mêmes homosexuels.

Le « respect » est la deuxième notion qui est domine dans les sentiments positifs, aussi bien chez les garçons que chez les filles, bien que les pourcentages soient plus élevés chez les filles. Pour les uns, le respect est intimement lié à la notion de liberté, de choix et de droit : «*ils sont comme nous et ont des droits comme tout le monde.* » Pour eux, toute personne a le droit de vivre comme elle l'entend et selon son orientation sexuelle : «*c'est leur choix, ça ne me dérange pas.* » Pour certains participants, cela fait partie des libertés fondamentales : «*je comprends et j'estime qu'ils ont droit à leur liberté. Je les respecte et j'accepte leurs choix.* » Pour d'autres, parce que ce sont des êtres humains, il faut les respecter comme toute autre personne, indépendamment de leurs différences : «*ils sont comme nous mais différents* ». Le respect est donc lié à l'obligation de les accepter dans leurs différences.

La « pitié » est le sentiment qui a les pourcentages les plus faibles dans les sentiments positifs. Un participant éprouvait de la pitié pour eux car il «*les croyait malheureux* », alors qu'une autre participante les acceptait «*assez bien, avec de la pitié, car ils ne sont pas*

totale­ment accep­tés. » Une autre partici­pante trou­vait que « ils font pitié, à cause des pré­jugés à leur égard. Ils sont très respec­teux car ils ont de la misère à s'inté­grer. »

Graphique 8 : La répartition des sentiments « positifs » des répondants selon le sexe



Le graphique 9 montre en détail tous les **sentiments négatifs** exprimés par les garçons et les filles ; c'est chez les garçons qu'ils dominent.

Le « rejet », mentionné sous différentes formes, est le sentiment négatif le plus répandu chez les garçons, avec 22,7 % contre 3,2 % pour les filles. Il se manifeste selon une gamme relativement large de sentiments et comporte une connotation plus ou moins marquée d'agressivité. Le rejet le plus répandu est celui qui est associé aux « forts préjugés négatifs et aux insultes » qui en découlent (10,9 % chez les garçons). L'autre manière de rejeter les personnes avec une orientation sexuelle différente de la majorité est de ne pas les considérer comme « normales ». Ainsi, pour 7,8 % des garçons : « *ils sont anormaux, des maudites tapettes, des rejets de la société.* » Pour un participant, « *pour les gais, c'est une maladie mentale, pour les lesbiennes, c'est correct* », alors que pour un autre « *le biologique est anormal* ».

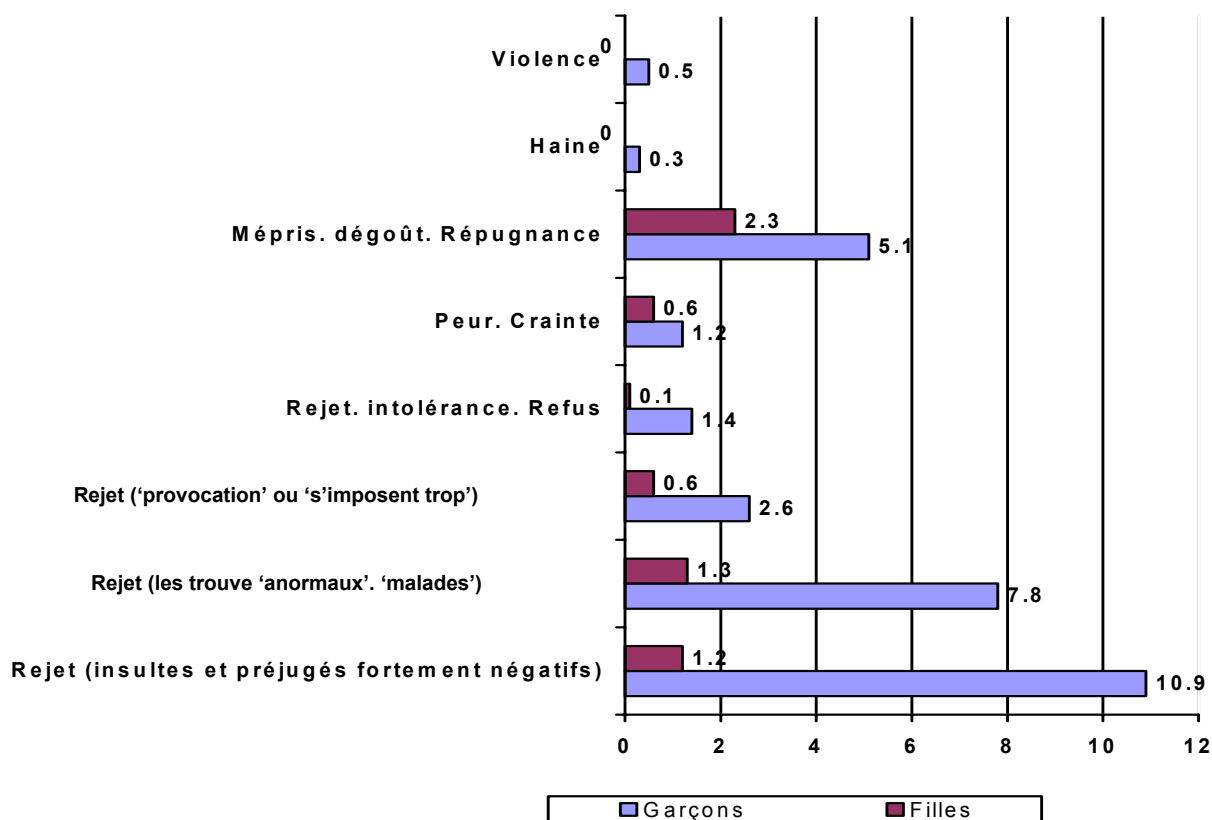
Ce qui est différent provoque du « mépris, du dégoût et de la répulsion » chez 5,1 % des garçons et 2,3 % de filles (le taux le plus élevé pour les filles). Leur dégoût est lié en particulier aux pratiques sexuelles qu'ils imaginent : « *j'ai de la crainte et du dégoût de les imaginer.* » Le mot « *dégueulasse* » ressort à plusieurs reprises : « *c'est dégueulasse de faire l'amour ensemble.* » Cette répulsion s'explique par le fait que certains participants ont beaucoup de préjugés négatifs et des mythes par rapport à la sexualité des gais : « *ils pensent qu'au sexe* », ou bien « *ils sont impudiques et anormaux* ».

D'autres participants mentionnent que leur sentiment de rejet n'est provoqué que par l'attitude des gais en « public » : « *ils me répugnent s'ils s'exhibent en public.* » Ils sont dérangés de les voir s'embrasser et ne supporteraient pas d'être touchés ou « *cruisés* ». De même, certains interprètent les manifestations publiques de gais, ou le fait qu'un homme affiche ouvertement son orientation sexuelle, comme de la provocation ; ils trouvent qu'ils s'imposent trop et se sentent particulièrement agressés.

D'autres affirment ouvertement leur intolérance à l'égard des gais en particulier, et non des lesbiennes : « *les lesbiennes OK, les gais sont répugnants.* » Quelques rares participants utilisent également la religion pour légitimer leur rejet profond : « *... c'est une déviance d'Adam et Ève et ça ne fait pas évoluer la race* », dit l'un, et, « *en tant que chrétien, l'homosexualité est contre nature* », affirme un autre. Selon eux, l'homosexualité est une « *perversité* ». De même, le goût de les agresser physiquement est rare ; cependant, pour un participant, c'est sa haine qui l'amènerait à passer à l'acte : « *je les hais, ils sont inutiles dans la société, négatifs moralement* », « *je voudrais les battre.* » Pour un autre garçon, l'agression physique est envisageable, seulement s'il se sent agressé : « *j'ai du dégoût ; s'il me 'cruise', je le frappe.* »

La peur des homosexuels est présente chez les garçons (1,2 %) et les filles 0,6 %). Pour certains, la peur est causée par l'ignorance : « *j'avais peur. Je me tenais loin ; j'avais pas vraiment d'idées sur eux* » ou bien « *j'avais un peu peur car je les croyais différents des autres.* » Pour quelques plus rares, il y a une peur d'être 'contaminé' : « *j'étais mal à l'aise et j'avais peur de devenir homosexuelle.* »

Graphique 9 : La répartition des sentiments « négatifs » des répondants selon le sexe



Le graphique 10 montre la répartition des **sentiments mitigés** chez les garçons et les filles. Ils dominent en général chez les garçons, sauf pour « mal à l'aise » où les filles dominent.

Les garçons sont particulièrement « dérangés » par les démonstrations publiques de l'homosexualité ; c'est le pourcentage le plus fort dans cette catégorie de sentiments (5,4 %) : « *je les accepte, mais j'ai des problèmes avec ceux qui s'affichent, surtout ceux qui sont efféminés* ». Plus nombreux sont ceux qui n'ont « *rien contre eux, s'ils ne s'affichent pas trop.* » En général, il y a un degré dans l'acceptation des homosexuels : « *ça dépend du type d'homosexuels.* » D'autres disent ouvertement : « *les travestis m'écœurent.* » Ce sont les garçons qui montrent le plus d'aversion pour les travestis ou les homosexuels dont la tendance est apparente. Les garçons ne veulent surtout pas être touchés et toute visibilité de l'homosexualité est interprétée comme de la provocation, de l'envahissement, ce qui entraîne un sentiment de rejet.

« L'indifférence » est le deuxième sentiment mitigé le plus fort mentionné par les répondants (4,7 % de garçons et 2,2 % de filles). Si certains se disent uniquement « indifférents »,

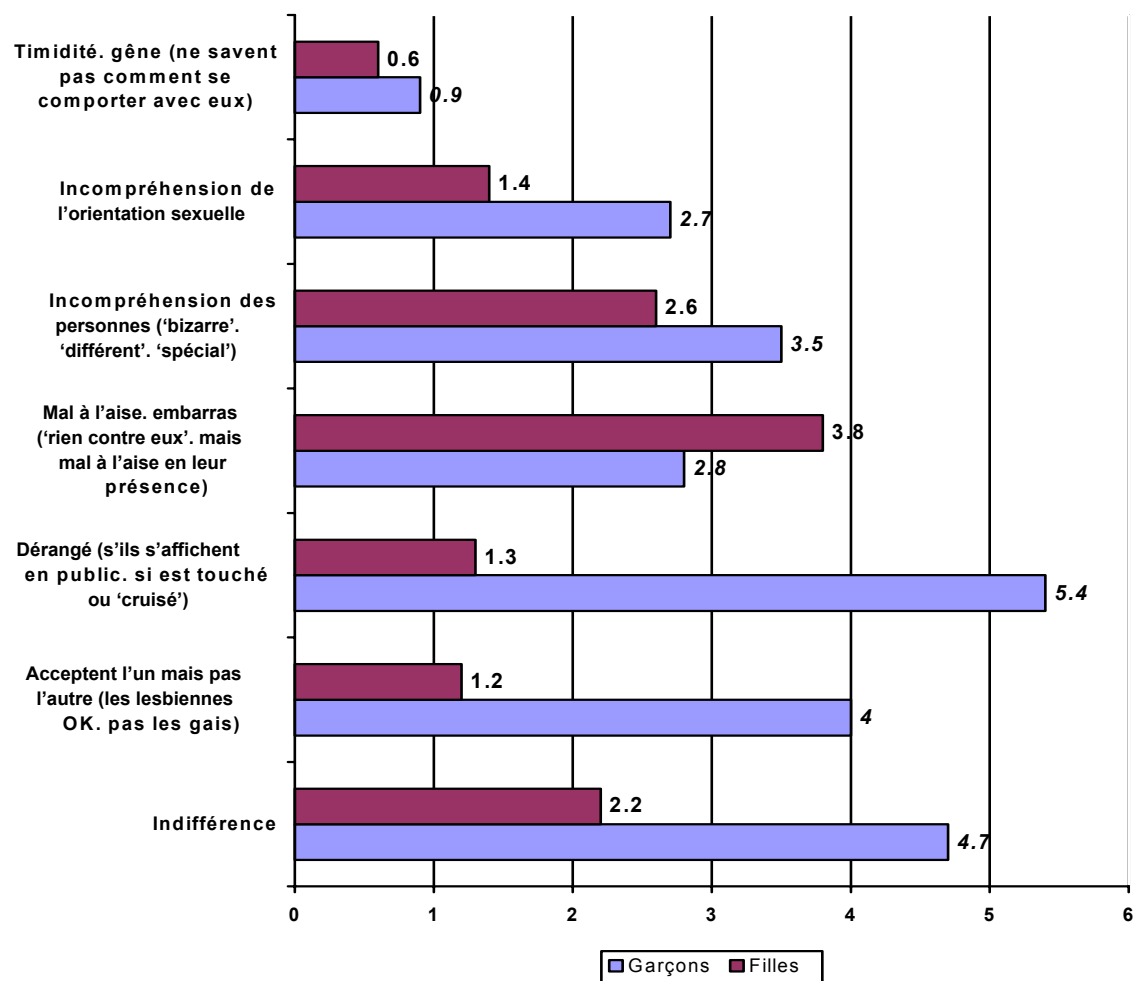
d'autres précisent leur pensée, quand ils rajoutent : « *je m'en fous* », « *incompréhension* », ou bien « *je respecte leur orientation* », ou bien encore « *ils ont le droit de vivre comme tout le monde.* » Plusieurs participants sous-entendent par « indifférence » que, non seulement, la présence d'homosexuels ne les dérange pas le moins du monde, mais surtout qu'ils se réjouissent : « *tant mieux s'ils sont heureux* », « *pourvu qu'ils soient bien dans leur peau.* » Pour d'autres, l'indifférence est davantage associée au fait que « *ça ne dérange pas* », par exemple « *tant qu'ils me 'cruisent' pas* » disent plusieurs participants. Cette indifférence va du souhait de ne pas entendre parler des homosexuels (plutôt négatif) à celui de souhaiter leur bonheur, qui est positif.

Plus de filles que de garçons sont mal à l'aise en leur présence (3,8 % contre 2,8 %) pour plusieurs raisons. C'est davantage la peur de blesser qui est à l'origine de leur malaise : « *je ressentais de l'inconfort, je me sentais obligée d'agir différemment pour ne pas les blesser* », affirme une participante. Certaines ne savent pas comment agir ou se comporter en leur présence car elles craignent que les personnes les perçoivent différentes de ce qu'elles sont : « *je n'ai rien contre eux, mais je me sens mal à l'aise qu'ils croient que j'ai des préjugés.* » D'autres aimeraient pouvoir parler sans tabous de leur sexualité : « *je me surveille beaucoup dans ce que je dis ; je me pose beaucoup de questions sur leur amour, leur mode de vie, mais je ne demande rien pour éviter leur malaise ou le regard de mes parents.* » Ce qui ressort chez ces participants, c'est un malaise diffus par rapport à l'homosexualité ou à la bisexualité et une certaine difficulté à communiquer librement et en parler ouvertement. Un garçon rapporte qu'il est « *mal à l'aise et trouvait ça dégueulasse* », un autre est « *mal à l'aise, mais n'a rien contre eux* », alors qu'un autre estime que les homosexuels ne le « *dérangent pas* » mais qu'il est « *mal à l'aise en présence d'un couple homo.* »

Les lesbiennes sont mieux tolérées par les garçons que les gais : « pour les gais, c'est une maladie mentale, pour les lesbiennes, c'est correct. »

« L'incompréhension des personnes » est un autre sentiment qui est relativement courant chez les garçons (3,5 %) et les filles (2,6 %) : « *je les acceptais, mais je ne les comprenais pas.* » Certains participants (2,7 % de garçons et 1,4 % de filles) ne comprennent pas l'attrait entre personnes du même sexe et ils « *les trouvent bizarres, même s'ils sont comme nous.* »

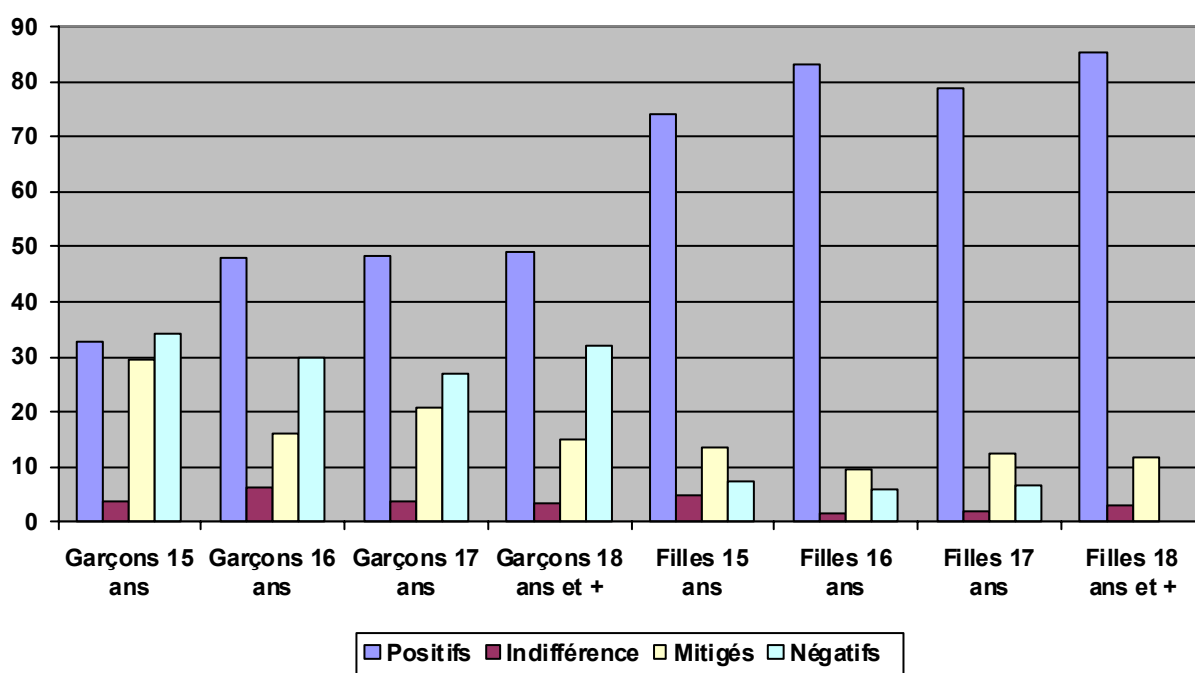
Graphique 10 : La répartition des sentiments « mitigés » des répondants selon le sexe



2.3.3. La répartition des sentiments des répondants selon l'âge et le sexe

À cause de sa taille, le tableau 9, qui donne la répartition des sentiments selon « l'âge » et le « sexe », a été mis à l'annexe 10, et le graphique 20, qui en est la concrétisation, à l'annexe 9. Mais il a été utilisé pour la construction des graphiques qui vont suivre, à commencer par le graphique 11, qui va donner une vue globale des sentiments selon l'âge et le sexe.

Graphique 11 : Les catégories de sentiments des répondants par sexe et par âge



Le croisement des deux variables « sexe » et « âge » amène un éclairage plus précis sur la répartition des sentiments, bien que leur classement par fréquence d'apparition reste le même, à savoir :

- 1) les sentiments positifs
- 2) les sentiments négatifs
- 3) les sentiments mitigés

En général, les comparaisons sont faites entre sentiments de la même catégorie ; quand les comparaisons sont faites par rapport à toutes les catégories de sentiments, cela est spécifié.

1) Les sentiments positifs

Le graphique 12 comporte huit colonnes par sentiment, avec un espace entre les garçons et les filles ; il faut les lire de gauche à droite : quatre colonnes pour les garçons, allant de 15 ans à 18 ans et plus, et la même chose pour les filles.

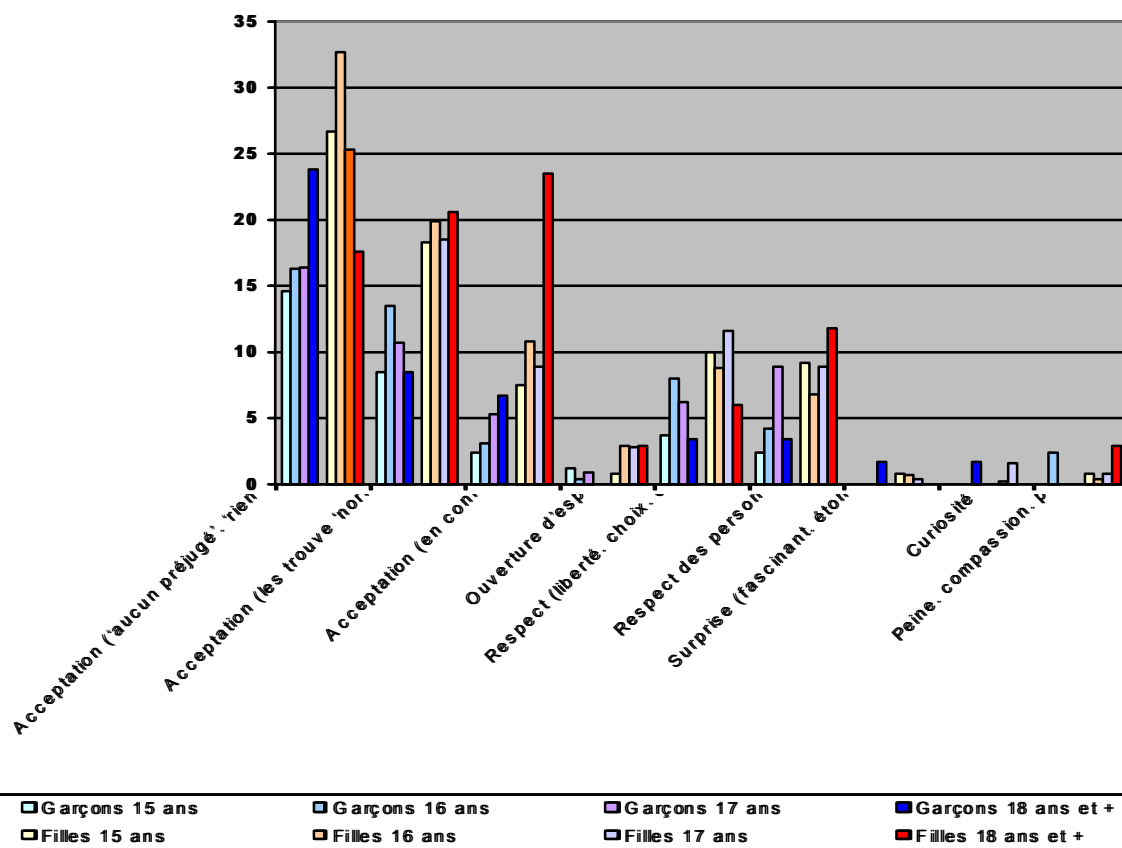
Alors qu'avec la seule variable « âge », dans la recherche précédente (Bals, 2001), les sentiments positifs étaient parmi les plus bas chez les répondants de 15 ans (57,4 %), suivis de ceux de 18 ans et plus (62,4 %), le graphique 12 montre que c'est chez ceux de 18 ans et plus que les garçons et les filles obtiennent les pourcentages les plus élevés avec, respectivement 49,2 % et 85,3 %. Ce sont les répondants de 15 ans qui obtiennent les pourcentages les plus faibles, avec 32,8 % pour les garçons et 74,1 % pour les filles. C'est chez les filles de 16 ans, qu'on retrouve le deuxième pourcentage le plus élevé dans cette catégorie de sentiments (83,2 % contre 78,8 % chez celles de 17 ans), alors qu'il est le deuxième chez les garçons de 17 ans (48,4 % contre 47,9 % chez ceux de 16 ans).

Si l'on regarde de plus près l'ordre d'importance des sentiments dans cette seule catégorie, celui qui obtient le plus fort pourcentage pour tous les répondants de tous les âges (à l'exception des filles de 18 ans et plus), est « *l'acceptation ('aucun préjugé, rien contre')* ». C'est chez les filles de 16 ans que ce sentiment est le plus fort (32,7 %) et représente le double de celui des garçons du même âge (16,3 %). Il constitue le plus faible pourcentage (17,6 %) chez celles de 18 ans et plus. Par contre, c'est chez les garçons de 18 ans et plus que ce sentiment est le plus fort (23,8 %) et chez ceux de 15 ans qu'il est le plus faible (14,6 %). Chez les filles de 18 ans et plus, c'est « *l'acceptation (en connaît)* » qui domine, l'autre type d'acceptation n'arrivant qu'en troisième position.

Le deuxième sentiment positif qui domine à la fois chez les garçons et les filles est « *l'acceptation (les trouve 'normaux')* ». Chez les filles, les pourcentages varient peu : 18,3 %, pour celles de 15 ans et 20,6 %, pour celles de 18 ans et plus, suivies de celles de 16 ans (19,9 %). Ce sentiment a des pourcentages nettement plus bas chez les garçons, allant de 8,5 % pour ceux de 15 ans et 18 ans et plus, à un maximum de 13,5 % pour ceux de 16 ans.

Il peut être intéressant de souligner que certains sentiments ne sont jamais mentionnés par les garçons, et ce, dans toutes les tranches d'âge, ou presque. Ce sont : la « *surprise (fascinant, étonnant)* », la « *curiosité* », la « *peine, compassion, pitié* ».

Graphique 12 : Les sentiments positifs des répondants par sexe et par âge



En résumé, ce sont les filles de 18 ans et plus, suivies de celles de 16 ans qui paraissent les plus ouvertes et les plus positives. Pour les garçons, ces sentiments augmentent avec l'âge, et ce sont ceux de 18 ans et plus qui ont le plus de sentiments positifs.

2) Les sentiments négatifs

Le graphique 13 montre la répartition des sentiments négatifs chez les garçons et filles de 15 à 18 ans et plus. Il comporte huit colonnes par sentiment, avec un espace entre les garçons et les filles ; il faut les lire de gauche à droite : quatre colonnes pour les garçons, allant de 15 ans à 18 ans et plus, et la même chose pour les filles.

C'est chez les garçons de 15 ans (34,1 %) et chez ceux de 18 ans et plus (32,2 %) qu'ils sont le plus fréquents, alors que les pourcentages sont au moins quatre fois plus bas chez les filles des mêmes âges, variant de 7,5 %, chez celles de 15 ans à 0 %, chez celles de 18 ans et plus. Le pourcentage le plus bas se retrouve chez les filles de 16 ans (5,8 %) et chez les garçons de 17 ans (32,2 %).

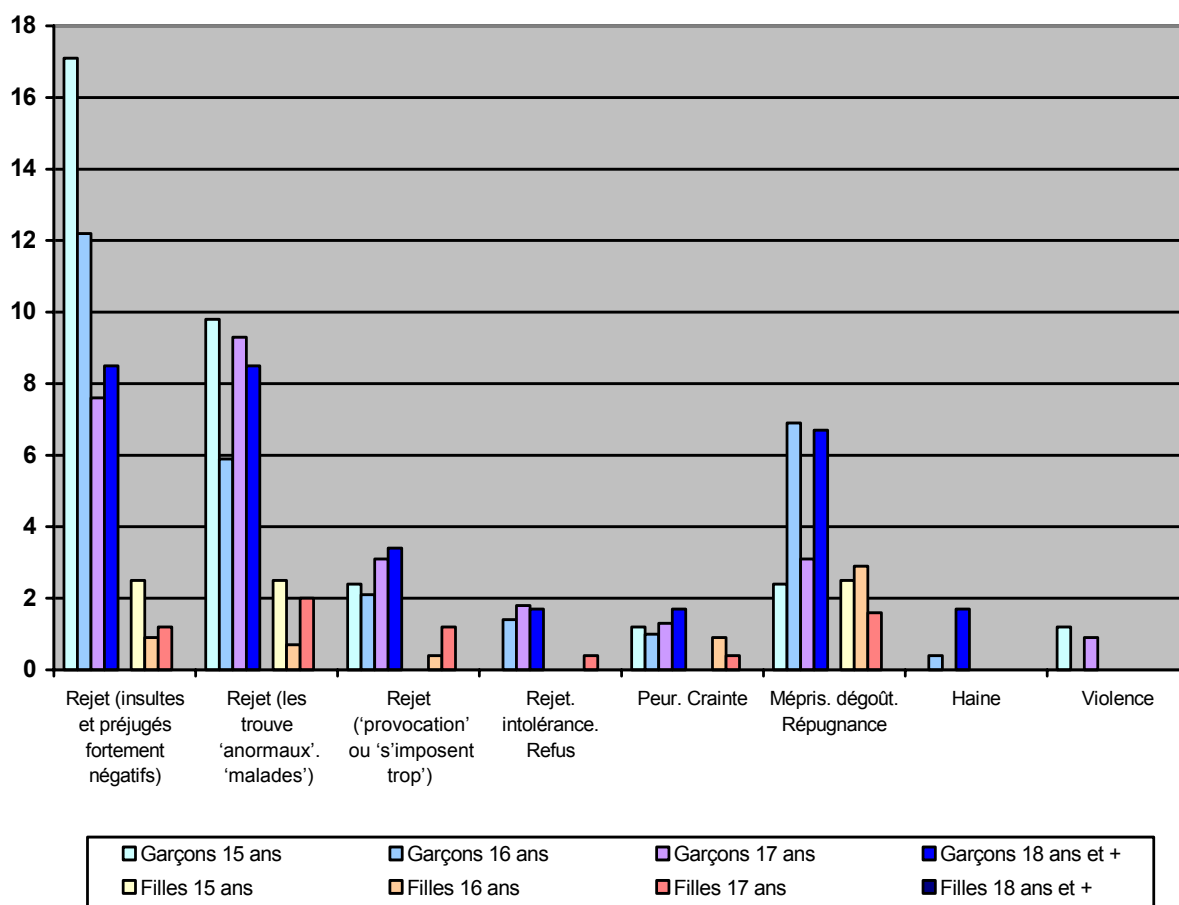
Pour le « *rejet (insultes et préjugés fortement négatifs)* », il s'agit du pourcentage le plus fort de tous les sentiments négatifs chez les garçons. Ce sont ceux de 15 ans qui expriment ce sentiment de façon plus marquée. C'est également le pourcentage le plus élevé, tous sentiments confondus, pour les garçons de 15 ans (17,1 %). Le deuxième pourcentage le plus fort pour ce sentiment se retrouve chez les garçons de 16 ans (12,2 %), et le plus bas chez ceux de 17 ans (7,6 %). Ce sentiment représente le troisième sentiment négatif en importance chez les filles. Le pourcentage le plus élevé se retrouve chez celles de 15 ans avec 2,5 %. Sinon ces pourcentages tombent à 0% pour celles de 18 ans et plus, 0,9 % pour les filles de 16 ans et remontent à 1,2 % pour celles de 17 ans.

Le « *rejet (les trouve 'anormaux')* » est le deuxième sentiment négatif le plus souvent mentionné. Il obtient le pourcentage le plus haut chez les garçons et les filles de 15 ans (respectivement 9,8 % et 2,5 %), suivi des garçons et des filles de 17 ans (respectivement 9,3 % et 2 %). Le pourcentage le plus bas dans ce sentiment se retrouve chez les garçons et les filles de 16 ans (à l'exception des filles de 18 ans et plus qui ont 0 %) avec, respectivement, 5,9 % et 0,7 %.

Notons que la « *haine* » n'est mentionnée que par des garçons de 16 ans et 18 ans et plus, et la « *violence* » que par ceux de 15 ans et 17 ans.

Le sentiment négatif le plus souvent exprimé chez les filles est le « *mépris, dégoût, répugnance* », avec des pourcentages variant de 2,9 % chez les filles de 16 ans, 2,5 % chez celles de 15 ans, à 1,6 % chez celles de 17 ans. Les filles de 18 ans et plus n'ont exprimé aucun sentiment négatif.

Graphique 13 : Les sentiments négatifs des répondants par sexe et par âge



En résumé, c'est chez les répondants les plus jeunes (les garçons et les filles de 15 ans) que les sentiments négatifs sont le plus souvent mentionnés, et chez les garçons les plus âgés. Et c'est chez les garçons de 17 ans et les filles de 16 et 18 ans et plus que les pourcentages sont les plus bas.

3) Les sentiments mitigés

Le graphique 14 comporte huit colonnes par sentiment, avec un espace entre les garçons et les filles ; il faut les lire de gauche à droite : quatre colonnes pour les garçons, allant de 15 ans à 18 ans et plus, et la même chose pour les filles.

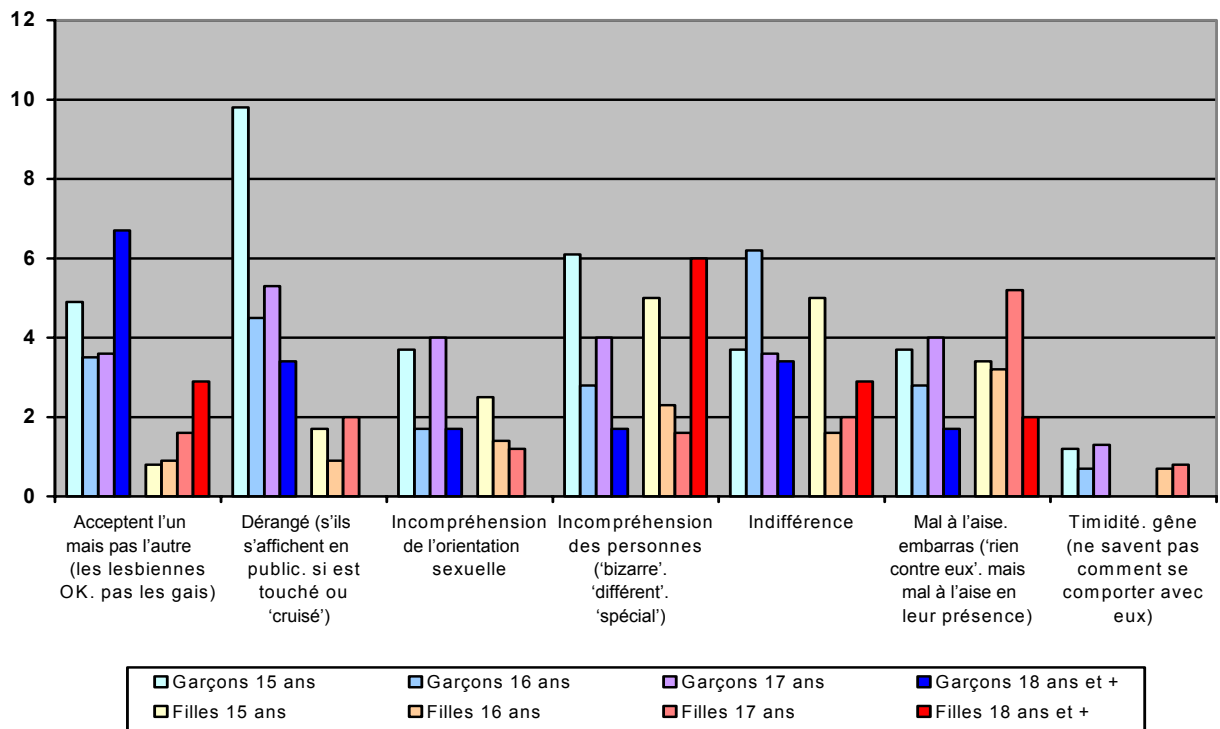
Il montre la répartition des sentiments mitigés qui arrivent en troisième position dans tous les sentiments chez les garçons, et en deuxième position chez les filles. Néanmoins, les pourcentages sont plus élevés chez les garçons que chez les filles. Chez les garçons, ils sont le plus présents chez ceux de 15 ans (29,4 %), et le moins présents chez ceux de 18 ans et plus (15,2 %), suivis de près par ceux de 16 ans (16 %). Chez les filles, ces sentiments sont les plus forts chez celles de 15 ans (13,4 %), et les plus faibles chez celles de 16 ans (9,4 %). Globalement, c'est chez les garçons et les filles de 18 ans et plus que les pourcentages sont le plus similaires, avec, respectivement, 15,2% et 11,8 %, alors que pour les autres âges, ils sont presque du simple au double.

Le sentiment mitigé qui a le pourcentage le plus fort chez les garçons est « *dérangé (s'ils s'affichent en public, si est touché ou 'cruisé')* », avec 9,8 % chez les garçons de 15 ans, et le plus faible, chez ceux de 18 ans et plus (3,4 %). Pour ce sentiment, le deuxième pourcentage le plus élevé se retrouve chez ceux de 17 ans. Chez les filles, ce sentiment atteint un maximum de 2 % chez celles de 17 ans, suivies de celles de 15 ans (1,7 %), alors que celles de 16 ans ont 0,9 % et celles de 18 ans et plus 0 %.

Chez les filles, le sentiment où l'on trouve les pourcentages les plus élevés dans cette catégorie est « *l'incompréhension des personnes ('bizarre', 'différent', 'spécial')* », allant de 1,6 % à 6 %. Le pourcentage le plus bas, pour ce sentiment, se retrouve chez les filles de 17 ans (1,6 %), et les plus hauts chez celles de 18 ans et plus (6 %), suivies de celles de 15 ans (5%). Chez les garçons, ce sentiment est au plus bas chez ceux de 18 ans et plus (1,7 %), contrairement aux filles, et le plus haut chez ceux de 15 ans avec 6,1 %.

L'autre sentiment présent chez les répondants dans la catégorie mitigée est « *mal à l'aise, embarras ('rien contre eux', mais mal à l'aise en leur présence)* » ; les pourcentages varient de 1,7 % à 3,7 %, chez les garçons, et de 2 % à 5,2 % chez les filles. Contrairement aux autres sentiments, l'écart est très peu marqué entre les garçons et les filles.

Graphique 14 : La répartition des sentiments mitigés des répondants selon le sexe et l'âge



Globalement, c'est chez les garçons de 18 ans et plus, suivis de près par ceux de 16 ans (plus nombreux) et les filles de 16 ans que les pourcentages de sentiments mitigés sont les plus bas, et chez les plus jeunes (15 ans), qu'ils sont les plus élevés.

4) Autre : l'indifférence

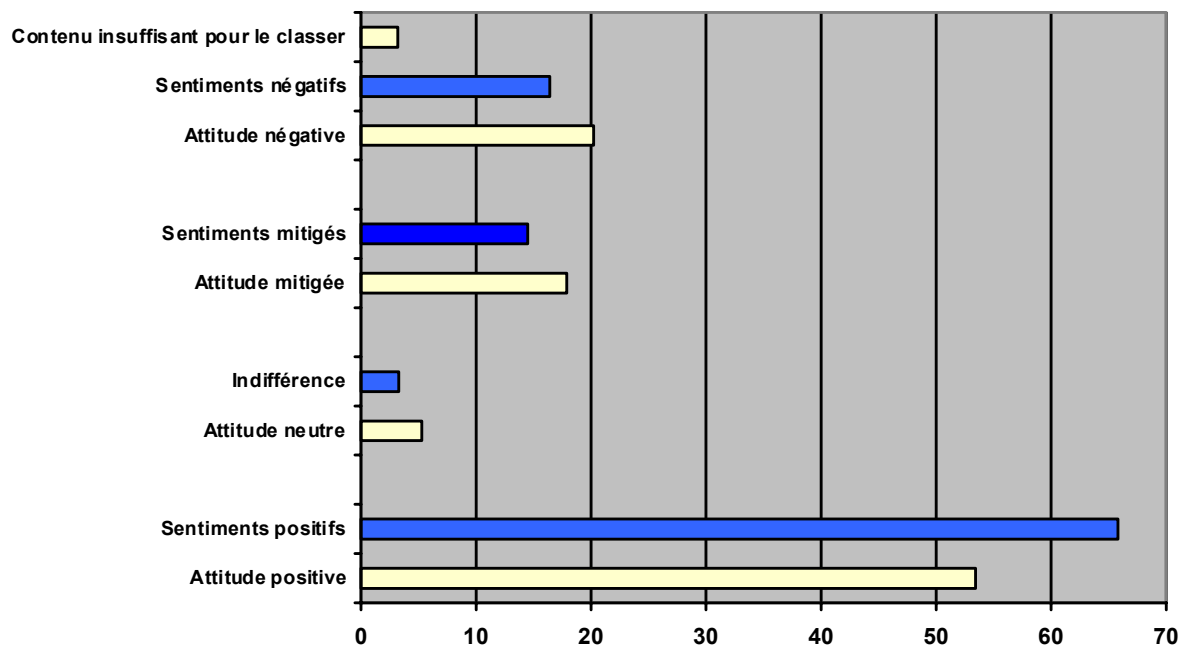
C'est chez les garçons de 16 ans qu'elle est le plus souvent exprimée (6,2 %) et chez les filles du même âge le moins souvent (1,6 %). Pour ce sentiment, c'est chez les répondants de 16 ans que l'écart est le plus marqué entre les sexes.

L'analyse des sentiments avec le croisement des variables « âge » et « sexe », nous a donné un meilleur profil des répondants. En résumé, ce sont les filles de 16 ans et 18 ans et plus qui ont généralement le plus de sentiments positifs. Les pourcentages sont nettement plus élevés dans toutes les tranches d'âge des filles, pour les sentiments positifs, que les garçons. Néanmoins, les garçons de 16 ans et 17 ans ont souvent des sentiments plus positifs à l'égard des homosexuels que les garçons les plus jeunes et les plus âgés. Cependant, les garçons ont en général des pourcentages beaucoup plus élevés que les filles pour les attitudes négatives et mitigées, et ces pourcentages sont les plus forts chez ceux de 15 ans.

2.4. Comparaison de l'attitude et des sentiments

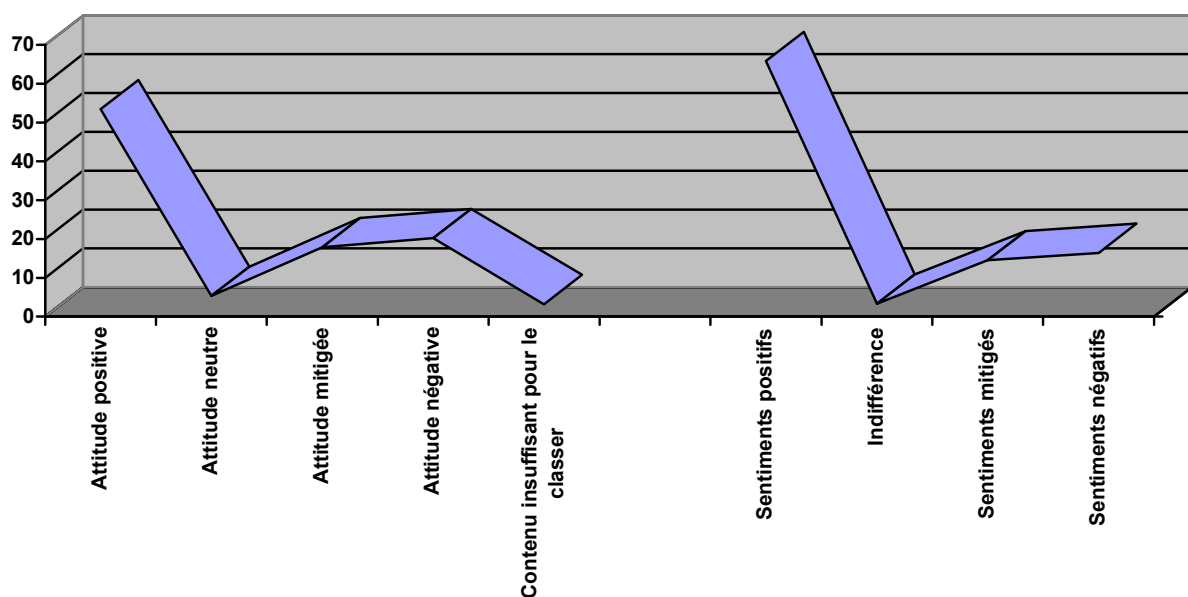
Le graphique 15 compare les pourcentages de l'attitude et des sentiments ; l'attitude et les sentiments sont mis par paire (attitude positive / sentiments positifs ; attitude négative / sentiments négatifs) il fait ressortir que, en dépit du nombre plus important de sentiments (1 500 sentiments exprimés, contre 1 011 attitudes classées), l'attitude a des pourcentages plus élevés que les sentiments dans toutes les catégories, à l'exception de l'attitude positive où les sentiments positifs ont un pourcentage plus élevés.

Graphique 15 : Comparaison de l'attitude et des sentiments



Le graphique 16 fait ressortir de façon plus nette un certain parallèle entre l'attitude et les sentiments ; la forme des deux courbes est très semblable.

Graphique 16 : Comparaison des courbes de l'attitude et des sentiments des répondants



Cette analyse à deux variables s'est avérée nécessaire pour mieux voir les ressemblances et différences entre garçons et filles. Par exemple, un certain nombre de filles disent connaître des gais, ce qui est rare chez les garçons et se retrouve chez les plus âgés. L'évitement général des gais par les garçons ne permet pas à ces derniers de les comprendre et maintient leur incompréhension, leurs préjugés, craintes et fantasmes, ce qui, par conséquent, entraîne un rejet relativement catégorique. On peut penser que les répondants plus jeunes se sentent plus vulnérables, peut-être du fait de leur manque de connaissances et d'expérience sexuelle, de leur construction identitaire, alors que les garçons plus âgés pourraient se sentir menacés pour d'autres raisons, peut-être parce qu'ils ont déjà eu certaines expériences sexuelles, sans pour autant comprendre l'homosexualité.

Les connaissances acquises au cours de l'atelier, aideront à comprendre en partie l'attitude et les sentiments des répondants.

2.5. Les connaissances acquises au cours de l'atelier

La présentation des connaissances acquises au cours de l'atelier est classée par ordre d'importance, dans le tableau 9 (mis en annexe 10). Elles correspondent aux divers points du contenu de l'atelier. Il y a eu un total de 972 connaissances précises mentionnées par les participants (N = 422 garçons, N = 550 filles). Certains répondants ont pu mentionner plus d'une connaissance, et d'autres n'en ont mentionné aucune. En outre, nous n'avons pas mentionné les 120 commentaires vagues qui pourraient se résumer ainsi : « J'ai appris plein d'autres choses », puisque nous voulions en connaître davantage sur les acquis spécifiques. D'autres répondants (67) dirent « ne rien avoir appris de plus » ; il faut préciser que, dans certaines classes, il y avait déjà eu des informations relatives aux gais et lesbiennes. Certains répondants ont mentionné plus d'une connaissance, et d'autres aucune.

2.5.1. Les connaissances acquises

Le graphique 17 (tiré du tableau 10 mis en annexe 11) reprend les constats que nous avons faits dans la recherche précédente (Bals, 2001) :

Beaucoup de participants avaient découvert ce que vivaient les lesbiennes et les gais (24,3 %). De nombreux élèves ne se doutaient pas que des homosexuels puissent avoir un désir d'enfant, et encore moins des difficultés légales auxquelles ils se heurtaient : l'impossibilité d'adopter légalement des enfants. Certains répondants avaient pris conscience de l'impact des injures, des « jokes » et des insultes sur les gais et à quel point « *Il est dangereux d'être homosexuel ou lesbienne* », à cause de la violence qu'ils pouvaient subir (physique en plus de la violence psychologique et verbale). C'est l'acquis le plus important et le plus souvent mentionné. Ces témoignages faits par des gais et lesbiennes les avaient mis en contact direct avec une certaine réalité. Cet atelier leur avait également permis de se questionner sur la notion de « normalité » et de se rendre compte que les gais étaient « normaux » et qu'une sexualité différente n'en faisait pas des personnes anormales.

De même, l'atelier leur avait beaucoup appris sur l'étymologie des termes, les symboles et leur historique (18,4 %), comme le triangle rose². Le triangle rose avait été utilisé par les nazis, pendant la seconde guerre mondiale ; les personnes identifiées homosexuelles étaient obligées de porter ce triangle sur leur manteau ou sur tout vêtement, de façon visible et ostentatoire, afin de les discriminer et de les rendre identifiables par tout le monde, le rose étant traditionnellement une couleur féminine. C'était une humiliation publique permanente à laquelle ces personnes étaient ainsi soumises.

Beaucoup de répondants (19,3 %) ne pensaient pas que l'homosexualité et la bisexualité étaient si répandues (environ 10 % de la population nord-américaine).

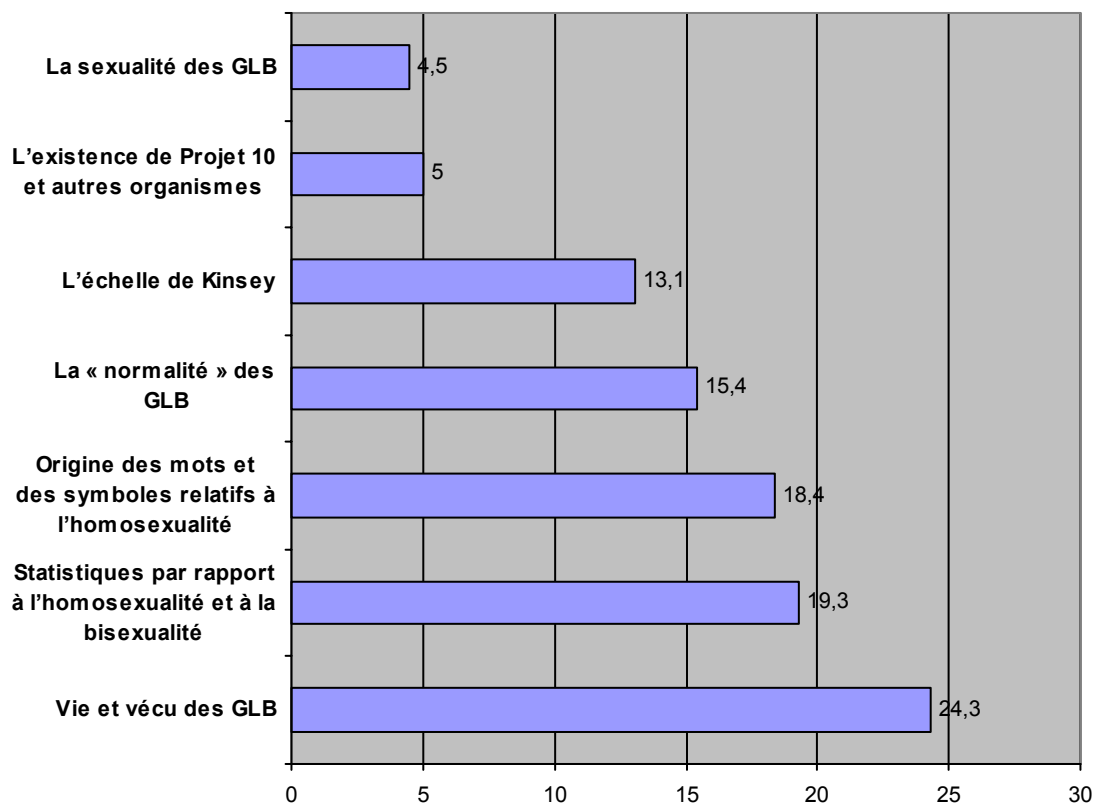
L'échelle de Kinsey (mise en annexe 12) avait été mentionnée comme un nouvel acquis par 13,1 % des répondants. Cette échelle leur avait permis de voir qu'il n'y avait pas une

² Le triangle rose a été utilisé par les nazis, pendant la seconde guerre mondiale, afin de discriminer et rendre identifiable par tout le monde les homosexuels, le rose étant traditionnellement une couleur féminine.

homosexualité uniquement ou une hétérosexualité exclusive, mais que les personnes pouvaient se classer dans des catégories intermédiaires, soit en permanence, soit à un moment donné de leur vie. Les données ne permettaient pas d'affirmer s'ils connaissaient déjà l'existence des organismes qui interviennent auprès des GLB, ou s'ils ne l'avaient que peu mentionnée parce que ce n'était pas important pour eux.

Ainsi, l'acquis principal avait été une meilleure compréhension de l'homosexualité et du vécu de ces personnes, de leur sexualité. Comme avait résumé avec humour un participant qui, au départ, avait des propos plutôt négatifs : «*Je suis moins abruti !* »

Graphique 17 : Les connaissances acquises par les répondants au cours des ateliers



2.5.2. Les connaissances acquises selon le sexe

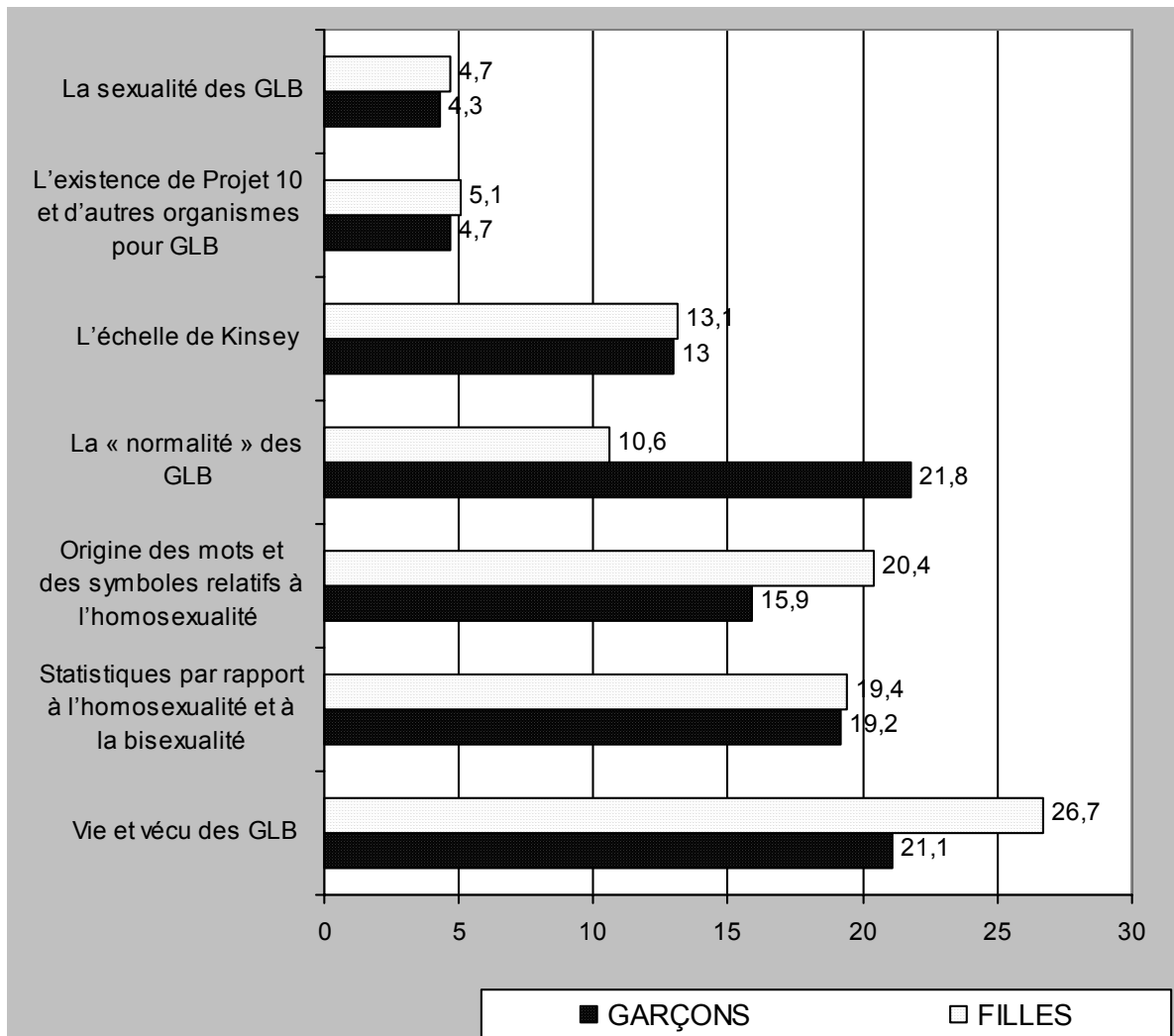
Le graphique 18 (basé sur le tableau 11, mis en annexe 13) montre que, de façon générale, les filles mentionnent plus d'acquis que les garçons. Quand on regarde l'acquisition des connaissances au cours de l'atelier en utilisant la variable « sexe », il y a une très légère supériorité des pourcentages des filles, pour ce qui est de la « sexualité des GLB » (avec 4,7 % pour les filles et 4,3 % pour les garçons), pour la connaissance de « l'existence de Projet 10 et d'autres organismes pour GLB » (5,1 % pour les filles et 4,7 % pour les garçons), pour la connaissance de « l'échelle de Kinsey » (13,1 % pour les filles et 13 % pour les garçons), ainsi que pour les « statistiques par rapport à l'homosexualité et à la bisexualité » (19,4 % pour les filles et 19,2 % pour les garçons).

Par contre, la différence est plus marquée en ce qui a trait à la « vie et au vécu des GLB », où les filles ont un pourcentage de 26,7 % et les garçons 21,1 %. Une autre de leur grande découverte fut que c'étaient des personnes qui avaient des sentiments et qui ne pensaient pas uniquement au sexe : « *J'ai appris qu'ils peuvent avoir des sentiments et que c'est pas seulement sexuel* ». Ils ne pouvaient imaginer dans leur type de relations, que des relations sexuelles dépourvues de sentiments autres que l'attirance physique et sexuelle : « *Je pensais que c'était quelque chose de très sexuel, mais ils sont à peu près comme nous* », admet une participante. Certains répondants croyaient que les relations sexuelles des gais étaient uniquement anales. Certains garçons, qui traitaient les gais de « *pousse-crotte* », de « *lècheux de raie* », et de « *broutte-bambous* », et qui pensaient que la fellation et la sodomie étaient les composantes essentielles de leurs rapports amoureux, constatèrent que « *ce sont pas tous les gais qui se sodomisent* ». Ils apprirent que les GLB pouvaient vivre des relations de couple stables, tout comme les couples hétérosexuels, et qu'il n'y en avait pas automatiquement un qui avait le rôle de l'homme et l'autre celui de la femme. De même, ils pouvaient avoir des relations amoureuses stables, sans être à la recherche perpétuelle de partenaires de passage.

Les filles mentionnent plus souvent leur nouvel acquis sur « l'origine des mots et des symboles relativement à l'homosexualité » (20,4 % pour les filles et 15,9 % pour les garçons).

Le seul point pour lequel les garçons ont un pourcentage le plus fort et plus élevé que les filles est celui qui touche la « normalité des GLB ». La découverte de la « normalité » des GLB, particulièrement des gais, est plus forte chez les garçons (21,8 %) que chez les filles (10,6 %). Plusieurs garçons se rendent compte que « *Ce sont des personnes comme tout le monde* ». Cette attitude se retrouve, entre autres, parmi les garçons qui disaient avoir des préjugés négatifs contre les GLB, surtout quand ils étaient en « gang ». L'un d'eux pensait que les gais étaient tous coiffeurs ou danseurs ; il a appris aussi que ce sont « *des gens normaux qui veulent être égaux* ». Deux participants avouent : « *Avant, je pensais que c'étaient des personnes anormales psychologiquement ; maintenant, je sais que ce n'est pas une maladie mentale* » et « *avant, je pensais que c'était une maladie, pas de vrais hommes. Maintenant, je sais que c'est normal* ». Une participante qui disait « *les regarder 'croche'* » changea de discours : « *C'est de plus en plus normal d'être gai ou lesbienne* ».

Graphique 18 : Les connaissances acquises au cours des ateliers selon le sexe des répondants



2.5.3. Les connaissances acquises selon l'âge

Le graphique 19 (basé sur le tableau 12 mis en annexe 14) donne une idée des connaissances acquises selon l'âge des répondants.

Les répondants de 15 ans ont le pourcentage le plus élevé concernant « la vie et le vécu des GLB », avec 25,6 %, aussi bien dans la tranche d'âge que dans la sorte d'acquis, suivi des « statistiques », avec 24,8 %. Par contre, ils ont les pourcentages les plus bas, par rapport aux autres tranches d'âge, concernant « l'origine des mots », « la normalité des GLB », « l'échelle de Kinsey » et « la sexualité des GLB ».

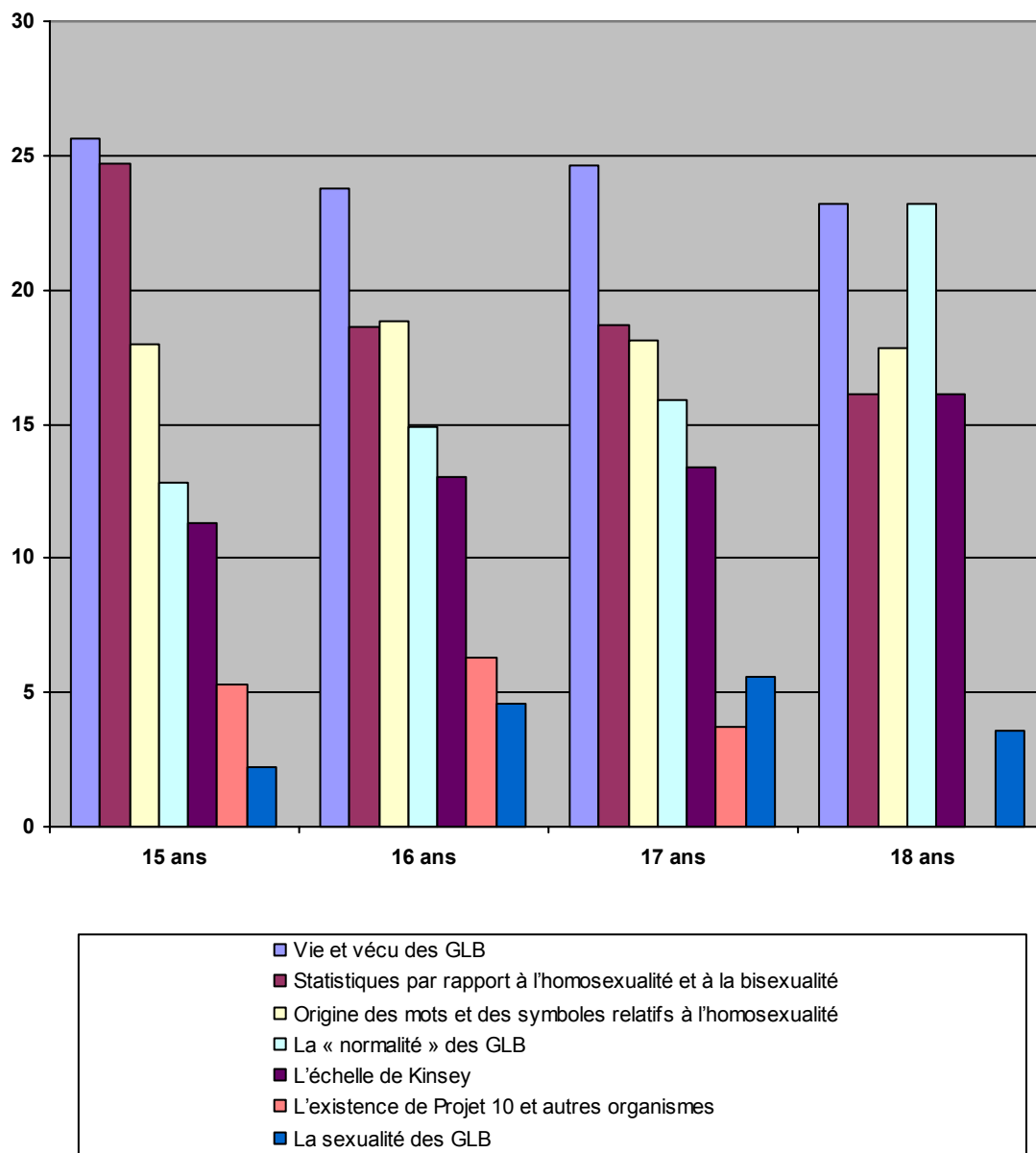
Les répondants de 16 ans ont les pourcentages les plus élevés pour la connaissance de « l'existence de Projet 10 et autres organismes », et légèrement plus forte que les autres tranches d'âge pour « l'origine des mots et des symboles relatifs à l'homosexualité. »

Les répondants de 17 ans ont souvent le deuxième pourcentage le plus élevé dans les acquis, sauf pour « la sexualité des GLB », où ils ont le pourcentage le plus élevé, et la connaissance de « l'existence de Projet 10 et autres organismes », où ils ont le pourcentage le plus bas.

Les répondants de 18 ans et plus, qui discriminaient le plus les gais, obtiennent les pourcentages les plus élevés pour « la normalité des GLB » et « l'échelle de Kinsey ». Cela explique que la courbe fluctue selon les items et les tranches d'âge.

Il y a une variation très légère des pourcentages relatifs à « l'origine des mots » entre les différentes tranches d'âge (allant de 17,8 % chez les répondants de 18 ans et plus, à 18,8 % chez ceux de 16 ans) et « la vie et le vécu des GLB ». À l'inverse, les pourcentages augmentent avec l'âge pour ce qui touche « la normalité des GLB » et « l'échelle de Kinsey ».

Graphique 19 : les connaissances acquises au cours des ateliers selon l'âge des répondants



2.5.4. L'appréciation des ateliers par les répondants

Sur les 1 011 répondants, 698 ont fait des commentaires sur l'atelier. Les pourcentages ont donc été calculés sur la base de N = 698. Les commentaires positifs dominent largement avec 92,3 %, alors que les commentaires négatifs ne représentent que 4,7 %, et les neutres 3%.

Les commentaires positifs proviennent surtout des filles (61,6 % contre 38,4 % pour les garçons), alors, qu'inversement, les commentaires négatifs sont faits majoritairement par des garçons (90,9 % contre 9,1 % pour les filles). Les commentaires neutres sont plus fréquents chez les garçons que chez les filles (57,2 % contre 42,8 %).

La pédagogie des ateliers a été très largement appréciée des répondants. Les témoignages de gais et lesbiennes leur a fait toucher plus concrètement ce que ces personnes vivaient à divers niveaux. La majorité des répondants encouragèrent chaleureusement les intervenants de Projet 10 à continuer ce genre d'interventions.

Les répondants ont pris conscience de leur méconnaissance sur le sujet et certains ont changé de point de vue envers les gais et lesbiennes ; certains de leurs préjugés sont tombés avec ces nouvelles connaissances. Cela a conforté les intervenants dans leur choix ; ils étaient dans la bonne voie, mais un atelier n'était pas suffisant pour changer le monde. C'est ce que nous verrons dans les recommandations.

Encore une fois, on ne peut pas conclure hors de tout doute que l'âge a systématiquement un impact important sur les types de connaissances acquises au cours de l'atelier. D'autres facteurs interviennent, comme le sexe et, comme nous allons le voir dans la partie suivante, l'environnement social et ses normes.

Après cette partie descriptive, nous nous baserons sur des informations diverses recueillies dans diverses disciplines afin de mieux comprendre le sens et les raisons de l'homophobie, surtout présente chez les garçons.

3. DISCUSSION : À LA RECHERCHE DES CAUSES DE L'HOMOPHOBIE

L'analyse des questionnaires a fait ressortir que les réactions des garçons envers les homosexuels sont plus négatives que celles des filles. Le but de cette recherche était d'essayer de comprendre pourquoi l'homophobie à l'égard des hommes homosexuels semble si « naturelle » et « spontanée », chez ces jeunes de secondaires IV et V de certaines écoles de Lanaudière, notamment chez les garçons, alors qu'ils acceptent sans problème l'homosexualité des femmes, et qu'ils ne font jamais état de la bisexualité ; celle-ci n'a jamais été abordée par les répondants d'aucun des deux sexes. Les connaissances qu'ils ont acquises lors des ateliers nous ont permis de constater que leurs préjugés étaient dus à une méconnaissance des diverses formes de sexualité.

Nous essaierons de comprendre les réponses de ces jeunes répondants en les resituant dans leur environnement social, car ils ne sont jamais que le reflet de la société dans laquelle ils évoluent. La revue de littérature nous permettra de souligner que si la norme actuelle la plus répandue dans le monde actuel est l'hétérosexualité, il n'en a pas toujours été de même, selon les époques, les civilisations et même les classes sociales.

Les travaux de plusieurs auteurs (notamment de Spencer, 1998) montreront en quoi l'hétérosexualité est une construction sociale des religieux des grandes religions monothéistes (le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam), et non une tendance « naturelle », « biologique ». Ils montrent comment la norme hétérosexuelle a servi à asseoir le pouvoir d'un patriarcat absolu et comment elle a bénéficié à l'économie et à l'expansion démographique. À cause de tous ces intérêts « supérieurs », la diversité sexuelle a été tour à tour, un péché contre Dieu, un crime contre l'État, ou une déviance à corriger (Spencer, 1998). Ces représentations de la sexualité ont légitimé, selon les périodes et les pays, la mise à la mort des homosexuels (les hommes étant visés et non les femmes), l'emprisonnement ou des représailles.

Ce patriarcat absolu, qui ne légitime que l'hétérosexualité et la suprématie masculine, a été à la racine même de l'homophobie qui perdure encore aujourd'hui. Ce système de valeurs s'est construit sur l'infériorisation de la femme, avec les répercussions que cela a encore aujourd'hui, sur les femmes et sur les hommes efféminés. Pourquoi et comment la norme sexuelle actuelle (l'hétérosexualité) s'est-elle ancrée dans notre inconscient collectif pour devenir LA norme ?

3.1. 1^{er} constat : la méconnaissance de la diversité sexuelle par les répondants

Comme nous vivons dans un monde où la norme sociale sexuelle est encore l'hétérosexualité, et où l'homosexualité commence à être nommée, il est logique que les répondants des secondaires IV et V de Lanaudière aient fait leurs commentaires par rapport aux gais et aux lesbiennes, mais jamais par rapport aux bisexuels. Pourtant le titre du questionnaire est très précis : « *Évaluation de la discussion sur le lesbianisme, l'homosexualité et la bisexualité* ». Mais la norme sexuelle acceptable, et la plus largement acceptée, est que l'on soit l'un ou l'autre, mais pas les deux, ni « entre les deux » et encore moins « ni l'un ni l'autre » ; la multiplicité des genres ou la diversité sexuelle est loin d'être reconnue.

« Des vicieux » : les religions monothéistes en cause

Quand, en 1999, les garçons de secondaires IV et V de Lanaudière considéraient les homosexuels comme des « malades », des « anormaux », des « vicieux » invétérés, avant l'atelier de sensibilisation de Projet 10, ils rappellent à quel point l'histoire est encore profondément ancrée dans notre inconscient collectif dont elle teinte les jugements et les perceptions. La religion est la grande responsable, car c'est elle qui a édicté les lois et les comportements « moraux » et « immoraux », notamment face à la sexualité.

Les trois religions monothéistes que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam, se basèrent toutes sur l'histoire des villes de Sodome et Gomorrhe pour enraciner l'homophobie à l'égard de ceux qui sortaient des chemins prescrits par les religieux, bien que la véracité historique des raisons du séisme (1900 ans avant J.C.) laisse à désirer. De là, vinrent les mots « sodomie » et « sodomites »³. Les religions ont eu, sans conteste, une grande responsabilité dans l'homophobie car ce sont ses représentants (les religieux), qui réglaient la vie civile et le code juridique, qui instaurèrent les définitions et les châtements. Selon les époques, l'Église associa hérésie et homosexualité ; les homosexuels devinrent des pécheurs et des vicieux de la pire espèce qu'il fallait punir et même tuer. En Angleterre, à partir de 1700, la sodomie ne fut plus considérée comme un péché contre Dieu mais devint un crime social. En terme de gravité, la sodomie vint après le meurtre. À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, l'acte homosexuel devint une trahison contre l'État.

La vague de puritanisme qui balaya le monde anglo-saxon et l'Amérique du Nord, surtout les États-Unis, aux XIXe et XXe siècles, ainsi qu'au Québec, rétablit de force l'hétérosexualité comme modèle unique, obligeant ceux qui étaient différents à vivre leur sexualité dans la clandestinité. Aujourd'hui encore, la diversité sexuelle n'est pas encore complètement reconnue dans notre société qui s'articule toujours selon une classification

³ - La « sodomie » est le premier mot utilisé, puisque le mot « homosexuel » n'a été utilisé la première fois qu'en 1869. Au sens étymologique du terme, l'homosexuel-le serait une personne attiré et ayant des sentiments amoureux pour une personne du même sexe. Le concept « d'hétérosexualité » a été créé en réaction à celui « d'homosexualité », peu après. Notons qu'à cette époque encore moraliste (le XIXe siècle), où le plaisir sexuel était associé au péché, l'hétérosexualité fut d'abord définie comme un « attrait sexuel morbide pour l'autre sexe », attraction qui devint plus tard très légitime (Dorais, 1999).

« binaire » ; on est soit un homme, soit une femme, mais pas les deux en même temps ou entre les deux (androgynie, hermaphrodite, transsexuel...).

L'Église catholique québécoise a imposé pendant plusieurs siècles un modèle unique où seule l'hétérosexualité pratiquée dans le cadre du mariage et orientée vers la procréation était tolérée. Le Collectif Clio (1985) et Lucia Ferretti (1999) rappellent qu'au Québec, jusqu'à la « *Révolution tranquille* », dans les années 1970, le clergé dominait encore la vie des Québécois et régissait leur sexualité, ne reconnaissant que l'hétérosexualité dans le mariage.

Huguette Clavette (1988) affirme qu'au Québec, où l'Église catholique a eu des positions très rigides sur la sexualité, pour la génération même des parents, dans les années 1920 et 1930, et même 1950, sexualité égalait procréation (la « revanche des berceaux »). Avoir du plaisir était un péché. La notion de plaisir ne fut pas légitime au Québec jusqu'en 1960 et l'homosexualité était considérée comme une aberration. Comme le dit Lawrence Olivier (1988 : 122), « *le plaisir, détaché de la norme biologique de la reproduction, est associé à une perversion.* » Or, les homosexuels se donnaient le droit au plaisir; dans les années 1950, le « duplessisme » (politique du Premier Ministre Maurice Duplessis) n'améliora en rien leur situation, bien au contraire.

Dans les années 1970, la « *Révolution Tranquille* » bouleversa la plupart de ces conceptions, mais les préjugés face aux homosexuels ont la vie dure car ils sont profondément enracinés, depuis fort longtemps, et l'homophobie qui en découle n'est pas forcément consciente ou perçue négativement, mais comme LA bonne façon de percevoir les « déviants ».

Comme le dit Dorais (1999 : 85) :

« Dans notre culture, l'homme dit efféminé ou même androgynie passe pour être l'antithèse de l'homme idéal. La femme virile ou trop androgynie est présentée comme le négatif de la femme modèle. L'idéologie intégriste les associe à tous les vices, à tous les dérèglements, à toutes les perversités. »

Au Canada, sous Trudeau, l'homosexualité a été décriminalisée le 14 mai 1969, mais pas légalisée. La décriminalisation de l'homosexualité était chose faite en Europe, dès 1833, sauf en Angleterre, qui était le seul pays à réprimer la masturbation mutuelle ou tout acte privé entre deux hommes le siècle précédent (Spencer, 1998). La prégnance de la religion en Amérique du Nord, dont le maccarthysme aux États-Unis et le duplessisme au Canada ne sont que des révélateurs, fait que les lois ont été bien plus répressives envers les personnes dont la sexualité était différente, qu'en Europe, et que les assouplissements ont été votés plus d'un siècle plus tard.

Demczuk (2000) indique qu'en 1998 Amnistie Internationale dénombrait plus de 83 pays où l'homosexualité était encore criminalisée et sanctionnée de peine d'emprisonnement ou de mort.

Il y a une grande différence entre la décriminalisation et la légalisation de l'homosexualité. La décriminalisation de l'homosexualité ne signifie pas que tous les actes sexuels commis dans ce cadre le soient aussi. Cela ne signifie pas non plus que cela ait conduit à l'égalité des droits des homosexuels en matière de vie privée ou qu'ils aient gagné des droits particuliers à ce moment-là. Par exemple, l'article 158 du Code Criminel, prévoyait que l'âge des relations sexuelles entre deux adultes consentants était fixé à plus de 21 ans pour les homosexuels, et à 14 ans pour les hétérosexuels. Certains actes sexuels étaient encore passibles de peines

d'emprisonnement : le « crime » de sodomie et bestialité, la grossière indécence, l'attentat à la pudeur, les actions indécentes. L'article 155 prévoyait 14 ans de prison pour la « sodomie », et l'article 157 avait instauré 5 ans de prison pour « grossière indécence⁴ ». Bien que la loi s'appliquât aux deux sexes, les sanctions étaient dirigées essentiellement contre les hommes. L'article 155 ne s'appliquait pas si l'acte était commis entre mari et femme. L'article 157 ne s'appliquait pas si les deux personnes étaient consentantes et avaient au moins 21 ans (Bertrand, 1988). Ces actes sexuels n'étaient criminels que lors qu'ils étaient perpétrés hors du contexte du mariage et de l'hétérosexualité, ce qui souligne la discrimination perpétrée par l'hétérosexisme⁵ étatique, tout comme dans l'Islam (Spencer, 1998).

Le fait que les écoles québécoises aient été confessionnelles jusqu'en juin 2000 (Rapport Proulx), et que la position de l'Église ait été particulièrement rigide et intolérante face à la sexualité jusque dans les années 1970, et le soit encore, il est probable qu'une certaine empreinte religieuse pour classer ce qui est « moralement acceptable » ou ce qui ne l'est pas, de ce qui est considéré « naturel » ou « déviant » subsiste ; seule l'hétérosexualité serait « naturelle ».

L'homophobie serait donc la conséquence directe de cette classification et d'un hétérosexisme étatique et religieux forcé pendant plusieurs siècles.

La position du pape actuel, Jean-Paul II, favorise l'intolérance à l'encontre des homosexuels, ce que nous retrouvons dans les réponses de quelques répondants de sexe masculin qui font référence à la Bible pour les condamner (Bals, 2001). Dorais (1994 : 95) rapporte qu'une directive du Vatican aux évêques, en juillet 1992, rappelait qu'une discrimination basée sur les tendances homosexuelles n'était pas injuste. En 1994, le pape parlait de l'homosexualité comme d'un « comportement moralement inacceptable ».

L'Église anglicane semble plus ouverte à l'homosexualité, même si cela la divise ; la branche canadienne accepte l'homosexualité de ses prêtres depuis 1979, mais ne les autorise pas à avoir un conjoint de même sexe. Un article de Mathieu Perreault, publié dans *La Presse* du 29 juillet 2002, révélait que l'aveu son l'homosexualité avait conduit l'archidiacre du diocèse anglican de Montréal à démissionner, démission qui avait cependant été refusée par l'archevêque, Andrew Hutchison. La nomination du Pasteur Gene Robinson comme Évêque de l'Église Anglicane américaine (Durham, New Hampshire), le 1er novembre 2003, est loin de faire l'unanimité et soulève des polémiques. Cette décision de l'Archevêque de Cantorbéry (Angleterre) pourrait provoquer une scission au sein de cette église. Les pays en voie de

⁴ La notion de « grossière indécence » était relativement vague. Toujours est-il que la fellation était une grossière indécence dans la mesure où elle n'était pas faite dans le cadre d'une relation sexuelle entre un homme et une femme.

⁵ Hétérosexisme : Irène Demczuk (2000 : 5, citant Demczuk, 1998) le définit comme étant « la promotion de la supériorité de l'hétérosexualité comme modèle relationnel par les institutions sociales. Les discours et les pratiques hétérosexistes créent l'illusion que tout le monde est hétérosexuel en occultant la diversité réelle des orientations sexuelles. L'hétérosexisme assume qu'il est plus normal, moral ou acceptable d'être hétérosexuel que d'être gai, lesbienne ou bisexuel-le. Comme le racisme ou le sexisme et autres formes d'oppression, l'hétérosexisme accorde des privilèges au groupe dominant (les hétérosexuels) et prive les minorités sexuelles des droits humains les plus fondamentaux. »

développement, souvent plus près de l'Église et plus conservateurs, y sont absolument opposés.

« Des malades, des anormaux » : la science au secours de la religion

Quand les répondants trouvent les gais « anormaux », cela rappelle encore une fois qu'à partir du XIXe siècle, l'homosexualité a été vue comme une pathologie (anormalité et perversion) qui pouvait être soignée.

Dès la fin du XIXe siècle, aux États-Unis, sous couvert scientifique et psychanalytique, l'homosexualité devint une maladie mentale. Cette nouvelle conception fit la richesse de certains médecins américains, à partir de 1900 (Dorais 1999). Toutes sortes de thérapies furent appliquées aux « déviants du sexe », y compris les électrochocs, ce qui en conduisit beaucoup à l'hôpital psychiatrique ou au suicide. Toujours aux États-Unis, où LA norme est très forte, même les jeunes enfants soupçonnés de déviance sexuelle étaient la cible de ces « ...peutes » et « ...iatres » de toutes sortes, afin de les remettre dans le droit chemin le plus tôt possible : se conformer au sexe assigné par l'état civil. Selon les psychanalystes de l'époque, l'homosexuel pouvait changer d'orientation s'il était réprimé et sévèrement contrôlé. Après avoir été considérés « vicieux » par la morale religieuse, pendant plus d'un millénaire, les homosexuels devinrent des « malades ». Dans la mesure où ces personnes avaient le droit d'être vues comme des MALADES, elles pouvaient, désormais, bénéficier de respect et être tolérées, sur la base d'une nouvelle forme de discrimination.

Même si Kinsey (1940) dépathologisa l'homosexualité, en démontrant qu'une personne « normale » pouvait être traversée par plusieurs préférences, allant de l'hétérosexualité à l'homosexualité, il n'en demeure pas moins que la notion d'anormalité a été souvent mentionnée par les garçons [*c'est le deuxième sentiment négatif le plus souvent exprimé chez les répondants de 15 ans (9,8 %) et de 17 ans (9,3 %), après « les insultes et les préjugés fortement négatifs », qui se retrouvent d'abord chez les répondants de 15 ans (17,1 %) et de 16 ans (12,2 %)*]. L'homosexualité a été rayée des maladies mentales du DSM III en 1973. En 1980, l'homosexualité a été présentée comme une « préférence » plutôt qu'un « désordre psychiatrique ».

Dans le passé, la religion et la science eurent des résultats désastreux sur les garçons et les hommes étiquetés « homosexuels ». Pour beaucoup de personnes, l'homosexualité a donc encore quelque chose de « déviant », « d'anormal », ou bien encore de « moralement condamnable », de « sale » et « pervers ». Rappelons-nous que plusieurs formes de totalitarisme étatique ont fait que « *il n'y a pas si longtemps, l'assimilation de l'homosexualité à la folie conduisait les personnes accusées en camp de concentration, en goulag ou en hôpital psychiatrique.* » (Welzer-Lang, 1994 : 77).

Or, la diversité sexuelle a toujours existé chez les humains, si ce n'est qu'à certaines périodes elle était acceptée et qu'aucun mot n'existait pour la désigner ; elle se pratiquait tout simplement. Plusieurs études, dont celle, détaillée sur *l'Histoire de l'Homosexualité de l'Antiquité à nos jours* (1998) de Spencer, démontrent qu'à certaines périodes de l'histoire de l'humanité, l'ambiguïté et la diversité sexuelles constituaient même LA norme sociale. Ce furent les grandes religions monothéistes, certains courants philosophiques et, plus tard, des courants scientifiques, qui en ont fait un péché, un crime, une anomalie. Précisons,

cependant, que seule la sexualité masculine était prise en compte, celle des femmes étant ignorée à cause de la hiérarchisation des sexes.

Spencer (1998) dit que les Amérindiens reconnaissaient quatre genres et l'histoire montre les fluctuations des genres. Dans l'Europe du XVIIIe siècle, on reconnaissait d'abord deux genres (l'homme « actif » et la femme « passive »), puis les « Mollies », en Angleterre (appelés aussi « sodomites ») furent le troisième genre. De là on classa en deux genres et trois sexes (les hermaphrodites), puis en trois genres et deux sexes. À la fin du XVIIIe siècle, où les lesbiennes commencèrent à être reconnues, il y avait deux sortes et quatre genres : l'homme, la femme, le sodomite et la saphiste. Ce siècle-là fut l'âge d'or érotique pour les hommes.

Plus près de nous, dans son ouvrage, *Éloge de la diversité sexuelle*, Michel Dorais (1999) s'est penché sur la diversité des sexes, des genres et des érotismes ; il considère qu'il est important de ne pas enfermer les personnes dans une sexualité « étriquée, réductrice et désuète ». Selon lui, le modèle dominant de notre société est ancré dans une « logique binaire », c'est à dire « *la tendance à classer le sexe, le genre ou l'érotisme des personnes en recourant à des catégories opposées qui s'excluent mutuellement* » (ibid. : 7). Cet auteur articule son analyse de la sexualité selon la perception qu'en ont la plupart des personnes, perception qui serait avant tout une construction sociale. « *L'idée que nous serions tout à la fois notre sexe (biologique), notre genre (social) et notre érotisme (fantasmatique) règne partout dans les sciences comme dans la culture populaire et même dans le politique* » (Dorais, 1999 : 7). Il en parle en termes d'« apartheid sexuel » qui nous classerait selon des identités qui apparaissent si « naturelles » que la plupart d'entre nous se font un devoir de correspondre aux identités qui leur ont été assignées.

Dans cette logique, on est homosexuel ou hétérosexuel, et non les deux (bisexuels) ; la diversité et l'ambiguïté sexuelles n'ont ni leur place ni leur légitimité car, dans notre société, « *l'identité se construit par un processus d'inclusion et d'exclusion, celle des uns sert de repoussoir aux autres...* » (Dorais, 1999 : 9). Les hermaphrodites, les intersexués et les transsexuels sont des catégories encore peu reconnues.

« Je les accepte ; ils ont des droits »

Les commentaires négatifs courants qui précèdent ne doivent pas faire oublier que le respect des gais et lesbiennes est très souvent mentionné, surtout chez les filles. Car, malgré la norme sexuelle dominante, ces jeunes appartiennent aussi à une génération qui évolue dans une société de droit. Ils sont nés dans une province qui, comme certains pays européens l'avaient fait avant eux, il y a eu séparation entre l'Église et l'État : c'est la « Révolution tranquille ». Cette séparation des pouvoirs politique et religieux a eu un impact positif sur la tolérance envers des personnes différentes.

Les chartes canadienne et québécoise des droits de la personne ont lancé les bases d'une société qui devrait continuer d'évoluer vers de plus en plus de tolérance et de droits, quelle que soit l'orientation sexuelle.

C'est un début de tolérance, mais tout n'est pas encore gagné ; Dorais (1999) affirme que notre société ne reconnaît que deux sexes et deux genres, opposés de surcroît ; pour lui, « *le système binaire est présenté comme une donnée brute, émergeant de la Nature elle-même.*

On oublie que c'est l'esprit humain qui catégorise, pas la Nature » (ibid.: 19). Qu'on le veuille ou non, la pluralité sexuelle est une réalité biologique, consciemment ou inconsciemment oubliée, mais la législation, toute imprégnée de morale religieuse, n'a pas encore reconnu officiellement cela ni agi en conséquence.

La légalisation du mariage homosexuel entre conjoints de même sexe est un premier pas que le Canada n'a toujours pas solidement établi dans son code civil et l'opposition est encore forte ; plusieurs provinces résistent à cette nouvelle pratique.

Certains pays européens ont déjà légalisé ces unions ou mariages : la France, avec l'adoption du « PaCS⁶ », le 13 octobre 1999 (il y eut plus de 75 000 couples qui se « pacsèrent » entre le 16 novembre 1999 et septembre 2000) (Corman, 2000); la Hollande, puis la Belgique le 1^{er} juin 2003 (entre juin et septembre 2003, il y eut 100 mariages) (Silberfeld, 2003). Un sondage réalisé par la SOFRES en septembre 2000, soit moins d'un an après l'adoption du « PaCS », rapportait que 70 % des français étaient en sa faveur ; parmi les jeunes de 18-24 ans, 88 % étaient favorables, et 52 % chez ceux de 65 ans et plus. La préférence politique était un autre élément important dans l'acceptation du « PaCS » ; les partisans de gauche étaient nettement plus ouverts que ceux de droites, traditionnellement plus proche de l'Église et plus conformistes (83 % parmi ceux de « droite », contre 17 % parmi ceux de « gauche ») (Corman, 2000). D'autres pays d'Europe du Nord affichent encore plus de tolérance, comme la Hollande et la Suède, qui est une monarchie socialiste.

Preuve de l'hétérosexisme étatique, les personnes qui ne vivent pas en couple hétérosexuels ne bénéficient toujours pas des mêmes avantages sociaux, et ce, dans la plupart des pays, même ceux qui sont les plus avancés en la matière. En dépit des améliorations en matière de législation, il reste encore beaucoup à faire pour atteindre l'égalité des droits entre les hétérosexuels et les autres personnes, dont celui d'adopter.

Cependant, il faut mentionner les changements radicaux en matière des lois d'immigration depuis 2002. Les lois canadienne et québécoise d'immigration⁷ ont fait un grand pas dans la reconnaissance des couples homosexuels. Depuis le 28 juin 2002, un résident permanent au Canada ou un citoyen canadien peut parrainer son conjoint de même sexe, ce qui, jusqu'alors était impossible ; une personne ne pouvait parrainer que son époux ou son épouse de sexe opposé avec qui il / elle était marié(e). La nouvelle loi utilise les termes de « conjoint de fait » et « partenaire conjugal » ; le mariage n'est plus le critère obligatoire, mais davantage la durée de la relation. Comme le précise l'article 2 de la loi fédérale, l'étranger résidant à l'extérieur du Canada doit entretenir une « relation conjugale » avec le répondant au Canada depuis au moins un an. Le Québec demande que le « conjoint de fait » ait au moins 16 ans et vive maritalement avec le répondant depuis au moins un an. Au Québec, au niveau du droit

⁶ « PaCS » : un pacte civil de solidarité est un contrat conclu par deux personnes physiques majeures, de sexe différent ou de même sexe, pour organiser leur vie commune (art. 515-1 du Code Civil français), voté par l'Assemblée Nationale le 13 octobre 1999, applicable depuis le 16 novembre 1999, après publication dans le Journal Officiel.

⁷ Gazette du Canada – Partie II, volume 136, édition spéciale, vendredi 14 juin 2002 : *Loi sur l'Immigration et la protection des réfugiés*, Chapitre 27, Partie 1, section 1, Article 2, p. 21.

Loi sur l'immigration au Québec (L.R.Q. c. I-0.2), mise en vigueur le 28 juin 2002 – Manuel de référence : GPI-5-1 p. 22, 2. Règlement sur la sélection des ressortissants étrangers, Section I. Dispositions générales, 1. a.1).

civil, la loi 32, en 1999 et la loi 84, en juin 2002, ont marqué une avancée dans la reconnaissance des conjointes et conjoints de même sexe et, en 2004, le mariage entre personne de même sexe (CSQ, 2003).

La loi a été dirigée par la morale religieuse qui définissait la sodomie selon des critères variables et subjectifs, variant au cours des siècles et des besoins démographiques et économiques. Même si la religion n'est plus sur l'avant de la scène politique dans beaucoup de pays, dont le Canada, il n'en demeure pas moins que sa morale a laissé une empreinte sur les mentalités et ralenti l'évolution des lois et des connaissances.

Les rappels qui vont suivre devraient permettre de mieux comprendre comment les répondants des classes de secondaires IV et V des écoles de Lanaudière qui ont participé à la recherche ont été socialisés. Notre société vit encore selon la construction sociale qui a été commencé il y a plus de deux mille ans et que les différentes religions n'ont fait que renforcer, éludant tout ce qui était différent. Le résultat est que l'hétérosexualité est devenue la seule norme considérée comme « naturelle », alors que la biologie dément cette affirmation érigée en vérité. La hiérarchie des sexes a entraîné la hiérarchie des genres, avec son cortège de conséquences, dont l'homophobie n'est que l'une de ses multiples facettes.

3.2. 2^{ème} constat : les réactions différenciées des répondants envers les gais et les lesbiennes selon leur sexe : quelques pistes de réflexion

L'homophobie ne peut être abordée sans une analyse du rapport de domination de l'homme sur la femme. L'homophobie a existé à partir du moment où certains hommes ont utilisé la religion pour dominer les femmes. Ces quelques rappels historiques expliqueront en partie comment l'hétérosexualité a été construite pour de venir LA norme sexuelle.

3.2.1. Religion, patriarcat et hétérosexualité : les trois causes de l'homophobie

Hétérosexualité et patriarcat vont de pair avec les trois grandes religions monothéistes : le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam. Après environ 25 000 ans de relations relativement égalitaires, Le matriarcat fut balayé et remplacé par patriarcat absolu Badinter (1986). La dualité des créatures organisa désormais ce monde nouveau.

« Aimez-vous les uns, les autres » demandait Jésus. Chez les premiers chrétiens, l'homosexualité était une des formes de cet amour et n'était pas réprimée ; certaines sectes chrétiennes et gnostiques, qui considéraient l'égalité des sexes et avaient des femmes prêtres, célébraient l'homosexualité comme moyen d'approcher Dieu, comme dans le tantrisme indien, et des mariages entre homosexuels étaient célébrés religieusement (Spencer, 1998). Les générations suivantes de chrétiens adoptèrent l'héritage culturel d'Israël et perpétrèrent l'homophobie des Patriarches.

Mais en quelques siècles, ces religions évincèrent totalement tout principe féminin de toute forme de pouvoir en mettant de côté tout symbole de puissance féminine ; les Déeses disparurent au profit d'un Dieu unique. Les représentants masculins de la religion évincèrent la femme du domaine spirituel et en légitimèrent, grâce au patriarcat absolu, son

infériorisation à tous les niveaux. La femme porte le mal, l'homme le bien ; elle, le matériel, lui le spirituel ; elle la mort, lui la vie ; elle la matière, lui la forme. « ... *Toute forme de puissance féminine est devenue synonyme de maléfice* » (Badinter, 1986 : 114). La religion juive est celle par excellence des patriarches, avec Dieu le Père et sa prière : « *Merci, mon Dieu de m'avoir fait homme et pas femme.* » (Badinter 1986 ; Daniel Welzer-Lang, 1994).

En enlevant tout pouvoir aux femmes et en les infériorisant, le patriarcat discrimina, du même coup, les hommes qui avaient plus de ressemblances avec elles. Des attributs spécifiques devinrent l'apanage de chacun des sexes, y compris dans les relations intimes : l'homme « actif », la femme « passive », lui dominateur (au dessus), elle dominée (en dessous). Cette même classification fut appliquée aux homosexuels (actif/passif ; dominant/ dominé) et l'intolérance qu'elle engendra fit de nombreuses victimes à certaines périodes de notre histoire (Spencer, 1998).

Déjà, certains philosophes de l'Antiquité avaient puisé la légitimation de cette infériorisation des femmes dans la biologie et la spiritualité. Pour le philosophe et poète Sophocle (495-406 avant J.C.), l'homme était devenu la première merveille du Monde (Badinter, 1986). Aristote (384-322 avant J.C.), quant à lui, avait « rationalisé » et légitimé l'infériorisation de la femme en utilisant la métaphysique et l'histoire naturelle, dont il était le fondateur. Il était parti du principe selon lequel l'homme apportait la semence, l'essence et la perfection qui portait la marque divine (l'âme), alors que la femme n'était que le réceptacle passif qui produisait la matière. L'homme était l'artisan, actif, la femme n'était que le réceptacle passif. Pour lui, c'était l'homme qui engendrait l'homme et la femme naissait aussi de l'homme. Plus tard, la religion chrétienne fera naître Ève un sous-produit d'Adam ; elle serait née de la cote d'Adam.

Même dans la sexualité, la femme devait prendre des positions considérées « passives » et la mettant en situation « d'infériorité ». Ainsi, pour l'Église, seuls les rapports hétérosexuels et la position du missionnaire et le « cheval » (l'homme étant dessus) pour pénétration vaginale furent acceptés, uniquement dans le cadre sacré du mariage. Dans une société où la femme était considérée comme inférieure, l'Islam accepta les rapports sexuels anaux ou oraux, à condition que l'épouse y consente (Spencer, 1998). Néanmoins, soulignons que ce sont des positions que seules les personnes en état d'infériorité et de « passivité » peuvent adopter, et non la personne dominante.

Cet héritage religieux, plusieurs fois millénaire, qui a instauré l'hétérosexualité et la suprématie masculine fait que tout ce qui s'apparente au genre féminin est automatiquement considéré « inférieur ». Quand il est question de nommer des qualités, le féminin est associé à « moins » (moins forte, moins intelligente...), et le masculin à « plus » (plus fort, plus intelligent...). Par conséquent, être assimilé de près ou de loin, à quelque chose de féminin est la pire chose pour tout homme qui rejette son côté féminin. Quant à l'homme qui le montre, notamment en étant supposé « passif » dans une relation sexuelle, il est « rabaissé » au rang de la femme.

3.2.2. La racine d'une homophobie ouverte chez les garçons

D'autres pistes sont proposées pour explorer les raisons possibles de cette homophobie marquée chez les garçons. D'une part, le processus d'identification et ses mécanismes inconscients expliqueraient un autre aspect de la difficulté des garçons à affirmer leur identité. D'autre part, la socialisation que les enfants reçoivent selon le sexe et le genre qui leur sont attribués influencerait sur leur perception des homosexuels.

3.2.2.1. Une identité sexuelle plus fragile : le conflit interne des garçons

Selon le psychanalyste Robert Stoller (1978), les garçons auraient une identité sexuelle plus fragile que les filles, car leur sentiment de mâle ne serait pas solidement ancré, de sorte que l'homosexualité serait ressentie comme une menace ; la peur de basculer dans l'autre identité, celle qu'il faut repousser à tout prix (la partie féminine). Alors que Freud fait de la virilité la première tendance chez l'enfant, Stoller affirme le contraire ; la féminité serait la première tendance de l'embryon. Cette « protoféminité » handicaperait le petit garçon, d'autant plus que sa masculinité est moins précoce et moins stable que la féminité de la fille (Badinter, 1992).

Les garçons vivraient un conflit interne pour évincer le principe féminin de la bisexualité originale, contrairement aux filles. De même, ils devraient faire beaucoup plus d'efforts pour prendre leur indépendance vis à vis de leur mère, car, dès la conception, ils baignent dans un milieu où le féminin domine, y compris après la naissance, puisque ce sont les mères qui maternent, plus que les pères. Il ne faut pas qu'il s'identifie à sa mère.

Nourrisson, le petit garçon est passif et pénétré par le sein de sa mère. Mead (1966) et Badinter (1992) affirment que pour devenir un homme, il lui faudra abandonner cette passivité, ce que la fille n'a pas à faire. Selon Jean-Jacques Rousseau, au XVIII^e siècle, « *le mâle n'est un mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse.* » (*L'Émile*, cité par Badinter, 1992). Plus récemment, Simone de Beauvoir affirmait qu'on ne naissait pas homme, mais qu'on le devenait. La fille devient une femme dès qu'elle a ses règles ; sa féminité n'est pas questionnable à ce niveau. Le garçon et l'homme doivent « prouver » sans cesse leur virilité et adopter les « bonnes attitudes » pour être considéré comme tel.

3.2.2.2. Socialisation et identification

La peur de perdre sa suprématie a renforcé l'homophobie chez les garçons qui se définissent par la négative : ne pas être une fille. Les répondants de notre recherche sont issus d'une société nord-américaine où il y a hypersexualisation dès le plus jeune âge et une norme unique : l'hétérosexualité.

Bien qu'utilisant des termes différents et ayant des perspectives d'analyse diverses, Bourdieu (1990), Welzer-Lang (1994), Badinter (1992) et Dorais (1999) montrent l'importance de la socialisation des enfants dès l'école maternelle. Il y a des attentes bien spécifiques à l'égard du petit garçon et de la petite fille ; le premier doit se comporter « comme un garçon » et la

seconde « comme une fille ». L'environnement leur « apprend » leur rôle selon leur sexe biologique, que ce soit dans la famille, à l'école ou dans les médias, dont la publicité sur les jouets en est un exemple, de même que les couleurs.

« Comme l'identité se construit par un processus d'inclusion et d'exclusion, celle des uns sert de repoussoir aux autres. On est ce qu'on n'est pas. Ainsi, un homme n'est pas une femme, un hétérosexuel n'est pas un homosexuel et ainsi de suite », explique Dorais (1999 : 9).

La masculinité et la féminité répondent à des stéréotypes bien précis. Un garçon doit aimer certains jeux, si possible violent (au Canada, le hockey et la baseball) qui se doivent absolument d'être différents de ceux des filles. Un garçon ne « doit » pas pleurer, sous peine d'être traité de « fille ».

La « virilité » se « prouve » par des attitudes bien précises ; l'homme viril doit être un séducteur, polygame, qui aime les jeux violents et les grandes tapes dans le dos, sûr de son érection et de son éjaculation. La « féminité » est le contraire ; la femme doit être douce, patiente, passive, aimante. Badinter (1986) rappelle la stupeur de l'Europe quand on découvrit, dans les années 1970, que les groupes terroristes d'extrême droite allemands et italiens, qui posaient des actes particulièrement violents, étaient aussi composés de femmes. La violence était considérée comme une caractéristique masculine. Donc, dans cette perspective, un terroriste ne pouvait qu'être qu'un homme.

Dans *Émilie, Émilie*, Badinter (1983) rappelle que l'ambition est une caractéristique masculine ; on ne s'attendait pas, jusqu'à récemment, qu'une femme ait des ambitions de carrière. Pour un homme, être ambitieux était une qualité, pour une femme, un défaut, de l'orgueil mal placé.

Le modèle masculin imposé par l'Amérique est celui de l'homme dur qui n'a besoin de personne, surtout pas d'une femme qui le contrôlerait. Il ne doit surtout pas avoir quoi que ce soit de féminin. C'est le héros incontestable, agressif, solitaire, sûr de sa supériorité et de sa virilité, qui utilise les femmes sans jamais les aimer, qui contrôle ses émotions ; aucune sensiblerie permise. C'est le modèle de l'hypervirilité qui a été imposé au monde et que chaque culture a adapté et adopté.

L'infériorisation de la femme et, par conséquent, de l'homme « passif » et/ou efféminé, est intégrée dans l'inconscient collectif de pratiquement toutes les sociétés ; avoir un garçon est préférable à avoir une fille. Et il vaut mieux naître garçon que fille ; par exemple, les Romains abandonnaient certains de leurs bébés filles et les laissaient mourir sur un tas de fumier. Aujourd'hui encore, la Chine ne donne que les filles en adoption et dans les pays pauvres, l'éducation sera donnée aux garçons et non aux filles.

De sorte qu'être identifié à une femme, pour un homme, est particulièrement dévalorisant, s'il n'assume pas son côté féminin. Haché-Haché (1988) et bien d'autres auteurs, comme Welzer-Lang (1984) et Dorais (1994 ; 1999 ; 2001) mentionnent tous les quolibets faisant le lien avec la nature féminine : femmelette, tapette, gonzesse... Très tôt les petits garçons comprennent que cela fait partie des pires insultes. Il n'est donc pas étonnant que les garçons

rejettent les homosexuels plus que les filles ; ils ne veulent pas être identifiés comme tels. Ils doivent suivre un code de conduite bien précis, avec des attentes spécifiques selon les sexes.

Comme le rappelle Dorais (1999 : 33), « *Le sexe fort était réputé être masculin ; le sexe faible, féminin.* » Un tel état d'esprit permet de mieux comprendre pourquoi :

« ... un homme qui s'abaisse à penser ou à agir comme une femme ne mérite aucun respect. En abdiquant sa supposée supériorité virile, (...) il se place en position d'infériorité par rapport aux autres hommes. Il n'est donc pas surprenant que ces derniers ne se gênent pas pour l'insulter ou l'agresser. » (Dorais, 1999 : 89)

Comme la « passivité » est devenue un attribut féminin, selon cette catégorisation, il n'est pas étonnant que les répondants de sexe masculin de notre recherche rejettent aussi catégoriquement les hommes homosexuels, notamment les plus jeunes. Leur identité personnelle et sexuelle n'étant pas encore solide, ils sont plus vulnérables que les plus âgés et plus sensibles à l'étiquetage et aux diverses formes de violence auxquelles ils s'exposeraient (psychologique et physique) s'ils étaient identifiés comme « gais ».

3.2.2.3. Féminisme et identités sexuelles masculines

D'après Badinter (1992), le féminisme pourrait avoir fragilisé les repères des hommes en remettant en cause certaines normes. Le patriarcat, transmis par les mères, avait fait de l'homme un être automatiquement privilégié, au pouvoir absolu, qui avait quelque chose en plus. Le féminisme et les revendications battirent en brèche ce pouvoir systématique. Il fut particulièrement radical en Amérique du Nord, au XXe siècle.

En Amérique du Nord, l'homme viril « doit » être agressif et rustre. Les États-Unis ne voulaient surtout pas être influencés par l'Europe, car ils considéraient le raffinement des hommes comme de l'effémination. Par exemple, la France a eu une première révolution féministe au XVIIIe siècle, a connu le Romantisme du XIXe siècle, où l'on appréciait les hommes sensibles, capables d'extérioriser leurs sentiments, et qui a connu des périodes de socialisme au XXe siècle, qui l'ont dotée de réformes sociales plusieurs décennies avant l'Amérique du Nord.

À l'inverse, Héritière d'un calvinisme dur, la théocratie américaine fut particulièrement virulente à l'égard des homosexuels, avec leur psychose de la démonologie et du féminisme. Après avoir multiplié les lois contre les homosexuels aux XVIIIe et XIXe siècles (Loi de Virginie et Jefferson, en 1776, lois sur la sodomie, la fellation et la masturbation mutuelle, en 1879), le maccarthysme qui sévit de 1953 à 1957, fit une chasse sans merci aux « hérétiques sociaux et politiques », faisant vivre le pays dans une atmosphère de terreur (Boitier, 1969). L'homophobie est un relent du puritanisme américain ; elle est encore forte car la religion est l'alliée d'une population conservatrice politiquement (à « droite »), malgré une certaine libération sexuelle.

Le patriarcat nord-américain étant plus radical, le féminisme le fut aussi, imposant ses normes sans concertation avec les hommes, contrairement au féminisme français considéré « mou ». Pour contrer la féminisation, il y eut une séparation radicale entre les sexes, en commençant par les sports. Dès 1901, avec Théodore Roosevelt, les garçons devaient faire des sports violents pour affirmer leur virilité. Le type idéal d'homme était le cow-boy solitaire

qui refusait de s'attacher à une femme. La guerre redonna à ces hommes angoissés l'occasion de se sentir de « vrais » hommes, d'être des héros.

Aujourd'hui encore, l'homme idéal est Rambo, Terminator, le super héros, invincible, super viril. Il ne pleure pas ; il se bat et surmonte tous les obstacles (Badinter, 1992).

Depuis quelques décennies, de plus en plus de femmes font des métiers qui avaient jusqu'alors été réservés aux hommes. Alors que, jusqu'à récemment, dans la plupart des pays, elles avaient souvent été cantonnées dans des postes subalternes, moins prestigieux et moins payées que les hommes, la revendication à l'égalité des sexes et des opportunités a fait que, par exemple, en France, en 1972 et 1983, des lois ont été promulguées pour renforcer l'égalité professionnelle sous peine d'amendes. Depuis 1976, les femmes peuvent devenir commissaires de police ; l'année 1980 a vu la première femme capitaine des pompiers et, en 1984, l'école de sages-femmes a été ouverte aux hommes. Par contre, il est encore mal vu que les hommes aillent dans des métiers purement féminins. Par exemple, être coiffeur est souvent associé à l'homosexualité (Badinter, 1986). Ces quelques exemples font ressortir que la rigidité excessive n'est que l'expression d'une peur excessive. Plus les hommes sont angoissés et se questionnent sur leur virilité, plus ils sont durs. En fait, ils ne supportent pas le moindre changement sans le vivre comme une crise identitaire et se sentir attaqués dans ce qu'ils ont de plus cher : leur virilité.

Les travaux de Mead (1966) nous offrent plusieurs modèles de virilité ; un homme peut être viril tout en étant doux et non automatiquement agressif et dominateur. Elle fait état de tribus où un homme peut montrer ses émotions et se doit d'être doux, faisant ressortir ainsi que l'agressivité qui est de mise dans nos sociétés n'est qu'une construction sociale et non un principe universel.

Actuellement, la plupart des sociétés interprètent la violence et l'absence de sensibilité comme des garants de la virilité, mais il n'en est rien. Ce n'est pas « naturel », mais « culturel ». La définition de la virilité ou de la masculinité n'est qu'une construction sociale et circonstancielle, qui peut être déconstruite et changée.

3.2.2.4. Homophobie et peurs

L'homosexuel masculin fait particulièrement peur aux garçons, alors que les lesbiennes ne les dérangent pas, pas plus que les filles. Les garçons se sentent menacés dans leur identité et leur virilité, face à un homosexuel, alors que les filles ne se sentent pas menacées. Ceci s'explique par le fait que :

« Dans l'homophobie, nous retrouvons cette asymétrie : un homme qui ne donne pas tous les gages de la virilité est considéré et traité comme une femme. Mais en aucun cas une femme ne sera un homme, même si elle veut ressembler à un homme ou si on pense qu'elle ressemble aux hommes » (Welzer-Lang, 1994 : 45)

Cette peur de l'homosexualité, et l'homophobie qui en découle, se traduit par les actes de violence perpétrés par les garçons dès le deuxième cycle du primaire et qui s'intensifient au cours du secondaire (Demczuk, 2000 : 9).

a. Peur d'être homosexuel ou d'être étiqueté comme tel

Les garçons des classes de secondaires IV et V des écoles de Lanaudière viennent d'une société patriarcale où toute attitude tendre les feraient qualifier d'hommes « roses ». Être assimilé à une femme est la pire honte, à cause du statut bas de la féminité dans notre inconscient collectif. Un homme est le contraire d'une femme. Comme le rappelle Gentaz (1994 : 204), « *Pour Pierre Bourdieu, le corps humain est un corps social qui incorpore une série de codifications socioculturelles.* »

Or, nous sommes encore dans une société qui commence à tolérer l'homosexualité, bien qu'il reste beaucoup à faire, compte tenu des divers types de violence et de discrimination qu'ils subissent. Être homosexuel ou avoir un fils homosexuel est encore vécu comme une honte par les familles. C'est une des raisons pour lesquelles les jeunes qui sentent cette préférence essaient le plus souvent de la dissimuler aussi longtemps que possible de peur d'être rejetés. L'autre aspect est qu'ils ne veulent pas décevoir les parents. Tout cela a un impact catastrophique sur ces jeunes gens. Ryan (1994) et Dorais (1999) rapportent le taux extrêmement élevé de suicide chez ces jeunes gens ; ils se suicideraient 3 à 6 fois plus que les hétérosexuels.

Les garçons semblent avoir peur des homosexuels car leur présence réveille l'angoisse sourde d'une identité fragile. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si ce sont surtout les garçons de 15 ans qui ont le plus de réserves. À l'âge où eux-mêmes n'ont pas forcément une identité forte, toute différence, surtout dévalorisante, est à fuir.

Ils veulent à tout prix faire partie de leur groupe d'appartenance :

« La virilité masculine représente donc non pas un modèle, mais plutôt un moule dans lequel tous les hommes doivent se couler sous peine d'être excommuniés de leur groupe d'appartenance identifiée au sexe biologique mâle. L'ensemble de ce qui est considéré comme non viril est renvoyé du côté du sensible, de la féminité, donc de l'anormal. Si des hommes adoptent des attitudes « non viriles », ce sera le plus souvent uniquement en présence de femmes, dans l'intimité. » (Gentaz, 1994 : 204)

Pour beaucoup, il est encore honteux d'avoir quelque chose de féminin ; dans nos sociétés, c'est l'aspect qui a été le plus discriminé et ridiculisé chez un homme. L'adoption de comportements considérés comme typiquement masculins est une façon de repousser ce qui fait si peur : la peur d'être homosexuel. Néanmoins, Dorais (1999 : 128) rapporte que, jusque dans la première partie du XXe siècle, on ne se questionnait pas sur sa virilité ou son identité ; « ***avoir des rapports homosexuels ne signifiait en aucune façon être homosexuel. Ça pouvait arriver à tout le monde.*** » Cela rappelle les zonards des Batignolles qui ne se sentent pas homosexuels quand ils sodomisent un homme qu'ils taxent de « pédés » (Welzer-Lang, 1994). Dorais (1999 : 142) signale que pour le chercheur canadien Barry Adams,

« Le principal marqueur de l'identité gaie (ou bisexuelle) serait non pas d'avoir des rapports sexuels, mais d'entretenir des relations affectives avec une personne du même sexe. L'amour serait donc le facteur le plus déterminant de l'identité érotique. Ainsi, avoir du plaisir sexuel avec un homme porterait moins à conséquence (p. 143) pour un homme que d'être amoureux de cette même personne (une éventualité n'excluant pas l'autre, bien entendu.) »

b. Peur des homosexuels : peur de la sodomie et de la fellation

La sodomie et la fellation sont encore couramment associées à l'homosexualité, alors qu'elles se pratiquent couramment dans les relations hétérosexuelles. Les répondants s'imaginaient que l'homosexualité n'était que sodomie et fellation et, faites dans ce cadre-là, les garçons exprimaient ouvertement leur écoeurement. Mais leur façon de repousser systématiquement tout contact avec des homosexuels montre encore une peur chez eux.

Les définitions arbitraires de la sodomie et de l'homosexualité, associés à une méconnaissance réelle de l'homosexualité, entraînent un fort rejet des garçons. Ils agissent comme si l'homosexualité était une maladie transmissible ou que les homosexuels seraient des hommes perpétuellement à la recherche de partenaires sexuels, attendant la moindre occasion pour imposer à des « hétérosexuels » des relations qu'ils ne souhaitent pas. Avant qu'ils n'aient l'atelier de sensibilisation avec Projet 10, il semble que le préjugé courant était de considérer les homosexuels comme des personnes qui ne pensent qu'au sexe, des sortes de prédateurs sexuels qu'il ne faut surtout pas approcher, de peur d'être « contaminé » ou « agressé ». Les réponses des garçons sont donc tout à fait prévisibles, tant que l'homosexualité et la diversité sexuelle sont mal connues car la peur de la pénétration sexuelle est très présente.

S'il est vrai que certains homosexuels vont d'aventure en aventure, et ne pensent qu'au sexe, c'est aussi vrai pour certains hétérosexuels, qui pensent ainsi afficher leur virilité et en tirer un sentiment de supériorité ; dans ce cas, ils sont dans la position de celui qui choisit de « chasser », alors que la présence des homosexuels semble leur faire redouter d'être « chassés » contre leur gré. De chasseurs, ils deviendraient les proies d'un type de personnes qu'ils redoutent. Et être choisi comme « proie » est insultant, car, pour beaucoup, « traditionnellement » ce serait la femme qui devrait être dans cette situation, et non un homme « viril ».

C'est donc la peur d'être assimilé au sexe féminin d'une manière ou d'une autre qui est redouté. Comme le dit Gentaz (1994 : 210-211) :

« Ainsi, pour la plupart des hommes interrogés, le fait d'être sodomisé ou simplement d'imaginer cette pratique semble provoquer la peur d'être assimilé à l'autre sexe, de se retrouver du côté de la féminité, de ne plus être actif dans la relation intime. D'ailleurs, le sens commun assimile généralement sodomie et homosexualité. »

L'histoire nous rappelle que la fellation et la sodomie reflétait la position (inférieur / supérieur) de l'homme. Chez les Romains, la fellation était faite par celui qui était inférieur, comme un esclave. La fellation et le cunnilingus mettaient celui qui les pratiquaient en position d'infériorité, dans une société où l'homme, un « vrai », devait avoir un statut d'agresseur, de dominateur. Jules César était la risée de Rome car il était considéré comme « le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris », ce que ses détracteurs trouvaient incompatible avec l'exercice du pouvoir, qui se devait d'être une affaire d'hommes « virils ». L'Italie de la Renaissance, au XVIIIe siècle, où la plurisexualité était monnaie courante, s'attendait aussi à ce que les adolescents « passifs » deviennent des sodomites « actifs » à l'âge adulte.

Chez les Islandais, les mots servant à désigner l'homosexualité masculine passive étaient les pires des injures. Utiliser un prisonnier de guerre comme « femme » était ce qu'il y avait de plus dégradant pour ce dernier. À l'autre bout du monde, dans les régions mayas, où il existait des cultes phalliques, sodomiser les prisonniers servait à souligner leur effémination dans la défaite (Spencer, 1998). Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, les relations homosexuelles entre maîtres et domestiques étaient courantes, mais à la condition que le maître soit officiellement celui qui était « actif » et le domestique « passif », au nom des rapports de supériorité et de subordination, tout comme dans la Rome Antique.

La sodomie non voulue est une autre pénétration redoutée par les hommes. Là encore, hormis le viol, il y a deux sortes de sodomie : l'active et la passive. Celui qui la donne est très souvent vu comme « l'homme » et celui qui la reçoit est vu comme étant la « femme », ce qui est honteux. Cela est constant dans l'histoire, de l'Antiquité à nos jours. Que l'homosexualité masculine soit acceptée ou non, quelles que soient les époques ou les sociétés, l'homme « passif » est inférieur à l'homme « actif » ; il est rabaissé au rang de la femme par les autres hommes. Tous les guerriers, romains, grecs, spartiates, samouraïs, germaniques... ont tous été « passifs » à un moment donné, tant qu'ils étaient en position de subordination, et / ou jeunes, l'âge étant l'autre critère généralement retenu. Welzer-Lang (1994) rapporte que dans certaines banlieues lyonnaises des années 1990, des délinquants, « machos » et « hyper-virils » (blouson noir de cuir), faisaient ce qu'ils qualifiaient de « chasse aux pédés ». Leur jeu : violer, souvent collectivement, les hommes qu'ils identifiaient comme étant des homosexuels. Le paradoxe apparent est qu'ils ne se sentaient pas homosexuels pour autant. Ils se sentaient dans la position d'un « vrai » homme (viril) qui avait voulu donner une leçon de « savoir-vivre » aux hommes qu'ils considéraient comme des « femmes » (leurs victimes). Ils ne doutaient pas de leur virilité, mais de celle de la victime uniquement.

La fellation est hautement symbolique dans toutes les sociétés. Les hommes redoutent qu'on la leur impose si elle est dépourvue de relations affectives (certains l'imposent pourtant aux femmes).

Les différents types de rejets exprimés par les garçons trouvent leur explication avec Gentaz (1994 : 218) :

« Ainsi, le paradigme de la peur de la pénétration sexuelle, affective ou corporelle peut se concevoir en tant qu'équivalent de l'interaction sociale entre supérieur et inférieur, entre vainqueur et vaincu, et en tant qu'élément déterminant de l'étanchéité des frontières de la virilité. Selon cette image, la femme, l'homosexuel, l'homme « doux » sont perçus comme des objets sexuels ou y sont assimilés. »

Badinter (1986 : 289) renforce les stéréotypes hérités du patriarcat sans les questionner, quand elle affirme que « *le corps de l'homme est fait pour pénétrer, exercer sa force, etc., celui de la femme pour recevoir, faire des enfants.* » Gentaz explique les conséquences de telles conceptions sur l'identité sexuelle masculine : sexisme et misogynie (1994 : 212 et 218) :

« La virilité se construit autour du mythe de la consistance, de la pénétration active, de la dureté. Or, affirmer ses états d'âme, reconnaître ses faiblesses, accepter un autre soi, un homme, dans sa propre intimité, c'est risquer d'être pénétré par l'autre psychologiquement, c'est risquer d'être en quelque sorte contaminé par la présence masculine. (...) Cette idée de « l'être pénétré », associée à la « féminité », a pour conséquence que « l'homme pénétré » est assimilé aux femmes, elles-mêmes ravalées à l'état d'inférieures dans cette vision sexiste et misogyne des choses. »

Selon Gentaz (1994), cela expliquerait pourquoi les relations entre hommes seraient superficielles et orientées vers des choses extérieures à leur intimité, comme le sport, la politique..., mais rarement quelque chose de personnel, surtout pas de sentiments, car ce serait une caractéristique féminine. L'absence de manifestation de sentiments est ce qui leur donnerait l'impression d'être « plus forts » que les femmes. Le «pacte du silence » entre hommes servirait donc à masquer leurs « faiblesses ».

La seule protection que les hommes et les garçons adoptent est la fuite et les insultes pour essayer de dépasser leur peur d'être homosexuel ou de ces hommes qu'ils connaissent si mal : les homosexuels. « *Bref, la virilité, par l'intermédiaire de l'appareil répressif que constitue l'homophobie, doit assurer une protection imaginaire et physique des différentes enveloppes psychiques structurant la virilité.* » (Welzer-Lang, 1994 : 218).

Pour résumer le recours quasi systématique à l'homophobie, reprenons la métaphore de Welzer-Lang (1994), selon laquelle l'homophobie serait le « *préservatif psychique et social de la virilité* », pour empêcher l'intrusion de toute forme de féminité et se conforter ainsi dans sa « virilité » en repoussant violemment toute parcelle de féminité. Le renforcement de l'homophobie permet de préserver le sentiment de domination sur les femmes.

3.2.3. Les sentiments dominants chez les filles : différentes formes d'acceptation et de respect

Bien que soumis aux mêmes valeurs morales, les réactions différenciées entre les garçons et les filles, n'adoptent pas les mêmes attitudes et ne partagent pas les mêmes sentiments dominants. Mais les filles sont-elles vraiment plus ouvertes, et ne se sentent pas menacées, ni par les gais, ni par les lesbiennes ?

3.2.3.1. Ouverture d'esprit ou homophobie silencieuse ?

Les filles montrent une plus grande ouverture d'esprit envers les personnes différentes sexuellement. Cette tendance se retrouve dans toutes les tranches d'âges. De même, les filles connaissent beaucoup plus de gais que les garçons, et ce, dans toutes les tranches d'âge. Elles ne rejettent pas non plus les lesbiennes. Néanmoins, le fait qu'elles connaissent des gais et non des lesbiennes indiquerait une forme d'homophobie moins visible que chez les garçons; un rejet silencieux, une agressivité passive. Cette forme d'homophobie risque également d'affecter les personnes étiquetées comme « lesbiennes », bien que les différentes recherches insistent sur le haut taux de suicide chez les gais et non les lesbiennes.

Alors que les garçons acceptent les lesbiennes et non les gais, les filles ne disent pas qu'elles ont des amies lesbiennes, mais seulement qu'elles connaissent des gais (en général des garçons).

Tout comme les garçons, les filles pratiquent une certaine discrimination contre les lesbiennes, soit consciemment, soit parce que celles-ci sont moins visibles que les gais efféminés. En fait, sous des apparences différentes, l'homophobie serait présente aussi bien chez les garçons que chez les filles, mais les questionnaires ne nous permettent pas d'en mesurer l'intensité. Quoiqu'il en soit, le silence des filles sur l'homosexualité féminine pourrait être une manifestation de la discrimination non avouée envers les lesbiennes.

3.2.3.2. La négation de la sexualité féminine

Cette infériorisation de la femme et la négation de son pouvoir sexuel sont une forme d'homophobie. Dans nos cultures et nos religions, jusqu'à récemment, l'homosexualité féminine n'existait pas car une femme ne pouvait avoir de sexualité en dehors de l'homme. Il n'y avait relation sexuelle que lorsqu'il y avait pénétration. Dans cette perspective, la sexualité féminine ne peut exister que par rapport à l'homme, définie par lui, mais pas en dehors de lui. Cette invisibilisation de la sexualité et de l'homosexualité féminines leur ont valu de ne pas subir les représailles dont étaient victimes les hommes homosexuels, aussi bien dans l'Antiquité qu'aux XIXe et XXe siècles, surtout aux États-Unis.

Comme le fait remarquer Guillemaut (1994 : 228), « l'homosexuel devient la figure universelle de l'homosexualité, les lesbiennes en sont des expressions particulières, marginales. » Les femmes sont discriminées et infériorisées même dans l'homosexualité. Les termes « homosexualité » et « homosexuel » sont en général attribués aux hommes.

« Les lesbiennes, donc, subissent une double contrainte au silence, comme femmes et comme homosexuelles. Ainsi, leur invisibilisation, vue comme une forme de l'homophobie, est l'un des moyens d'assigner l'ensemble des femmes à leur place : femmes définies comme telles par le regard des hommes, femmes en retrait, en secret sauf dans leur féminité. » (Guillemaut, 1994 : 234)

Cet « oubli » de l'homosexualité féminine se retrouve aussi les questionnaires de nos répondants (Bals, 2001), ainsi que dans les résultats d'une recherche faite en France quelques années plus tôt par Welzer-Lang et Dutey (1994). L'immense majorité (90 %) des répondants qui avaient participé à la recherche que Welzer-Lang et Dutey avaient faite à Lyon (France), en 1992, des adultes âgés de 20 à 65 ans, n'évoquaient que l'homosexualité masculine, quand ils devaient répondre à la question : « *Avez-vous déjà croisé des personnes dans la rue, vous disant qu'elles étaient homosexuelles ? Si oui, à quoi les avez-vous reconnues ?* »

Alors que l'homophobie à l'égard des hommes différents est ouverte, celle envers les femmes est plus pernicieuse, silencieuse, mais aussi destructrice. Elles n'ont pas le droit à la différence, à refuser ce que la tradition leur a inculqué comme étant « naturel ». Une telle attitude face à la non-reconnaissance de la diversité sexuelle chez les femmes n'est pas un phénomène nouveau. Cette invisibilité de la sexualité féminine est une autre expression de l'homophobie, un mépris de la femme.

3.3. Les limites de l'étude

Cette discussion des résultats a fait ressortir divers constats et constantes dans l'attitude et les sentiments des garçons et des filles de secondaires IV et V de Lanaudière, à savoir que les réactions des filles sont généralement plus positives que celles des garçons face à l'homosexualité. De même, plus de filles mentionnent plus d'acquis au cours des ateliers de sensibilisation de Projet 10 et font des commentaires positifs. Étant complété à la fin des ateliers de sensibilisation, les questionnaires reflètent l'état d'esprit et l'émotivité des répondants à ce moment-là. Mais cela n'indique pas un changement profond et la disparition définitive de leurs préjugés. Pour ce faire, il faudrait des interventions répétées et des questionnaires complétés à plusieurs reprises à un mois d'intervalle, par exemple, pour

essayer de mesurer l'impact de ces interventions. Dans le contexte qui nous intéresse, les questionnaires ont été complétés sous le coup de l'émotion ; il faut être conscients que les préjugés ont la vie dure.

Cependant, rappelons que le but de cette étude n'est pas de rechercher la représentativité et de généraliser ces résultats à tous les jeunes du même âge ; nous sommes à la recherche du sens des comportements spécifiques et différenciés entre les garçons et les filles. Cette recherche ne prétend pas refléter la réalité de tous les jeunes, mais une certaine réalité, à un moment donné, de certains jeunes.

Comme nous avons déjà signalé, il y a aussi certaines limites méthodologiques dues à la conception du questionnaire (qui était destiné à l'évaluation interne du groupe communautaire) et à la composition de l'échantillon. La composition de l'échantillon est aléatoire ; certains âges sont sous-représentés (15 ans et 18 ans et plus), de sorte que l'on ne peut pas faire de comparaison réelles entre les tranches, mais les lire davantage en terme de tendances.

Cette recherche ne prétend pas non plus donner des connaissances transférables à tous les contextes similaires, mais davantage des pistes de réflexion que les intervenants pourront adapter à leur réalité.

4. RECOMMANDATIONS

Les résultats qui précèdent mettent en évidence que les ateliers de sensibilisation dispensés par Projet 10 ont ouvert les yeux de la grande majorité des répondants en ce qui concerne la vie et le vécu des GLB ainsi que leur « normalité ». Mais, entre le moment où la cueillette des données a été faite et aujourd'hui, les cours de FPS n'existent plus. Il faudrait donc trouver d'autres créneaux pour continuer cette éducation à la tolérance.

4.1. *L'école, lieu d'éducation et d'interventions*

L'école étant l'endroit où les jeunes passent beaucoup de temps, elle devient le lieu de prédilection d'interventions ciblées pour prévenir l'homophobie et doit faire vivre tous les étudiants dans un climat de sécurité et de respect, quelles que soient leurs préférences sexuelles. Mais l'école a plusieurs défis à relever : sensibiliser et former les enseignants et les élèves, en utilisant les moyens mis à leur disposition, à condition que les parents des enfants ne s'opposent pas à cette démarche de sensibilisation.

4.1.1. Le rôle de la CSQ

Le milieu scolaire québécois est conscient de ces lacunes puisque un colloque portant sur l'homophobie à l'école a été organisé en octobre 2002 : « *L'homophobie à l'école : en parler et agir* ». L'engagement syndical est important pour contribuer à la concrétisation d'un tel contrat social. Déjà, en 2000, Demczuk rapportait le manque de préparation des enseignants et l'absence de livres adéquats dans les centres de documentation des écoles, ainsi que le manque de ressources pour les jeunes qui se questionnent sur leur orientation sexuelle. En tant que syndicat, la CSQ (Centrale des syndicats du Québec) a aussi plusieurs rôles à jouer, et ce, à divers niveaux. La CSQ a adopté une position très claire par rapport à l'homophobie dans les écoles ; elle préconise les trois axes d'intervention suivants :

1. combattre les préjugés (en informant et en formant le personnel interagissant avec les élèves) ;
2. exercer les pressions politiques nécessaires (auprès des ministères concernés et des établissements scolaires y compris les universités) et ;
3. développer des alliances avec la communauté et certains groupes (pour faire avancer ce dossier et améliorer les lois).

Plusieurs enseignants homosexuels ont rapporté, lors du colloque sur l'homophobie à l'école (tenu le 18 octobre 2002), les discriminations dont ils avaient été les victimes par leurs collègues et par la hiérarchie scolaire, lorsqu'ils avaient dévoilé leur orientation sexuelle ; certains avaient même perdu leur poste. On est en droit de se demander si les enseignants qui discriminent ainsi leurs collègues sont capables d'enseigner l'acceptation de la diversité sexuelle et la tolérance à leurs élèves. Sensibiliser les enseignants à l'homophobie et à ses conséquences néfastes commence par les informer sur la relativité de la norme sexuelle.

Demczuk (2000 : 12) indique l'importance de « sensibiliser les conseils d'établissement, les directions d'école et le personnel enseignant et non enseignant à la violence homophobe en milieu scolaire, » De fait, la prévention de l'homophobie doit faire partie d'une volonté de tous les acteurs impliqués dans les écoles pour être efficace et de l'implantation de politiques claires en matière de lutte contre la discrimination basée sur l'orientation sexuelle en milieu scolaire, touchant aussi bien les élèves que le personnel. Il faut prêcher par l'exemple, en commençant à ne pas discriminer le personnel ou les élèves ayant une orientation sexuelle différente de la majorité, afin que tous reçoivent un message clair de la position de l'école et de sa tolérance « zéro » face à l'homophobie.

4.1.2. La sensibilisation des enseignants à l'existence de l'homophobie et à ses ravages sur les victimes

Les rapports des divers auteurs, notamment nord-américains⁸, sont alarmants et confirment que l'homophobie que les jeunes gais subissent est tellement forte qu'elle en conduit beaucoup au décrochage scolaire, à l'abus de drogues, à des conduites sexuelles peu sécuritaires et même au suicide. Les problèmes sociaux et psychologiques que connaissent ces personnes n'existeraient que par la rigidité de la norme sociale qui met la diversité sexuelle hors norme et parfois hors société ; certaines de ces personnes font partie d'une société à laquelle elles n'appartiennent pas.

Ceci nous amène donc à faire des recommandations sur les outils de sensibilisation et les moyens à se donner pour des effets plus durables et des changements réels. Selon Demczuk (2000 : 3), la lutte contre l'homophobie est « (...) *un long et patient travail de sensibilisation et d'éducation auprès de nos jeunes, collègues et dirigeants.* » Cette seule phrase résume bien les acteurs avec lesquels il faut travailler pour espérer un jour avoir des changements durables vis-à-vis des gais et lesbiennes. La formation ne doit pas être donnée uniquement aux jeunes, mais aussi au corps professoral et intervenants sociaux et politiques, ce qui n'exclut pas les parents. Cette éducation devrait être faite au niveau des *microsystème* (l'individu), *mésosystème* (le système scolaire) et *macrosystème* (le gouvernement et les lois), afin d'avoir un impact réel et durable. Encore faut-il qu'il y ait une volonté politique et sociale pour que cela se réalise.

Pour ce faire, toute intervention de sensibilisation doit commencer par la formation adéquate des personnes qui vont transmettre l'information, qui sont en contact direct ou indirect avec les jeunes. Demander aux enseignants de faire ce genre d'interventions sans leur donner les outils adéquats relève d'une mission impossible. C'est seulement une fois qu'ils seront eux-mêmes convaincus et bien outillés (car certains professeurs se sentent démunis), qu'ils pourront alors intervenir efficacement et positivement auprès des jeunes.

⁸ Dorais, 2000 ; Ryan et Frappier, 1988, 1993 et 1994 ; Kruks, 1991 ; MSSS, 1997 ; Remafedi, 1987 ; Telljohan & Price, 1993 ; Dempsey, 1994.

4.1.3. Les enseignants face aux normes et à leur connaissance de la diversité sexuelle

Avant de pouvoir transmettre aux élèves l'acceptation, les enseignants doivent faire le point sur leur appréhension de la diversité sexuelle, ainsi qu'un travail sur eux-mêmes. Quels sont leurs préjugés ? Que connaissent-ils de la diversité sexuelle ? L'acceptent-ils vraiment ? Sont-ils prêts à changer leur perception ? ... Combien savent que la diversité sexuelle est tout à fait naturelle et qu'elle se retrouve aussi bien chez l'humain que chez l'animal ?

4.1.3.1. Questionner les normes sexuelles et sociales pour démystifier l'homosexualité

Former le personnel enseignant et les adultes qui supervisent les élèves à être plus conscients de l'artificialité des normes et à la nécessité d'une vraie tolérance envers tous, qu'ils doivent eux-mêmes accepter puis intégrer pour pouvoir ensuite la transmettre aux jeunes avec lesquels ils travaillent. Il est donc important de les amener à questionner les normes sexuelles et sociales présumant encore de la supériorité masculine et d'inculquer les notions d'égalités des sexes, et ce, dès le plus jeune âge, afin de s'attaquer à l'une des racines de l'homophobie, puisque nous avons vu que celle-ci s'ancre dans le patriarcat et l'infériorisation de la femme.

Par exemple, Freud reconnaissait une bisexualité⁹ et une androgynie initiales chez tout être humain, même si la culture le refuse aujourd'hui encore. Cette bisexualité enfantine serait inconsciente ; Freud établissait une différence entre la bisexualité psychique et biologique. Mais il considérait cette bisexualité négative dans la mesure où il fallait réussir à la refouler. Quant à l'homosexualité, il la considérait comme un arrêt du développement sexuel normal, plus qu'une maladie pour les relations psychologiques (Dorais, 1994). Jung, par contre, la considérait comme une étape positive dans la construction identitaire (Badinter, 1986).

La prise de conscience de la relativité des normes sociales et sexuelles est la pierre d'angle de l'homophobie. Les travaux de Dorais (1999) et Welzer-Lang (1994) pourraient, par exemple, être utilisés, car ils questionnent l'étiquetage sexuel qui est couramment pratiquée et accepté dans nos sociétés, ce que l'on croit « naturel » et « contre-nature ». Leur réflexion sur la diversité sexuelle débouche sur la nécessité d'une déconstruction sociale d'une norme qu'ils considèrent arbitraire et d'un élargissement des conceptions, suite à la prise de conscience de l'hétérosexisme qui domine notre vie sociale. Partant de là, tout un travail de démystification de l'homosexualité serait faisable.

⁹ Définition que l'on trouve LAPLANCHE et PONTALIS : « bisexualité : cette notion a été introduite par Freud sous l'influence de Wilhelm Fliess : tout être humain aurait constitutionnellement des dispositions (p. 50) sexuelles à la fois masculines et féminines qui se retrouvent dans les conflits que le sujet connaît pour assumer son propre sexe. Cette théorie viendrait de données d'anatomie et d'embryologie : « Un certain degré d'hermaphrodisme anatomique est normal. Chez tout individu soit mâle, soit femelle, on trouve des vestiges de l'appareil génital du sexe opposé (...) La notion qui découle de ces faits anatomiques, connus depuis longtemps déjà, est celle d'un organisme bisexuel à l'origine et qui, au cours de l'évolution, s'oriente vers la monosexualité tout en conservant quelques restes du sexe atrophié. » Se trouve dans l'édition de 1920 des Trois essais sur la théorie de la sexualité de Freud. » (Vocabulaire de la Psychanalyse, 1990 : 49-50).

4.1.3.2. Inclusion de l'homophobie dans les programmes et la politique scolaire

Pour viser une efficacité optimale, il faut que la sensibilisation à l'homophobie et à toute forme de violence se trouve dans différentes disciplines (pour « enfoncer le clou »). Cela signifie un remaniement de certains cours, ou tout simplement l'enrichissement du contenu. Cela signifie également qu'il y a d'abord une forte volonté politique de l'établissement, de la commission scolaire et du ministère de l'Éducation, pour supporter cette initiative qui est un travail de longue haleine pour un changement durable.

Cela peut signifier également que les parents soient invités à des ateliers de sensibilisation visant à éliminer la violence en milieu scolaire (dont l'homophobie), afin que les élèves aient un message cohérent entre l'école et la maison. Le biais de la participation des parents est que les plus curieux, les plus ouverts et/ou les plus disponibles pourraient assister à ces ateliers. Mais ceci ne doit pas empêcher les établissements qui le souhaiteraient de commencer par des projets-pilote en la matière avant d'implanter un tel projet à plus long terme.

4.1.3.3. Briser le silence et intervenir

Le colloque qui s'est tenu sur ce sujet en octobre 2002, utilisait deux mots-clés : « **parler** » et « **agir** ». Il faut les deux volets pour espérer combattre plus efficacement l'homophobie. Cela passe par une décision des écoles de ne pas laisser un climat de discrimination s'installer et d'être vigilant sur les agissements des élèves.

Parfois, les préjugés négatifs ne se transmettent pas de façon ouverte, mais de façon plus sournoise : le silence et l'absence d'intervention quand un étudiant « différent » se fait agresser par d'autres. Comme l'indique Demczuk (2000 : 9) :

« Si les injures et les moqueries se font entendre dans les classes et les corridors de l'école, les menaces et les agressions sont, au contraire, le plus souvent commises à l'insu du personnel enseignant, dans des lieux comme la cour d'école, les vestiaires et les autobus scolaires, avant et après les heures de classe et durant la période de la récréation. Bref, dans des lieux où la surveillance est moindre ou inexistante. »

« *Qui ne dit mot, consent* » dit la loi. Aussi est-il nécessaire que le personnel qui est témoin de moqueries ou d'agressions plus physiques intervienne. Toute intervention ferait passer deux messages, l'un à l'agresseur, l'autre à la victime ; l'agresseur comprendrait qu'il ne peut plus agir de même sans conséquences, quant à la victime, elle se sentirait soutenue et protégée par le système scolaire. Toute la différence résiderait dans l'absence d'indifférence du personnel. Trouver une excuse à l'agresseur ou faire semblant de n'avoir rien vu ou entendu équivaldrait à encourager tacitement ce genre d'exactions et contribuer au climat de violence qui pousse tant de gais à abandonner l'école.

De même, aucun étiquetage ne doit être toléré, par qui que ce soit et contre qui que ce soit, que ce soit sous forme de « joke » ou d'insultes plus ouvertes. Tout étiquetage négatif fait le jeu de la violence.

4.2. Quelques pistes et outils à explorer par les enseignants

La prise de conscience de l'existence de l'homophobie dans les écoles et de ses conséquences a amené des acteurs de différents milieux à créer des outils afin d'aider les divers intervenants, les jeunes et les parents.

4.2.1. Des bibliothèques scolaires adaptées

Même si certains enseignants sont ouverts à la diversité sexuelle, certaines bibliothèques scolaires n'ont que peu ou pas de livres adaptés ou à jour qui traitent de l'homosexualité et qu'ils pourraient utiliser pour présenter la matière ; certains livres sont trop anciens et montrent l'homosexualité comme une maladie, une déviance. Selon Demczuk (2000 : 9), *« ces enseignements et cette documentation pourraient grandement contribuer à réduire la violence homophobe en milieu scolaire et fournir des réponses adéquates à des jeunes en questionnement. »*

4.2.2. La « trousse » de la Direction de santé publique de Montréal-Centre

La Direction de santé publique de Montréal-Centre a mis au point une trousse destinée aux intervenants, en collaboration avec divers partenaires. Cette trousse s'appelle : **« Coffret d'intervention sur l'orientation sexuelle pour les milieux jeunesse : 'Pour une nouvelle vision de l'homosexualité' »** et impose un cheminement constructif à qui voudrait l'utiliser. En effet, toute personne intéressée à utiliser cette trousse doit suivre une formation, avant de pouvoir l'utiliser auprès des jeunes. Les intervenants sont alors outillés pour adapter leurs interventions aux réalités homosexuelles et enrichir un réseau en construction de personnes compétentes qui, conscientes des ravages de l'homophobie, ont le désir de faire changer les choses en agissant en amont du problème à l'école.

4.2.3. Programmes de formation et de perfectionnement

Des programmes de formation et de perfectionnement sont déjà implantés à Montréal (l'université McGill, l'UQAM) et en Ontario (université Queen's).

De la documentation pertinente et gratuite sur l'homosexualité est publiée par la Commission de droits de la personne, le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec et Santé Canada.

4.3. Quelques pistes à explorer avec les élèves

Les écoles doivent explorer les différents outils actuellement disponibles et même innover afin de s'adapter aux besoins des jeunes qui fréquentent leur établissement. Ces dernières années, de plus en plus de groupes se sont développés et ont mis à la disposition du public divers outils, que ce soit des ateliers de sensibilisation, des lignes téléphoniques ou bien encore des sites internet, complets et bien documentés. Ces outils permettent ainsi aux jeunes en quête de réponses, de répondre à leurs besoins, soit en ayant une communication directe avec eux, soit en mettant à leur disposition des informations auxquelles ils ont facilement accès, s'ils n'osent pas parler de ce qu'ils vivent.

4.3.1. Des cours d'éducation sexuelle et de biologie pour les élèves

Prévenir l'homophobie des élèves passe par un travail d'éducation, tout comme pour les professeurs. Des cours d'éducation sexuelle et de biologie pourraient sensibiliser les élèves à la diversité sexuelle et leur montrer qu'elle ne relève pas du « vice », mais qu'elle est l'une des multiples facettes de la sexualité. La sexualité des animaux pourrait être abordée et servir de support à la présentation et l'acceptation de la diversité sexuelle humaine.

Compte tenu de l'homophobie plus marquée chez les garçons les plus jeunes, dans notre recherche ceux de 15 ans, et sachant qu'ils sont dans une période vulnérable de leur construction identitaire, il serait recommandé de dispenser ces cours dès le début du secondaire. Le but serait de limiter leurs peurs à un moment où leur identité personnelle et sexuelle se construit et les aider dans leurs doutes ; l'effet souhaité serait la réduction du risque d'homophobie pour les uns, et la honte de se sentir différents pour les autres. Un autre résultat direct devrait être la réduction des risques de décrochage scolaire, de suicide et d'adoption de comportements à risque chez les garçons.

Les différents auteurs auxquels nous nous référons font état de l'existence d'une palette relativement large d'identités et de genres sexuels, aussi bien chez les animaux que chez les humains. Pour la plupart des gens, la diversité sexuelle ne se retrouverait que chez les êtres humains et serait implicitement liée à la notion de « vice ». Il est encore largement accepté que seuls les humains rechercheraient le plaisir et pourraient être homosexuels, contrairement aux animaux qui seraient naturellement et automatiquement hétérosexuels et dont les rapports sexuels ne seraient régis que par le besoin de perpétuer leur espèce (cet « instinct de reproduction » n'étant pas analysé comme un viol). L'être humain serait « vicieux » et non l'animal.

Certains naturalistes démontrent en quoi cette perception de la sexualité animale est biaisée et erronée ; certains animaux sauvages ont, tout comme les humains, des rapports hétérosexuels et homosexuels. Tous les goûts sont dans la nature et l'ont toujours été, bien qu'ils soient plus ou moins acceptés. Être traversé par plusieurs tendances sexuelles ne serait donc pas « contre-nature », mais « naturel », tant chez les animaux que chez les humains.

4.3.2. Des ateliers de sensibilisation donnés aux élèves

Le cours de FPS ayant été aboli, il faudrait utiliser un autre créneau, ou en créer un autre pour permettre à divers groupes spécialisés de faire des ateliers de sensibilisation dans les écoles.

Faire appel à des intervenants spécialisés : Projet 10, Projet A.C.E.(Lanaudière) et le GRIS-Montréal¹⁰ sont des groupes qui donnent des ateliers en milieu scolaire et utilisent la même pédagogie pour démystifier l'homosexualité ; leur pédagogie est de faire témoigner des gais et des lesbiennes. Cette pédagogie est très appréciée des élèves, car ils peuvent mieux comprendre ce que vivent les GLB en écoutant les personnes témoigner ; elles savent de quoi elles parlent et peuvent mieux faire passer leur vécu et, ainsi, toucher les émotions des

¹⁰ GRIS : Groupe de Recherche et d'Intervention Sociale gaies et lesbiennes. Il y en a dans plusieurs régions du Québec.

élèves. Afin de vérifier l'impact de leur présentation, le GRIS-Montréal fait compléter un questionnaire AVANT et APRÈS l'atelier.

Les intervenants qui ont suivi la formation pour utiliser la trousse de la Direction de santé publique de Montréal-Centre, auront également plusieurs outils pédagogiques pour éduquer et sensibiliser les jeunes.

4.4. Les ressources disponibles et faciles d'accès

À cause de l'homophobie, les élèves qui se questionnent sur leur propre orientation sexuelle et ne savent pas comment se situer, il est indispensable de mettre à leur portée des informations sur les ressources dont ils pourraient bénéficier (les afficher sur des babillards des couloirs et dans les classes, parmi d'autres affiches, afin de ne pas stigmatiser les élèves qui s'en approcheraient)

La connaissance des groupes communautaires et de soutien spécialisés dans ce domaine et les numéros de téléphone accessibles, est indispensable :

GAI ÉCOUTE : Montréal : (514) 866-0103 et 1-888-505-1010, ailleurs au Québec

La liste des sites internet qui suit n'est pas exhaustive et il est probable que d'autres seront créés entre le moment où cette recherche a été complétée et celui où ces lignes seront lues et que certaines adresses auront changé.

Une liste beaucoup plus complète des ressources pour GLB et pour tous les âges se trouve sur le site de **Gai écoute** : www.gai-ecoute.qc.ca/sections/liens/0101.htm

Le vendredi 11 avril 2003, le GRIS-Montréal a lancé un guide pédagogique pour prévenir l'homophobie en milieu scolaire : « *Démystifier l'homosexualité, ça commence à l'école* ». Il établit aussi un lien avec un site internet destiné aussi bien aux jeunes, qu'aux parents et à la famille, qu'aux enseignants et intervenants ; il fournit des informations et des réseaux d'entraide : www.alterheros.com

Ce nouveau site a essayé de fournir beaucoup d'informations et de références aux diverses personnes concernées ou intéressées par cette problématique. Des gais et lesbiennes peuvent y faire connaître leur expérience. On y retrouve aussi des articles d'intervenants et de chercheurs spécialisés en la matière et des rubriques pour chaque catégorie.

Nous reprendrons ici d'autres sites répertoriés par Demczuk (2000 : 15-16) :

ÉGALE, organisme pancanadien pour la promotion de l'égalité et de la justice pour les lesbiennes, les gais et les bisexuel-le-s : www.egale.ca

GAI ÉCOUTE, centre d'écoute téléphonique et de renseignements des gais et lesbiennes du Québec a un site internet qui fait des liens avec de nombreux groupes gais de la province : www.gai-ecoute.qc.ca

GAY, LESBIAN, STRAIGHT EDUCATORS NETWORK (GLSEN), fournit de l'information sur l'homophobie à l'école et les stratégies d'actions pour la contrer : www.glsen.org

JEUNESSE LAMBDA, SECTION MONTRÉAL, groupe de soutien pour les jeunes GLB de 25 ans et moins : www.alqi.qc.ca/asso/jlambda/

LE RÉSEAU DES LESBIENNES DU QUÉBEC, pour la promotion des droits, des intérêts et de la culture des lesbiennes : www.netcolony.com/members/rlq

OASIS, magazine électronique pour les GLB et les jeunes qui se questionnent sur leur orientation sexuelle : www.oasismag.com

PROJET A.C.E : www.projetace.com/

PROJET 10 : www.alqi.qc.ca/asso/p10/

PROJET JEUNESSE IDEM, groupe de soutien pour les jeunes GLB de l'Outaouais : www.geocities.com/jeunesseidem/

PROJET SAIN ET SAUF, pour le bien-être et la santé des jeunes GLB. mis sur pied par Santé Canada : www.sainetsauf.org

ASSOCIATION DES LESBIENNES ET DES GAIS SUR INTERNET : www.alqi.qc.ca/

CONCLUSION

Pour conclure, nous reprendrons une phrase de Demczuk (2000 : 3) : « La lutte contre l'homophobie est d'abord et avant tout un combat contre l'ignorance, les fausses croyances et les préjugés. »

La revue de littérature a clairement démontré que l'homophobie n'était pas un accident, mais qu'elle avait été provoquée et savamment entretenue par la religion et le politique, tendance qui revient aujourd'hui, avec un renforcement des pouvoirs politiques de droite, la montée de l'extrême droite et des intégrismes religieux dans les trois grandes religions monothéistes.

Les violences dont les personnes homosexuelles sont encore victimes, y compris dans les écoles, indiquent que notre société a beaucoup de chemin à parcourir pour reconnaître à toute personne le droit de vivre en paix et en harmonie quelles que soient ses préférences sexuelles. Peu à peu, les normes sociales s'assouplissent et reconnaissent légalement ces personnes et ces couples différents de la majorité, mais il y a encore beaucoup à faire pour changer les mentalités. Les personnes qui ne correspondent pas aux définitions d'hétérosexuel ou d'homosexuel sont encore laissées dans l'ombre, ignorées.

Les jeunes de secondaires IV et V de Lanaudière, n'ont fait qu'exprimer ce qui leur a été transmis par l'environnement socioculturel auquel ils appartiennent : une société où l'hétérosexualité devint LA norme il y a plusieurs siècles, créant une hiérarchie des sexes et des frontières rigides entre les genres afin de maintenir la domination de l'homme sur la femme. Les réponses des répondants ont souligné que la participation à l'atelier de sensibilisation de Projet 10 avait ouvert les yeux à la grande majorité d'entre eux. Ils avaient pris conscience que leurs préjugés venaient surtout de leur méconnaissance de la l'homosexualité et des personnes qui la vivaient. Cet atelier avait eu un impact positif sur les étudiants, mais ce n'était qu'une première prise de contact avec cette réalité. Un atelier d'une heure ne peut pas régler tous les problèmes de violence homophobe. Il faut une politique générale et spécifique de lutte contre la violence dans les écoles, dont l'homophobie n'est qu'une des multiples facettes.

Éduquer les jeunes à la tolérance et au respect des différences devrait permettre de combattre l'homophobie en amont, car il y a chez eux une grande réceptivité et sensibilité ; encore faut-il que l'information soit présentée avec les approches pertinentes (comme faire témoigner des gais et des lesbiennes).

La référence systématique aux homosexuels et l'oubli presque aussi systématique des lesbiennes montre que la référence sexuelle est encore largement masculine. Le genre et le sexe sont encore trop intimement associés pour définir l'orientation sexuelle des personnes, construction sociale qui doit être révisée et actualisée. Il est donc important de travailler sur la

tolérance à l'égard des personnes mais surtout de ne pas oublier de travailler sur l'égalité des sexes, car l'homophobie plonge ses racines dans la hiérarchisation entre les sexes et l'infériorisation de la femme. Le jour où la femme ne sera plus, dans notre inconscient collectif, inférieure, l'homophobie disparaîtra d'elle-même car, comme les côtés masculin et féminin de chaque personne seront acceptés et intégrés.

Tout est une question de définitions et de normes sociales. Il faut changer la norme en faisant prendre à chacun l'arbitraire et les raisons qui ont conduits à la situation que nous connaissons aujourd'hui. Ce n'est pas une mission impossible, mais un travail en profondeur et de longue haleine. Il faut donc faire des choix de société et qui devraient se concrétiser au niveau des politiques par l'amélioration des lois et du financement.

Au niveau des écoles, il faut donner aux divers intervenants les moyens nécessaires pour mener à bien cette mission. Certains de ces outils sont en train d'émerger : des sites internet sérieux où des témoignages, des résultats de recherche, des ressources et des réseaux sont mis à la disposition de tout le monde. Mais ces initiatives communautaires ne doivent pas faire oublier que la lutte contre l'homophobie nous concerne tous et que les parents ont aussi leur rôle à jouer, tout comme les médias. Au Québec, les chaînes de télévision multiplient les émissions qui traitent de l'homophobie.

La lutte contre l'homophobie et toute forme de violence à l'école est une responsabilité individuelle et collective que tous les « acteurs » d'une société doivent partager et assumer.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTMAN, D. (1976). *Homosexuel(le), oppression et libération*, Paris : Éditions Fayard.
- ASSOCIATION CANADIENNE DE SANTÉ PUBLIQUE (1998, août). *Sain et sauf. La prévention du VIH chez les jeunes gais, lesbiennes et bisexuels*.
- BADINTER, E. (1983). *Émilie, Émilie, l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris : Éditions Flammarion.
- BADINTER, E. (1986). *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris : Éditions Flammarion.
- BADINTER, E. (1992). *XY de l'identité masculine*, Paris : Éditions Odile Jacob.
- BALANDIER, G. (1974). *Anthropo-logiques*, Paris : PUF.
- BALS, MYRIAM (2001, avr.). (sous la direction de Dre Martine Martin). *Étude exploratoire sur les attitudes, les sentiments et les connaissances d'élèves de secondaire IV et V de la région de Lanaudière, envers l'homosexualité et la bisexualité*, Régie régionale de la santé et des services sociaux de Lanaudière, Direction de la santé publique, 81 p.
- BAUDOUX C. ; C. ZAIDMAN (1992). *Égalité entre les sexes, mixité et démocratie*, Paris : Éditions L'Harmattan.
- BEAUVOIR, S. (de). (1974) *Le deuxième sexe*, Paris : Éditions NRF, (Collection Idées)
- BÉLAND, F. (1992) "La mesure des attitudes", dans Benoît Gauthier (sous la dir. de), *Recherche sociale – de la problématique à la collecte des données*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, p. 399-423.
- BEM, S. (1974) "The Measurement of Psychological Androgyny" in *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, n° 42.
- BERTRAND, M.A. (1988). "L'analyse du discours juridique" dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, page 143-152.
- BETTELHEIM, B. (1971). *Les blessures symboliques. Essai d'interprétation des rites d'initiation*, Paris : Éditions Galimard.
- BOITIER, D. (1969). *The Crucible – Les sorcières de Salem, Arthur Miller*, Paris : Éditions Borduas, (Collection CEB)
- BOURDIEU, P. (1980). *Le sens pratique*, Paris : Éditions De Minuit.
- BOURDIEU, P. (1990). "La domination masculine" dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 84, p. 2-31.
- BOWKER, J. (1999). *Le grand livre de la Bible*, Montréal : Éditions Hurtubise.

- BURKE, P. (1994). *Gender Shock*, New York, Basic Books.
- CHAUNCEY, G. (1994). *Gay* New York. New York, Basic Books.
- CLAVETTE, H. (1988). "Famille et homosexualités", dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 31-41.
- CLERMONT, M. (1996, fév.). *Santé et homosexualité : éléments de problématique et pistes d'intervention*, Gouvernement du Québec, ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction générale de la planification et de l'évaluation, (Collection Études et Analyses)
- COLLECTIF CLIO (Le) (1985). *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal : Éditions Les Quinze.
- CSQ (2003, oct.). Comité sur les droits des gais et des lesbiennes. *La reconnaissance des conjointes et conjoints de même sexe*, Montréal.
- CORMAN, G. (2000, oct.). "Le PaCS, miroir des avancées et des réticences de la société française envers l'homosexualité" dans *Télu*.
- CORMIER, H.J. (1988). "Communautés et gestion sociale des homosexualités" dans Louis Richard et Marie Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 73-79.
- CÔTÉ, A. (1988). "Lieux de travail et homosexualités : la répression du lesbianisme au travail, en continuité avec l'hétérosexisme de l'État canadien", dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 49-65.
- D'AUGELLI, A. (1993). "Preventing mental health problems among lesbians and gay college students" in *The Journal of Primary Prevention*, vol. 13, n° 4, p. 245-261.
- DEMCZUK, I. ; F.W. REMIGGI (2002). *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, : VLB Éditeur, (Collection Hommes et Femmes en changement)
- DEMCZUK, I. (2000). *Reconnaître l'homophobie, agir pour la contrer*. Document élaboré dans le cadre de la campagne de la CSQ sur la violence. CSQ, comité sur les droits des gais et des lesbiennes.
- DEMPSEY, C.L. (1994). "Health and social issues of gay, lesbian, and bisexual adolescents" in *The Journal of Contemporary Human Services*, p. 160-167.
- DIRECTION DE LA SANTÉ PUBLIQUE (1988, sept.). *Démystification de l'homosexualité en milieu scolaire et dans les milieux de vie des jeunes de la région de Lanaudière*, projet de prévention MTS/Sida 1998-1999. Régie régionale de la santé et des services sociaux de Lanaudière.
- DORAIS, M. (1993, sept.). "L'Homosexualité, revue et non corrigée" dans *Le Médecin du Québec*, p. 27-32.
- DORAIS, M. (1994). "La recherche des causes de l'homosexualité : une science-fiction ?" dans Daniel Welzer-Lang et Pierre Dutey (sous la dir. de), *La peur de l'autre en soi – du sexisme à l'homophobie*, Montréal : VLB Éditeur, p. 92-146, (Collection Des hommes en changement)

DORAIS, M. (1995). *La mémoire du désir. Du traumatisme au fantasme*, Montréal : VLB Éditeur, (Collection Des hommes en changement)

DORAIS, M. (1999). *Éloge de la diversité sexuelle*, Montréal; VLB Éditeur, (Collection Des hommes en changement)

DORAIS, M. (2000). (avec la collaboration de Simon-Louis Lajeunesse et Gai Écoute). *Mort ou fif – Contextes et mobiles de tentatives de suicide chez des adolescents et jeunes hommes homosexuels ou identifiés comme tels*, Québec, Centre de recherche sur les services communautaires, 105 p.

ERWIN, K. (1993). "Interpreting the evidence : completing paradigms and the emergence of lesbian and gay suicide as a "social fact" in *International Journal of Health Services*, vol. 23, n° 3, p. 437-453.

FAIRWEATHER, RGL. (1988). "Homosexualité et droits de la personne", dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *"Homosexualité et tolérance sociale"*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 17-52.

FERRER, C. ; S. RAINVILLE (1988). "Atelier : école et gestion sociale des homosexualités", dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *"Homosexualité et tolérance sociale"*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 43-47.

FERRETTI, L. (1999). *Brève histoire de l'église catholique au Québec*, Montréal : Éditions Boréal.

FOUCAULT, M. (1976a). *Histoire de la sexualité*, Paris : Éditions Gallimard.

FOUCAULT, M. (1976). *La volonté de savoir*, Paris : Éditions Gallimard.

FOUCAULT, M. (1991). "Faire vivre et laisser mourir : la naissance du racisme" dans *Les Temps Modernes*, n° 535, 1991, p. 37-61.

GAZETTE DU Canada (2002, 14 juin). *Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés* – partie 11, vol. 136, édition spéciale, chapitre 27, partie 1, section 1, article 2, p.21.

GENTAZ, C. (1994). "L'Homophobie masculine : préservatif de la virilité ?", dans Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais (sous la dir. de), *La peur de l'autre en soi – Du sexisme à l'homophobie*, Montréal : VLB Éditeur, p. 199-224, (Collection Des hommes en changement)

GIBSON, P. (1989). *Report of the Secretary's Task Force on Youth Suicide*. D.C. : U.S. Department of Health and Human Services, Public Health Service, Alcohol, Drug Abuse, and Mental Health Administration.

GODELIER, M. (1982). *La production des grands hommes*, Paris, Éditions Fayard.

GODELIER, M. (1990). *L'idéal et le matériel*. Paris, Éditions Fayard.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (2002). *Manuel de référence : GP1-5-1, 2. Règlement sur la sélection des ressortissants étrangers*, Section 1. Dispositions générales, 1. a. 1). p. 22. Loi sur l'immigration au Québec (L.R.Q. c. 1-0.2), mise en vigueur le 28 juin 2002.

GUILLAUMIN, C. (1978a.). "Pratiques de pouvoir et idée de nature : 2. Le discours de la nature", dans *Questions féministes*, n° 2, mai p. 5-30.

GUILLAUMIN, C. (1978). "Pratiques de pouvoir et idée de nature : 1. L'appropriation des femmes", dans *Questions féministes*, n° 2, février p. 3-30.

GUILLAUMIN, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir*. Paris : Éditions Côté-Femmes.

GUILLEMAUT, F. (1994). "Images invisibles : les lesbiennes", dans Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais (sous la dir. de), *La peur de l'autre en soi – du sexisme à l'homophobie*, Montréal : VLB Éditeur, p. 225-237, (Collection Des hommes en changement)

HACHÉ-HACHÉ, H. (1988). "Quelle place notre société fait-elle aux homosexualités" dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 175-178.

HANDMANN, M.-E. (1983). *La violence et la ruse. Hommes et femmes dans un village grec*. Aix-en-Provence : Edisud.

HARRY, J. (1984). "Parasuicide, Gender and Gender Deviance" in G. Remafedi, *Death by Denial*. Boston : Éditions Alyson.

HÉRITIER, F. (1978). *Le fait féminin*, Paris : Éditions Fayard.

HERSHBERGER, S. ; A. D'AUGELLI (1995). "The impact of victimization on the mental health and suicidality of lesbian, gay and bisexual youths" in *Developmental Psychology*, vol. 31, n° 1, p. 65-74.

KATZ, J.N. (1995). *The invention of Heterosexuality*, New York : Éditions Dutton.

KRUKS, G. (1991). "Gay and lesbian homeless/street youth : special issues and concerns" in *Journal of Adolescent Health*, n° 12, p. 515-518.

LAFONTAINE, Y. (2002, mars). "Que dit le Coran de l'homosexualité ?" dans *Fugues*.

LANTÉRI-LAURA, G. (1979). *Lecture des perversions. Histoire de leur appropriation médicale*, Paris : Éditions Masson.

LAPLANCHE, J. ; J.B. PONTALIS (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris : Éditions PUF.

LAQUEUR, T. (1982). *La fabrique du sexe*, Paris : Éditions Gallimard.

LOUBERT, C. (1988). "Le discours thérapeutique face aux homosexualités" dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 135.

MARKALE, J. (1972). *La femme celte*, Paris : Éditions Payot.

MARTIN, A. ; E. HETRICK (1988). "The stigmatisation of the gay and lesbian adolescent" in *The Journal of Homosexuality*, vol. 15, n° 1 et n° 2, p. 163-183.

MEAD, M. (1966). *L'un et l'autre sexe*, Paris : Éditions Denoël / Gonthier.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX (1999) *Les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes*. Cadre de référence pour la prévention de la transmission de l'infection au VIH, Québec, Direction générale de la santé publique, ministère de la Santé et des Services sociaux.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX (1998). *Plan d'action du Centre québécois de coordination sur le sida, 1998-2000. Stratégie québécoise de lutte contre le sida, phase 4*, Québec, Direction générale de la santé publique, ministère de la Santé et des Services sociaux.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX (1997). *L'adaptation des services sociaux et de santé aux réalités homosexuelles. Orientations ministérielles*, Québec, Direction générale de la santé publique, ministère de la Santé et des Services sociaux.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX (1996). *Santé, bien-être et homosexualité : éléments de problématique et pistes d'intervention*, Québec, Direction générale de la santé publique, ministère de la Santé et des Services sociaux.

OLIVIER, L. (1988). "Discours sociologique et homosexualités" dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 119-133.

PERREAULT, M. (2002). "L'homosexualité divise l'Église anglicane". *La Presse*, Montréal, 29 juillet 2002.

PIETTRE, M. A. (1974). *La condition féminine à travers les âges*, Paris : Éditions France-Empire.

REMAFEDI, G. (1987). "Male homosexuality : the adolescent perspective". *Pediatrics*, n° 79, p. 326-330.

REMAFEDI, G. (1994). *Death by Denial*, Boston : Éditions Alyson.

ROTHERAM-BORUS, M.J. et autres (1992). "Continued high risk of HIV, continued positive changes to interventions : Paradoxical dilemmas for gays and bisexual male youths". *XI^e Conférence internationale sur le sida*, Vancouver, juillet 1996.

RYAN, B. (1988). "The homosexual and gay movements" dans Louis Richard et Marie-Thérèse Seguin (sous la dir. de), *Homosexualité et tolérance sociale*, Moncton : Éditions D'Acadie, p. 101-115.

RYAN, B. ; J.-Y. FRAPPIER (1993). "Les difficultés des adolescents gais et lesbiennes", *Le Médecin du Québec*, vol. 28, n° 9, p. 71-76.

RYAN, B. ; J.-Y. FRAPPIER (1994). "Quand l'autre en soi grandit : les difficultés à vivre l'homosexualité à l'adolescence" dans Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Morais (sous la dir. de), *La peur de l'autre en soi – du sexisme à l'homophobie*, Montréal : VLB Éditeur, p. 238-251, (Collection Des hommes en changement)

SANTÉ CANADA (1995). *Suicide in Canada*, Ottawa.

SANTÉ QUÉBEC (1995). *Santé Québec et la santé ça va en 1992-1993 ? Rapport de l'enquête sociale et de santé 1992-1993*, vol. 3, ministère de la Santé et des Services sociaux, Québec.

SCHNEIDER, S. et autres (1989). "Suicide behavior in adolescent and young adult gay men". *Suicide and Life-Threatening Behavior*, vol. 19, n° 4, p. 381-394.

SILBERFELD, J. (2003, nov.). "Plus de 100 mariages depuis le 1^{er} juin" dans *Télu*.

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU SIDA (1991). *L'Homophobie, l'hétérosexisme et le sida, en vue d'une réaction plus efficace au sida*, Ottawa.

SPENCER, C. (1998). *Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Éditions Le Pré aux Clercs.

SPRINGER, E. (2002, sept.). "Les garçons, toujours les plus mal à l'aise face à l'homosexualité au secondaire et au cégep" dans *Fugues*.

STARMS, M.D. (1981). "A theory of Erotic Orientation Development" dans *Psychological Review*, n° 88.

STOLLER, R. (1966). *Recherches sur l'identité sexuelle*, Paris : Éditions Du Seuil.

The harvard gay and lesbian review. Printemps / été 1998.

TILLION, G. (1966). *Le Harem et les cousines*, Paris : Éditions Du Seuil.

TREMBLAY, P.-J. (1995). *The homosexuality factor in the youth suicide problems*. Texte présenté à la sixième conférence annuelle de la *Canadian Association for Suicide Prevention*, Banff, Alberta, 11-14 octobre 1995.

WEINBERG, G. (1972). *Society and the Healthy Homosexual*, New York : St. Martin's Press.

WEINBERG, M.-S. ; C.-J. WILLIAMS ; D.-W. PRYOR. (1994). *Dual Attraction*, Oxford : Oxford University Press.

WELZER-LANG, D. (1994). "L'Homophobie : la face cachée des masculins" dans Pierre Dutey et Michel Dorais (sous la dir. de), *La peur de l'autre en soi – du sexisme à l'homophobie*, Montréal : VLB Éditeur, p. 13-88, (Collection Des hommes en changement)

ANNEXE 1

Encadré 1 : le questionnaire

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge :

Sexe :

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?
- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?
- 3) Commentaires.

ANNEXE 2

Voici quelques questionnaires pour illustrer chaque type d'attitude :

Questionnaires classés dans attitude « positive » : c'est l'acceptation des GLB.

Encadré 2 : Questionnaire classé dans « attitude positive »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 17 ans

Sexe : féminin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

*Des gens qui voudraient que leur orientation sexuelle soit acceptés dans la société.
Ce sont des gens normaux comme les hétérosexuels.*

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

Qu'ils pensent comme nous et que peut-être difficile de s'afficher, on voit les preuves.

- 3) Commentaires.

Belle présentation. Félicitations à vous.

Encadré 3 : Questionnaire classé dans « attitude positive »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 18 ans

Sexe : féminin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

Je les trouve très normales et je les respecte comme n'importe qui d'autre.

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

J'ai rien appris de nouveau sauf le sens de « lesbiennes ».

- 3) Commentaires.

J'ai bien aimé. Continuez !

Questionnaires classés dans attitude « négative » : ce peut être ne pas reconnaître les GLB comme des personnes « normales », le rejet de la différence, l'expression de la haine à travers les insultes ou des menaces de passage à l'acte.

Encadré 4 : Questionnaire classé dans « attitude négative »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 17 ans

Sexe : masculin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

*Je trouve que ce n'est pas normal mais chaque personne est différente.
Donc je reste sur l'idée que ce n'est pas normal.*

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

Que le pourcentage était élevé et que pour les enfants, il était pas facile

- 3) Commentaires.

Encadré 5 : Questionnaire classé dans « attitude négative »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 18 ans

Sexe : masculin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

Haine, inutiles dans la société, négatifs moralement.

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

Mode de vie semblable aux hétéros.

- 3) Commentaires.

Propagande ?

Questionnaires classés dans attitude « mitigée » : ce sont des réponses qui contiennent à la fois des propos positifs et négatifs.

Encadré 6 : Questionnaire classé dans « attitude mitigée »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 16 ans

Sexe : masculin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

Je les accepte, mais je tiens pas à en cotoyer.

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

Origine des mots.

- 3) Commentaires.

Intéressant.

Encadré 7 : Questionnaire classé dans « attitude mitigée »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 17 ans

Sexe : féminin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

Mal à l'aise, pas dérangée, je les respecte.

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

Ce n'est pas une maladie mentale.

- 3) Commentaires.

C'est courageux. Continuez !

Questionnaires classés dans attitude « neutre » : les propos classés comme neutres vont de l'indifférence à l'acceptation. Il n'y a pas d'attitude vraiment positive, mais pas d'agressivité non plus. Cependant, nous n'avons pu le mettre dans l'attitude « mitigé », car ce n'est pas une phrase qui contient à la fois un élément positif et un négatif.

Encadré 8 : Questionnaire classé dans « attitude neutre »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 17 ans

Sexe : masculin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

Y font squ'y veulent pis ça reste comme ça.

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

Qu'y sont gais.

- 3) Commentaires.

S't'ai le fun !

Encadré 9 : Questionnaire classé dans « attitude neutre »

***Évaluation de la discussion sur le lesbianisme,
l'homosexualité et la bisexualité***

Ton âge : 18 ans

Sexe : masculin

- 1) Quels sont les sentiments que tu avais l'habitude d'éprouver à l'endroit des lesbiennes, des gais et des bisexuels ? Quelles sont les idées que tu avais sur eux ?

Mon oncle est gai, donc je m'en fous.

- 2) Pendant cette présentation, quelles sont les choses que tu as apprises sur les lesbiennes, les gais et les bisexuels ?

L'échelle de Kinsey.

- 3) Commentaires.

Votre présentation est intéressante.

ANNEXE 3

Tableau 3 : Profil socio-démographique des répondants par âge et sexe

ÂGE DES RÉPONDANTS	GARÇONS		FILLES		TOTAL	
	N	%	N	%	N	%
15 ans	61	<i>6,0</i>	78	<i>7,7</i>	139	<i>13,7</i>
16 ans	218	<i>21,6</i>	264	<i>26,1</i>	482	<i>47,7</i>
17 ans	167	<i>16,5</i>	156	<i>15,4</i>	323	<i>31,9</i>
18 ans et +	45	<i>4,5</i>	21	<i>2,1</i>	66	<i>6,6</i>
Non spécifié	0	<i>0,0</i>	1	<i>0,1</i>	1	<i>0,1</i>
TOTAL	491	<i>48,6</i>	520	<i>51,4</i>	1 011	<i>100,0</i>

ANNEXE 4

Tableau 4 : Répartition de l'attitude des répondants

Attitude	N	%
Positive	540	<i>53,4</i>
Neutre	54	<i>5,3</i>
Mitigée	181	<i>17,9</i>
Négative	204	<i>20,2</i>
Contenu insuffisant pour le classer	32	<i>3,2</i>
TOTAL	1 011	<i>100,0</i>

ANNEXE 5

Tableau 5 : L'attitude des répondants selon l'âge

Attitude	15 ans		16 ans		17 ans		18 ans et plus	
	N	%	N	%	N	%	N	%
Positive	77	55,4	264	54,8	168	52,0	31	47,0
Neutre	8	5,8	25	5,2	15	4,6	5	7,6
Mitigée	21	15,1	89	18,5	61	18,9	10	15,1
Négative	32	23,0	89	18,5	66	20,4	17	25,8
Contenu insuffisant pour le classer	1	0,7	15	3,1	13	4,0	3	4,5
TOTAL	139	100,0	482	100,0	323	100,0	60	100,0

ANNEXE 6

Tableau 6 : L'attitude des répondants selon le sexe

Attitude	Garçons		Filles	
	N	%	N	%
Positive	163	<i>33,2</i>	377	<i>72,5</i>
Neutre	38	<i>7,7</i>	16	<i>3,1</i>
Mitigée	104	<i>21,2</i>	77	<i>14,8</i>
Négative	163	<i>33,2</i>	41	<i>7,9</i>
Contenu insuffisant pour le classer	23	<i>4,7</i>	9	<i>1,7</i>
Total	491	<i>100,0</i>	520	<i>100,0</i>

ANNEXE 7

Tableau 7 : L'attitude des répondants selon l'âge et le sexe

Attitude	15 ans				16 ans				17 ans				18 ans et plus			
	Garçons		Filles		Garçons		Filles		Garçons		Filles		Garçons		Filles	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Positive	18	29,5	59	75,6	78	35,8	186	70,4	53	31,7	115	73,7	14	31,1	17	80,9
Neutre	6	9,8	2	2,6	15	6,9	19	7,2	12	7,2	3	1,9	5	11,1	0	0,0
Mitigée	11	18,0	10	12,8	45	20,6	10	3,8	39	23,4	22	14,1	9	20,0	1	4,8
Négative	25	41,1	7	9,0	70	32,1	44	16,7	54	32,3	12	7,7	14	31,1	3	14,3
Contenu insuffisant	1	1,6	0	0,0	10	4,6	5	1,9	9	5,4	4	2,6	3	6,7	0	0,0
TOTAL	61	100,0	78	100,0	218	100,0	264	100,0	167	100,0	156	100,0	45	100,0	21	100,0

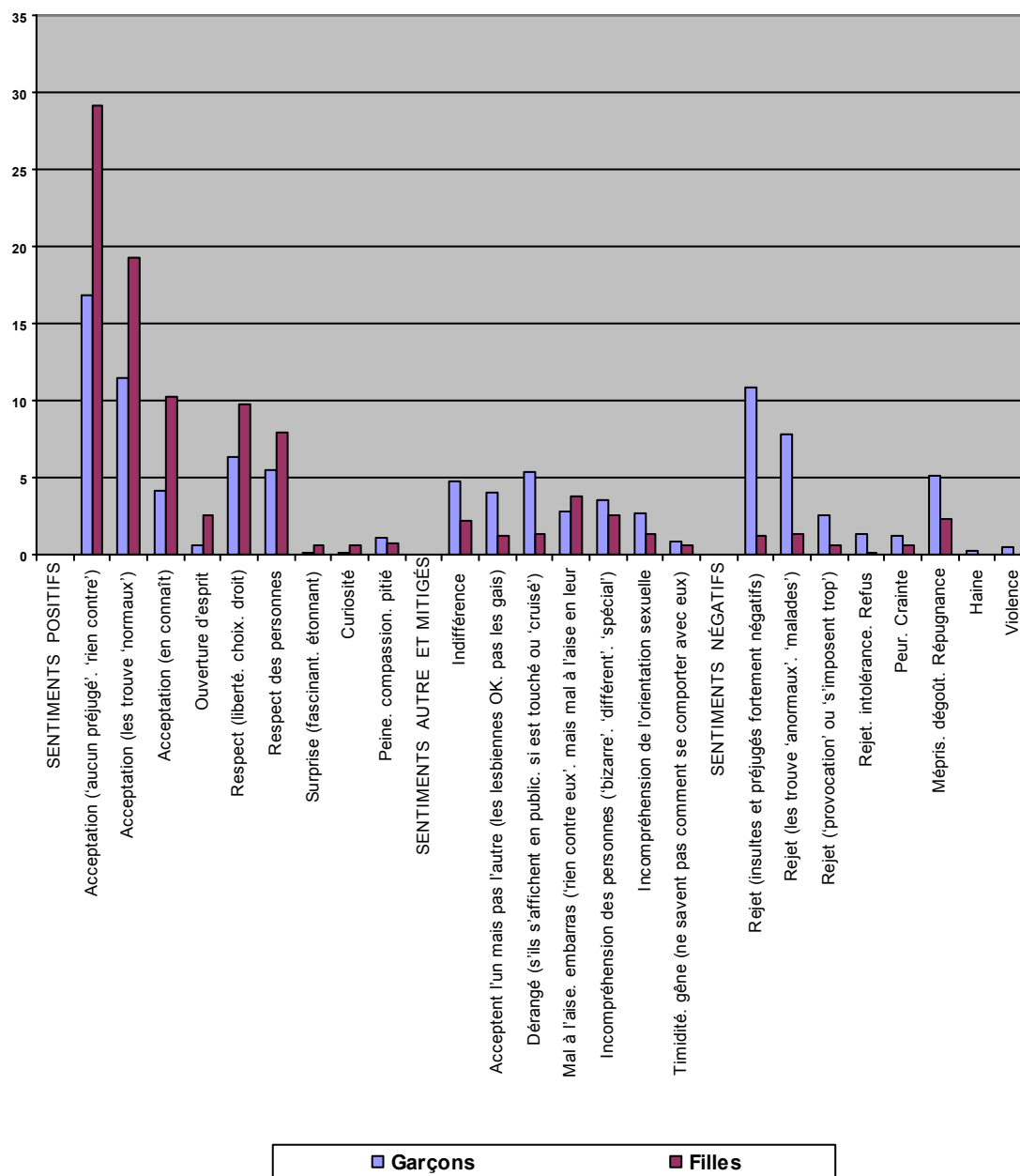
ANNEXE 8

Tableau 8 : Les sentiments des répondants selon le sexe

Sentiments	Garçons		Filles	
	N	%	N	%
<u>POSITIFS</u>				
Acceptation ('aucun préjugé', 'rien contre')	110	16,8	246	29,1
Acceptation (les trouve 'normaux')	75	11,5	163	19,3
Acceptation (en connaît)	27	4,1	87	10,3
Ouverture d'esprit	4	0,6	22	2,6
Respect (liberté, choix, droit)	42	6,4	82	9,7
Respect des personnes	36	5,5	67	7,9
Surprise (fascinant, étonnant)	1	0,1	5	0,6
Curiosité	1	0,1	5	0,6
Peine, compassion, pitié	7	1,1	6	0,7
Sous-total	303	46,2	683	80,8
<u>AUTRE</u>				
Indifférence	31	4,7	19	2,2
Sous-total	31	4,7	19	2,2
<u>MITIGÉS</u>				
Acceptent l'un mais pas l'autre	26	4,0	10	1,2
Dérangé (s'ils s'affichent en public, si est touché ou 'cruisé')	35	5,4	11	1,3
Mal à l'aise, embarras ('rien contre eux', mais mal à l'aise en leur présence)	18	2,8	32	3,8
Incompréhension des personnes ('bizarre', 'différent', 'spécial')	23	3,5	22	2,6
Incompréhension de l'orientation sexuelle	18	2,7	12	1,4
Timidité, gêne (ne savent pas comment se comporter avec eux)	6	0,9	5	0,6
Sous-total	126	19,3	92	10,9
<u>NÉGATIFS</u>				
Rejet (insultes et préjugés fortement négatifs)	71	10,9	10	1,2
Rejet (les trouve 'anormaux', 'malades')	51	7,8	11	1,3
Rejet ('provocation' ou 's'imposent trop')	17	2,6	5	0,6
Rejet, intolérance, refus	9	1,4	1	0,1
Peur, crainte	8	1,2	5	0,6
Mépris, dégoût, répugnance	33	5,1	20	2,3
Haine	2	0,3	0	0,0
Violence	3	0,5	0	0,0
Sous-total	194	29,8	52	6,1
TOTAL	654	100,0	846	100,0

ANNEXE 9

Graphique 20 : Répartition des sentiments des répondants par sexe



ANNEXE 10

Tableau 9 : Les sentiments des répondants selon l'âge et le sexe

	15 ans		16 ans		17 ans		18 ans et plus	
Sentiments	Garçons %	Filles %	Garçons %	Filles %	Garçons %	Filles %	Garçons %	Filles %
<u>POSITIFS</u>								
Acceptation ('aucun préjugé'. 'rien contre')	14.6	26.7	16.3	32.7	16.4	25.3	23.8	17.6
Acceptation (les trouve 'normaux')	8.5	18.3	13.5	19.9	10.7	18.5	8.5	20.6
Acceptation (en connaît)	2.4	7.5	3.1	10.8	5.3	8.9	6.7	23.5
Ouverture d'esprit	1.2	0.8	0.4	2.9	0.9	2.8	0.0	2.9
Respect (liberté. choix. droit)	3.7	10.0	8.0	8.8	6.2	11.6	3.4	6.0
Respect des personnes	2.4	9.2	4.2	6.8	8.9	8.9	3.4	11.8
Surprise (fascinant. étonnant)	0.0	0.8	0.0	0.7	0.0	0.4	1.7	0.0
Curiosité	0.0	0.0	0.0	0.2	0.0	1.6	1.7	0.0
Peine. compassion. pitié	0.0	0.8	2.4	0.4	0.0	0.8	0.0	2.9
<u>Sous-total</u>	32.8	74.1	47.9	83.2	48.4	78.8	49.2	85.3
<u>AUTRE</u>								
Indifférence	3.7	5.0	6.2	1.6	3.6	2.0	3.4	2.9
<u>Sous-total</u>	3.7	5.0	6.2	1.6	3.6	2.0	3.4	2.9
<u>MITIGÉS</u>								
Acceptent l'un mais pas l'autre (les lesbiennes OK. pas les gais)	4.9	0.8	3.5	0.9	3.6	1.6	6.7	2.9
Dérangé (s'ils s'affichent en public. si est touché ou 'cruisé')	9.8	1.7	4.5	0.9	5.3	2.0	3.4	0.0
Mal à l'aise. embarras ('rien contre eux'. mais mal à l'aise en leur présence)	3.7	3.4	2.8	3.2	2.7	5.2	1.7	2.0
Incompréhension des personnes ('bizarre'. 'différent'. 'spécial')	6.1	5.0	2.8	2.3	4.0	1.6	1.7	6.0
Incompréhension de l'orientation sexuelle	3.7	2.5	1.7	1.4	4.0	1.2	1.7	0.0
Timidité. gêne (ne savent pas comment se comporter avec eux)	1.2	0.0	0.7	0.7	1.3	0.8	0.0	0.0
<u>Sous-total</u>	29.4	13.4	16.0	9.4	20.9	12.4	15.2	11.8
<u>NÉGATIFS</u>								
Rejet (insultes et préjugés fortement négatifs)	17.1	2.5	12.2	0.9	7.6	1.2	8.5	0.0
Rejet (les trouve 'anormaux'. 'malades')	9.8	2.5	5.9	0.7	9.3	2.0	8.5	0.0
Rejet ('provocation' ou 's'imposent trop')	2.4	0.0	2.1	0.4	3.1	1.2	3.4	0.0
Rejet. intolérance. refus	0.0	0.0	1.4	0.0	1.8	0.4	1.7	0.0
Peur. crainte	1.2	0.0	1.0	0.9	1.3	0.4	1.7	0.0
Mépris. dégoût. répugnance	2.4	2.5	6.9	2.9	3.1	1.6	6.7	0.0
Haine	0.0	0.0	0.4	0.0	0.0	0.0	1.7	0.0
Violence	1.2	0.0	0.0	0.0	0.9	0.0	0.0	0.0
<u>Sous-total</u>	34.1	7.5	29.9	5.8	27.1	6.8	32.2	0.0
TOTAL	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0

ANNEXE 11

Tableau 10 : Les connaissances acquises par les répondants (N= 972)

<i>Connaissances acquises</i>	N	%
Vie et vécu des GLB	236	24,3
Statistiques par rapport à l'homosexualité et à la bisexualité	188	19,3
Origine des mots et des symboles relatifs à l'homosexualité	179	18,4
La « normalité » des GLB	150	15,4
L'échelle de Kinsey	127	13,1
L'existence de Projet 10 et d'autres organismes pour GLB	48	5,0
La sexualité des GLB	44	4,5
TOTAL	972	100,0

ANNEXE 12

Encadré 10 : L'échelle de Kinsey

L'échelle de Kinsey

- 0 – hétérosexualité exclusive, sans homosexualité
- 1 – hétérosexualité prédominante, homosexualité seulement accidentelle
- 2 – hétérosexualité prédominante, mais homosexualité plus marquée
- 3 - hétérosexualité et homosexualité à la fois
- 4 – homosexualité prédominante, mais hétérosexualité plus marquée
- 5 - homosexualité prédominante, mais hétérosexualité accidentelle
- 6 - homosexualité exclusive

ANNEXE 13

Tableau 11 : Les connaissances des répondants selon le sexe (en %)

<i>Connaissances</i>	GARÇONS (N=422)	FILLES (N=550)
Vie et vécu des GLB	21,1	26,7
Statistiques par rapport à l'homosexualité et à la bisexualité	19,2	19,4
Origine des mots et des symboles relatifs à l'homosexualité	15,9	20,4
La « normalité » des GLB	21,8	10,6
L'échelle de Kinsey	13,0	13,1
L'existence de Projet 10 et d'autres organismes pour GLB	4,7	5,1
La sexualité des GLB	4,3	4,7
TOTAL	100,0	100,0

ANNEXE 14

Tableau 12 : Les connaissances des répondants selon l'âge (en %)

<i>Connaissances</i>	15 ANS (N = 133)	16 ANS (N = 462)	17 ANS (N = 321)	18 ANS ET PLUS (N=56)
Vie et vécu des GLB	25,6	23,8	24,6	23,2
Statistiques par rapport à l'homosexualité et à la bisexualité	24,8	18,6	18,7	16,1
Origine des mots et des symboles relatifs à l'homosexualité	18,0	18,8	18,1	17,8
La « normalité » des GLB	12,8	14,9	15,9	23,2
L'échelle de Kinsey	11,3	13,0	13,4	16,1
L'existence de Projet 10 et d'autres organismes pour GLB	5,3	6,3	3,7	0,0
La sexualité des GLB	2,2	4,6	5,6	3,6
TOTAL	100,0	100,0	100,0	100,0